FONDO PIZZOFALCONE

R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI
1
A
44
BIBLIOTECA M. RIPA

OTECA PROVINCIALE
P. 44
Palchetto
3

NAZIONALE
B. Prov.
XXIV
182
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

16 A05

R. Prov. XXIV. 182

Gh 9921

# HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIX^e. EMPEREUR DES TURGS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

*Par Madame* DE GOMEZ.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PRAULT, Pere, Quay de Gevres, au Paradis, & à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# *LIVRES D'HISTOIRE, Politique, Geographie & Voyages, imprimés, & qui ſe vendent chez* PIERRE PRAULT, *Quay de Gêvres, au Paradis.* 1734.

ABregé de l'Hiſtoire d'Angleterre, par Rapin Torias in 4°. 3. vol. La Haye, 1730.

Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, in 12°. 7 vol. Amſterd. 1730.

Abregé de l'Hiſtoire univerſelle de Jean le Clerc, in 8°. Amſterdam 1730

Alfredi magni Regis Anglorum vita, à Joanne Spelman, fol. Oxonii, 1678.

Analyſe de l'Hiſtoire militaire de Louis le Grand, par le ſieur Brunet, en une grande carte de huit feuilles, Paris, 1712.

Avantures de Robinſon 12°. 4. vol. Amſterd. R. figures, 1720.

Campagnes de Monſieur le Duc de Vendôme par le Chevalier de Bellerive, in douze, Paris, 1714.

Les Ceſars de l'Empereur Julien, in 4°. fig. Amſterd.

Conquête du Mexique in 12°. 2. vol. fig. Paris, 1730.

Conquête du Perou in 12°. 2. vol. figures, Paris, 1716.

Découverte des Indes Occidentales par les Eſpagnols, in 12°. Paris, 1697.

Deſcription de la Ville de Lisbonne, in douze Paris, 1730.

# LIVRES D'HISTOIRE.

Dictionnaire Geographique de la Martiniere, fol. 4. vol. La Haye, 1730.

Dictionnaire Universel de la France, in folio 3. vol. Paris, 1726.

Dissertation sur les Alliances entre la France & la Suede, in 8°. La Haye, 1709.

Entretiens de Charles V. & François I. aux Champs Elysées, in 12°. Paris, 1714.

L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, in 12°. 6. vol. Cologne, 1731.

Etat de la France, in 12°. 5. vol. Paris, 1727.

Freolder, ou l'Anglois jaloux de sa liberté, Essais de politique, in 12°. Amsterdam, 1727.

Geographie de le Coc, in 12°. 2. vol. figures.

—— *Idem* de François, dédiée à Mademoiselle Croisat, in 12°.

—— *Idem*, de Noblot, in 12°. 6. vol. figures, Paris. 1726.

Guide des Chemins du Royaume, par Daudet, in 12°. Paris, 1724.

Histoire des Révolutions d'Angleterre, par Burnet, in 4°. 2. vol. La Haye, 1725.

— secrette des Rois & Reines d'Angleterre, in 12°. 3. vol. Amsterd. 1729.

— des Grands Chemins de l'Empire, par Bergier, in 4°. 2. vol. Bruxelles 1728.

— de l'Empire in 12°. 10. vol. Paris, 1731.

— de l'Empire des Cherifs, sa Description Geographique & Historique; la Relation de la prise d'Oran par Philippe V. Roi d'Espagne; avec l'abregé de la vie de M. de Santa Crux, cy-devant Ambassadeur en France, & Gouverneur d'Oran, depuis la prise de cette Ville, ornée d'un Plan très-exact de la Ville d'Oran, & d'une Carte de

l'Empire des Cherifs, par M *** in douze, Paris, 1733.

Hiſtoire des Dauphins François, & des Princeſſes qui ont porté en France la qualité de Dauphines, in 12°. Paris.

— des Revolutions d'Eſpagne, in 12°. 5. vol. Amſterdam, 1730.

— de France par le Ragois, in 12°. Paris, 1730.

— genéalogique de la Maiſon Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, fol. 9. vol. 1733. en petit & en grand papier.

— d'Henri III. Roi de France, par Varilas, in 12°. 6. vol. Paris 1695.

— d'Henri de la Tour d'Auvergne, par Marſolier, in 4°. Paris, 1719.

— de la Milice Françoiſe, par le P. Daniel, in 4°. 2. vol. fig. Paris 1728.

Hiſtoire de l'Empire Otoman, par Laurent, in 12°. 6. vol. Paris, 1724.

— d'Oſman premier du nom, dix neuviéme Empereur des Turcs, & de l'Imperatrice Aphendina Ashada, par Madame de Gomez, in douze, 2. vol. Paris, 1734.

— des Papes par Gueulette, in 12°. 3. vol. 1698.

— du Parlement de Tournai, in 4°. Valenciennes, 1701.

— des Revolutions de la Republique Romaine, par M. l'Abbé de Vertot, in 12°. 3. vol. Paris, 1727.

— Romaine par demandes & réponſes, par M. l'Abbé de Bellegarde in 12°. 2. vol. Paris, 1720.

— de Tucidide, in 12°. 3. vol. Paris, 1707.

— de Timurbec, connu ſous le nom du Grand Tamerlan, Empereur des Mogols, par M. Petis de la Croix in 12°. 4. vol. Paris, 1732.

# LIVRES D'HISTOIRE.

Imperatrices Romaines, par M. de Serviez, in 12°. 3. vol. 1728.

Lettres de Louis XIV. au Comte de Briord, in 12°. La Haye, 1728.

Memoires d'Artagnan, in 12°. 3. vol. Amsterdam, 1715.

— de Beaujeu in 12°. Amsterd. 1700.

— pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne, sous les Regnes de Charles II. & Jacques I I. par Burnet, in 12°. 3. vol. La Haye, 1725.

— de Catherine, Imperatrice de Russie, in 12°. Amsterd. 1728.

— de Chiverni, in 12°. 2. vol. La Haye, 1720.

— de Choisy, in 12°. 2. vol. Utrecht, 1727.

— du sieur de Pontis, in 12°. 2. vol. Paris, 1715.

— du Comte de Forbin, in 12°. 2. vol. Amsterdam, 1730.

— de Pierre le Grand, in 12°. 4. vol. Amsterdam, 1728.

— du Cardinal de Retz, in 12°. 4. vol. Amst. R. 1724

— de M. Talon, in 12°. 8. vol. La Haye, 1732.

— du Comte de Vordac, in 12°. 2. vol. Paris, 1730.

Methode pour apprendre l'Histoire de France, avec l'idée generale des Sciences in 12°. Paris, 1731.

Mœurs des Sauvages Americains in 12°. 4. vol fig. Paris, 1724.

Nouveaux Memoires du Chevalier Temple, in 8°. La Haye, 1729.

Oeuvres de Saluste, in 12°. Paris 1713.

Pompe Sicilienne, ou Couronnement de Victor Amedée, in quarto, brochure, Paris, 1714.

Portraits des Hommes & des Femmes illustres, par Baudelot in quarto, Paris, 1730.

Quint-Curce de Vaugelas in 12°, 2. vol Paris, 1709.

Relation de ce qui s'eſt paſſé à Munſter, au ſujet de l'élection de l'Evêque, in 12°. Mayence, 1707.

— des Cours de Pruſſe & de Hanovre, in 8°. La Haye, 1706.

Retraite des dix mille de Xenophon, in 12°. Paris, 1706.

Tablettes des Miniſtres, in 12°. Amſterd. 1728.

Tacite, avec les notes de Mr de la Houſſaye, in 12°. 4. vol. Paris, 1724

Theſaurus novus anecdotorum, fol. 5. vol. Paris, 1717.

Tite-Live de Duryer, in 12°. 8. vol. Roüen, 1722.

Vie de Deſcartes, in 12°. Paris, 1692.

— de Mahomet par Boulainvilliers, in 8°. Amſterd. 1731.

— du Cardinal de Richelieu, in 12°. 3. vol. Amſt. R. 1724.

— de Ruffin, in 12°. 2. vol. Paris, 1724.

— de Jean Sheppard, fameux voleur, in 8°. Amſt. 1725.

— de Sixte V. de Gregorio Leti, in douze, 2. vol. fig. Paris, 1731.

— *Idem.* in quarto.

— du Taſſe, in 12°. Paris, 1695.

Voyages du Chevalier de Bellerive, in 12°. Paris, 1713.

— de Coreal, in 12°. 2. vol. Paris, 1731.

— de Paul Lucas, in 12°. 3. vol. Rouen, 1714.

— du Chevalier Marchais, en Guinée & à Cayenne, rédigés par le P. la Batt, in 12°. 4. vol. fig. Paris, 1730.

## LIVRES D'HISTOIRE.

Voyages de Meiſſon, in 12°. 4. vol.
— de Struis, in 12°. 3. vol. Amſterd. R. 1720.
— de Thevenot, in 12°. 5. vol. Amſt. 1727.
L'Utilité du Pouvoir Monarchique, contenant l'Hiſtoire & les Lettres de Phalaris, Tyran d'Agrigente, enſemble les Lettres d'Iſocrate ſur le Gouvernement & le modéle des Miniſtres, par M. de S. M. in douze.

HISTOIRE

# HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIX^e. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASNADA.

## *TROISIE'ME PARTIE.*

TANDIS que le démon de la diſcorde commence à jetter les fondemens des plus cruels malheurs, l'amoureux Oſman, enchanté de la complaiſance

d'Aphendine, courut la voir au moment de ſon arrivée ; il la trouva plus belle que jamais, & ſi pénétrée des honneurs qu'il lui faiſoit, qu'il ne put malgré ſes efforts l'empêcher de ſe jetter à ſes pieds pour lui en rendre grace. Il la releva promptement, & la regardant avec des yeux, où tout ſon amour étoit peint : adorable Aphendine, lui dit-il, de quoi daignez-vous me remercier ? Je n'ai rien fait encore d'aſſez grand pour vous marquer ma flâme & ma fidélité. Oüi, continua-t-il, j'oſe dire ma fidélité, puiſque mon cœur n'a jamais eu de part à ce que vous avez regardé comme une inconſtance, ma chere Aphendine me l'avez-vous pardonné ? Me revoyez-vous avec joye ? Et puis-je me flater d'être toujours aimé du ſeul objet que j'adore ?

Oüi, Seigneur, lui répondit-elle, emportée par ſa paſſion, jamais ton Aphendine n'a ceſſé d'être à toi. J'ai pleuré le bonheur de ma rivale, j'en ai gémi; mais je n'en ai pas été moins fidéle à ma tendreſſe, elle me ſuivra juſqu'au tombeau, & ſi cet aveu peut ſatisfaire mon Empereur, qu'il ſoit aſſûré que je trouve autant de plaiſir à le faire, qu'il en peut prendre à l'entendre. Il faudroit aimer avec la même ardeur qu'Oſman, pour bien concevoir tout ce qui ſe paſſa dans ſon cœur en ce moment. Il étoit ſeul avec Aphendine, & pouvant ſans contrainte donner un libre cours à ſes tranſports, il ſe jetta à ſes pieds & lui prenant les mains, il y donna mille ardens baiſers, ne pouvant exprimer ſa joye que par des actions, les paroles étant trop foi-

bles pour expliquer tout ce qu'il avoit à dire ; mais comme c'étoit la premiere & l'unique faveur qu'elle lui eût jamais permiſe, il accompagna ſes tranſports de toutes les marques de reſpect & de ſoumiſſion qui pouvoient lui ôter la crainte de le voir profiter de cet heureux moment.

La fille du Moufty, confuſe de voir ſon Empereur à ſes genoux, le contraignit de ſe relever, en répondant à ſon ardeur par tout ce que ſa modeſtie & ſa vertu lui purent permettre de tendre & de paſſionné ; & l'amoureux Oſman étant ſorti de cet entretien auſſi content que s'il fût parvenu au comble du bonheur, ſa paſſion étant d'un caractere à lui faire trouver autant de plaiſir dans la ſageſſe d'Aphendine, que les autres hom-

mes en trouvent dans les emportemens de leurs maîtreſſes ; délicat, tendre & reſpectueux, il ne lui vint jamais en penſée de rien dire ni de rien entreprendre qui pût faire rougir la fille d'Aſhad de lui avoir donné ſon cœur ; & quoique ces ſentimens paroiſſent extraordinaires dans un Empereur Turc, ayant mille exemple du contraire dans les prédeceſſeurs d'Oſman & dans ceux qui lui ont ſuccedé : la ſuite de cette hiſtoire en prouvera la vérité.

Ce grand Prince fit recommencer les fêtes dans ſon camp à l'arrivée d'Aphendine, & lui fit rendre les honneurs les plus remarquables dans toutes les occaſions que lui fournirent les réjoüiſſances publiques; & lorſqu'il eut pris jour pour faire ſon entrée, ne voulant pas qu'elle pa-

rût être de la ſuite de la Sultane Reine, il la fit reconduire à Conſtantinople dans le palais du Moufty, avec la même cérémonie qu'il avoit obſervée quand elle étoit venuë au camp ; enſuite il congedia le reſte des troupes d'Aſie, celles de l'Europe & de l'Afrique, ne reſervant que les Janiſſaires, les Spahis, & tous ceux de ſa maiſon, pour ſervir à ſon triomphe, qui ſe fit de cette ſorte. Vingt mille Spahis, ſuivis de douze mille Janiſſaires, commençoient la marche ; après ces deux corps richement habillés, venoient tous les Officiers & Pages de l'intérieur du Sérail ; enſuite on voyoit tous les Viſirs & les Bachas qui compoſent le Divan, à cheval, ſuperbement vêtus & entourés de leurs gardes & de leurs eſclaves ; après eux marchoient le

char de la Sultane Reine & ceux de ſa ſuite, & dans un grand eſpace on voyoit le Sultan ſeul monté ſur un cheval ſuperbe. Le turban & l'habit de ce Prince étoient tous couverts de pierreries qui jettoient un éclat ébloüiſſant ; mais les charmes de ſon viſage, la beauté de ſa taille, la majeſté de ſon air, & les graces qui étoient répanduës ſur toute ſa perſonne brilloient encore davantage. Trois Pages de ſa chambre portoient ſes armes, & ſa garde ordinaire l'entouroit. Le Mufty & le Grand Viſir marchoient enſuite ; après eux paroiſſoient pluſieurs attelages de chevaux blancs, qui traînoient les canons dont les Polonois avoient fait preſent au Sultan, & un Page qui portoit à découvert le riche javelot ; enſuite venoit l'Ambaſſadeur de Pologne, qui étoit

l'homme le mieux fait de ſon tems, monté avantageuſement & mis magnifiquement, de même que la nobleſſe de ſa nation dont il étoit accompagné ; enſuite les Cadileskers, les Cadis, les Imams & autres gens de la loi venoient ſelon leur rang, & la marche étoit fermée par les Capigis & un autre corps de Janiſſaires & de Spahis, qui faiſoient la clôture de ce ſuperbe triomphe.

Dans cet ordre le Monarque Turc entra dans Conſtantinople par la porte d'Andrinople, au bruit du canon du Sérail & des remparts de ceux de l'arſenal de Pera, & de tous ceux des vaiſſeaux de Gulliopoly, de Scutari, & des autres Places le long du Boſphore, qui y répondirent juſques bien avant dans la nuit. Les ruës étoient jonchées de fleurs. Toutes les maiſons en étoient or-

nées, entre-laſſées avec des branches de laurier. Les marchands avoient paré leurs boutiques des plus riches tapis & de leurs meubles les plus précieux. Les Grands avoient fait dreſſer devant leurs palais des arcs de triomphes, où le myrthe & le laurier mêlés avec art, formoient des compartimens, dans leſquels on voyoit par tout le nom d'Oſman. Entre tous ces palais celui du Moufty ſe faiſoit remarquer par la magnifique ſtructure des arcs de triomphes que la tendre Aphendine y avoit fait conſtruire, ou dans pluſieurs cartouches de fleurs de laurier & de myrthe, on voyoit les attributs de Mars, de la Paix, de l'Amour, de la Gloire & de Minerve.

Jamais les peuples de cette nation n'avoient vûs d'entrée ſi ſuperbe, ni de ſpectacle auſſi

pompeux. Ils étoient dans une joye ſi parfaite, qu'ils la témoignoient par mille cris d'acclamations, en faiſant retentir les airs du nom du Sultan, auquel ils mêloient tous les titres glorieux que leur ſuggeroient leur zéle & leur admiration. Il y eut une fête ordonnée qui dura vingt jours, pendant laquelle la ville demeura dans le même état de magnificence, afin de mieux célébrer l'heureux retour d'Oſman dans cette capitale de l'Empire.

Lorſque toutes ces réjoüiſſances furent finies, ce Monarque rendit à ſon fils les pieux devoirs qu'exige la loi dans ces occaſions. Il avoit ordonné qu'on élevât un ſuperbe tombeau auprès de celui du Sultan Achmet ſon pere, dans lequel il fit mettre le jeune Prince, & il ajouta à la magnificence de la pompe

funébre le deſſein d'un arc & d'un carquois enrichis de pierres précieuſes d'un très-grand prix, qu'il fit placer ſur le tombeau du jeune Prince. Après avoir ſatisfait à l'amour paternel, il ne ſongea plus qu'à la poſſeſſion de la belle Aphendine. Sa paſſion étoit venuë à un point qu'il ne pouvoit plus ſouffrir la vûë de la Sultane Reine, ni celle des autres Dames du Sérail, dont les avances & les ſoins qu'elles prenoient pour lui plaire, ne lui inſpiroit que du mépris, en augmentant l'eſtime qu'il avoit pour la fille du Moufty, préferant le moindre de ſes regards à toutes les flateries de ſes rivales.

Il ne paſſoit point de jours ſans la voir. C'étoit à ſes pieds & dans les douceurs de ſon entretien, qu'il alloit ſe délaſſer des momens qu'il donnoit aux affaires de l'E-

tar, que malgré ſon amour, il ne négligoit jamais. Enfin, ne pouvant plus vivre ſans Aphendine, il prit une ferme réſolution de tout hazarder pour ſe rendre heureux; mais comme le deſſein qu'il projettoit n'étoit pas ſans difficultés, il voulut encore tenter ſi cette vertueuſe fille ne conſentiroit point à venir dans ſon Sérail, eſperant l'y obliger par les honneurs qu'il lui feroit rendre, & le rang qu'il lui donneroit.

Dans cette intention il ſe rendit pluſieurs fois au palais du Moufti; mais lorſqu'il étoit prêt de lui faire cette propoſition, la pudeur qui brilloit ſur ſon beau viſage lui fermoit la bouche, il reſtoit ſans voix, une tendre crainte le ſaiſiſſoit, & l'on eût dit en le voyant ainſi, qu'Oſman, le plus fier & le plus éloquent des hommes, étoit le plus ſou-

mis des ſujets d'une grande Reine : effet ordinaire des paſſions fondées ſur l'eſtime & la vertu, qui ne peuvent ſouffrir l'ombre même du déréglement ; cependant comme l'uſage autoriſoit ce Prince dans ſa demande, & que ſon amour ne vouloit plus de remiſe, il gagna ſur lui de preſſer Aphendine de ſe rendre à ſon ardeur ; mais quoiqu'il lui pût dire & quoiqu'il employât tous ſes charmes pour la vaincre, il la trouva invincible ſur cet article. Outré d'un refus ſi rempli de fermeté.

Je ne le vois que trop, lui dit-il, d'un air triſte & grave, vous ne m'avez jamais aimé. Le ſeul plaiſir de voir votre Empereur ſoupirer à vos pieds, vous a fait donner quelques momens de complaince à ma flâme. Cruelle ! vous avez réſolu le trépas

d'Oſman, ſa vie vous eſt odieuſe, & vous n'avez fait monter ſon amour à l'excès, que pour rendre ſa mort certaine, en vous oppoſant à ſa félicité. Le Sultan prononça ces mots d'une maniere ſi touchante, & qui faiſoit ſi bien voir qu'il croyoit ce qu'il diſoit, qu'Aphendine en fut frappée comme d'un coup de foudre, ſes yeux ſe remplirent de larmes, & ſe jettant à ſes genoux :

Ah! Seigneur, lui dit-elle, quel outrage ta Hauteſſe fait-elle à la malheureuſe Aphendine? moi qui ſacrifierois ma vie pour la tienne, moi qui ne reſpire que pour toi, moi qui t'aime depuis le berceau, je voudrois ta mort? ah! s'ileſt vrai que tu puiſſes penſer ainſi, ne retarde point la mienne; le jour m'eſt odieux, ſi le grand Oſman que j'adore, peut douter un moment de ma

tendreſſe extrême. Aphendine étoit ſi belle dans ſa douleur, & ſes modeſtes regards adouciſſoient ſi bien ce que ſon amour la forçoit de dire, qu'Oſman n'y put tenir. Il l'avoit relevée dans l'inſtant qu'elle s'étoit miſe à ſes pieds. Il lui tenoit les mains pour l'empêcher de s'y remettre ; & ne pouvant lui marquer le repentir qu'il avoit de l'avoir offenſée par des paroles aſſez fortes, il fut long-tems les yeux attachés ſur les ſiens, ſans prononcer un ſeul mot ; mais ce langage muet étoit bien plus éloquent que les termes les mieux choiſis. Enfin ſe faiſant un effort pour rompre le ſilence : adorable Aphendine, lui dit-il, pardonnez à mon déſeſpoir ; je ne veux plus douter de votre tendreſſe ; mais continua-t-il en ſoupirant, que voulez-vous donc que je faſſe ?

Que ta Hauteſſe m'aime, reprit-elle promptement, que tu permettesque mon cœur ne ſoit jamais qu'à lui, & que tu n'exiges de mon amour que l'aveu que je t'en fais chaque jour, puiſque toutes les autres faveurs ne peuvent s'accorder avec la vertu, n'étant pas légitimes. Voilà ce que j'attens de mon Empereur, & ce que j'oſe demander à mon cher Oſman. Aimons-nous, Seigneur, continua-t-elle, tendrement pour le ſeul plaiſir de nous aimer. Si l'ambition accompagnoit mon amour, j'accepterois ſans balancer l'honneur que tu crois me faire; j'irois dans ton Sérail braver l'orgüeil de la Sultane Reine, & me livrer à ton ardeur; je joüirois du tems de mon bonheur, comme elle a joüi du ſien, ſans m'inquiéter de ſa durée.

Mais

Mais, Seigneur, ce n'eſt point l'Empereur que j'aime, c'eſt Oſman; & ne pouvant le poſſéder ſeul ſans crainte & ſans rivales, je leur laiſſe le Monarque, & ne veux me réſerver que l'amant; je n'ai beſoin, ni de grandeur, ni de fortune, mon rang ſatisfait ma fierté; mais ton cœur ſeul peut ſatisfaire ma tendreſſe.

L'amoureux Empereur, dont l'ame n'étoit pas moins grande que celle d'Aphendine, ne put qu'admirer ſes ſentimens; & perſuadé qu'il n'en obtiendroit jamais davantage, il la quitta plus amoureux encore qu'il n'étoit entré, mais avec une profonde triſteſſe.

Aphendine ayant inſtruit le Moufty de cet entretien, afin qu'il diſſipât la mélancolie du Sultan, il eut une véritable crainte, qu'à la fin ce Prince n'uſât de

ſon autorité ; & l'ayant vû pendant quelques jours depuis cette converſation, d'un air rêveur, & même aſſez froid avec lui, il trembla qu'il ne prît quelque réſolution violente. Frappé de cette idée, il la communiqua à ſa fille, qui ne pouvant ſouffrir dans ſon pere même des ſoupçons injurieux à la gloire d'Oſman, n'épargna rien pour les lui ôter. Quoi ! Seigneur, lui dit-elle, ce peût-il qu'ayant élevé ce Prince, & que connoiſſant le fond de ſon ame depuis ſa plus tendre enfance, vous le croyiez capable de ſe rendre indigne de vos ſages inſtructions ? Quelle eſt celle de ſes actions qui vous porte à juger ſi mal du plus aimable & du plus vertueux Monarque qui ait porté la couronne Ottomane ? A-t-il jamais rien fait qui ait été contraire aux principes dans leſ-

quelsvous l'avez élevé?Le voyez-vous former des projets cruels, injuſtes ou ſanguinaires? Quelle preuve peut-il donner de la beauté de ſon ame, que de voir les ſoins qu'il prend de l'éducation de ſes freres, & la tendreſſe qu'il a pour eux ? Bien loin de leur ôter la vie, ſelon le barbare uſage de ſes prédéceſſeurs,il ne cherche qu'à les rendre dignes de le ſeconder dans les projets glorieux qu'il fait ſans ceſſe pour la grandeur de l'Empire ; & déteſtant la cruelle politique de ſa maiſon, il ne veut imiter que les vertus du grand Ottoman, dont il tire ſon auguſte origine. Voilà Seigneur, voilà quel eſt Oſman ; & ſi vous craignez que l'amour lui faſſe démentir de ſi beaux ſentimens, ſongez, pour vous raſſurer, que malgré la violence de ſa paſſion, malgré l'autorité ſu-

prême qu'il a entre ſes mains, il n'a jamais rien dit à la fille d'Ashad, qui l'aye pû faire rougir de ſa tendreſſe. Calmez-vous donc, Seigneur, continua la belle Aphendine; ſi l'Empereur eſt triſte, & s'il vous témoigne quelque refroidiſſement, la ſituation de ſon cœur en eſt ſeule la cauſe, ſans que ſon eſtime pour nous en ſoit alterée.

Le Moufty qui rendoit au Sultan la même juſtice que ſa fille, & qui ne s'étoit laiſſé ſéduire par la crainte, que parce qu'il ne concevoit pas qu'un Prince de cet âge pût ſe contraindre aſſez pour ne pas profiter de toute ſa puiſſance, afin de ſatisfaire une paſſion violente, ſe rendit à ſes raiſons, & ſe réſolut de ne rien dire à ce Prince qui pût lui marquer qu'il s'appercevoit de ſon prétendu changement, & d'agir

avec lui comme à ſon ordinaire. Mais tandis qu'Aphendine & le Moufty jugeoient ſi bien du véritable caractere de cet Empereur, le Sérail renfermoit des eſprits qui ne lui étoient pas ſi favorables ; & quoiqu'ils connuſſent parfaitement les rares vertus de ce Prince, la haine, la jalouſie & l'ambition ne leur permirent pas de les reſpecter.

La Sultane Kioſem que la bonté d'Oſman avoit laiſſée dans le Sérail pour avoir ſoin de l'éducation de ſes freres, qui n'avoit vû qu'avec envie l'élevation de ce Prince à l'Empire, & qui ne cherchoit que les occaſions de le perdre, & de placer ſon fils Amurat ſur le trône, ne fut pas plûtôt informée des honneurs qu'Oſman avoit fait rendre à la fille du Moufty, qu'elle prit un ſoin extrême de fomenter contre

elle la haine & la jalouſie de toutes les dames du Sérail ; & comme elle n'avoit pas ignoré les murmures des Janiſſaires, & le ſerment que l'Empereur avoit fait de punir leur lâcheté, elle ne voulut pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion d'exécuter ſes pernicieux deſſeins. Pour cet effet, elle mit en mouvement pluſieurs de ſes émiſſaires, pour indiſpoſer encore cette milice contre lui, en leur faiſant entendre, que ce Prince ayant été vivement offenſé de leur déſobéïſſance, ne la leur pardonneroit jamais. Les Janiſſaires frappés de cette idée, qui leur paroiſſoit être confirmée par l'exceſſive rigueur que leurs Agas exerçoient contr'eux, puniſſant de mort les moindres fautes, les mit inſenſiblement dans un eſprit de révolte, que ces ſupplices journaliers

augmentoient encore, en ſorte qu'ils ne faiſoient plus le ſervice qu'en murmurant ; diſant hautement, qu'Oſman prodiguoit indignement le ſang des Muſulmans ſans ſujet, & ſeulement pour ſatisfaire la cruauté de ſon caprice.

Kioſem inſtruite de ces mécontentemens, voulut encore les étendre dans tout l'Empire ; & comme dans ſa grande faveur ſous le regne d'Achmet, elle avoit placé dans les meilleures poſtes nombre de ſes créatures qui lui étoient entierement dévoüées, & que l'Empereur Oſman avoit conſervées dans leurs charges, par reſpect pour ſon pere, elle réſolut de s'en ſervir contre lui. Elle fit partir différentes perſonnes, dont la fidélité lui étoit connuë, pour aller dans tous les lieux où ſes créatures

étoient en charges, pour leur apprendre les mécontentemens des milices, en ajoutant que les peuples en avoient encore davantage; & répandant mille fauſſetés ſur le caractere d'Oſman, & ſur ſon incapacité pour les affaires du gouvernement. Toutes ces noirceurs dignes de la plus méchante des femmes ſe divulguoient, ſans qu'il parût qu'elle y eût aucune part, tant ſes meſures étoient bien priſes; répandant l'or & l'argent à ſes émiſſaires pour qu'ils euſſent ſoin de lui faire de nouvelles créatures dans toutes les provinces où ils rôdoient pour publier leurs impoſtures.

Les choſes furent portées ſi loin, que le frere d'un Sangiac de Syrie, qui avoit été domeſtique de Kioſem, étant venu à Damas, s'exala en injures contre le gouvernement,

vernement, en préſence de pluſieurs perſonnes de diſtinction, les deux freres tournant en ridicule la campagne de Pologne, n'épargnant ni l'Empereur, ni ſon grand Viſir, dont ils diſoient tout ce que la méchanceté la plus noire peut faire inventer. Ses calomnies furent ſi ſouvent répetées, que le Bacha de Damas en fut informé. Dans le commencement, il mépriſa ces diſcours; mais leur continuation lui ayant ouvert les yeux, il jugea que cet acharnement contre un Prince qui étoit l'amour de ſes peuples, ne pouvoit partir que d'un deſſein prémedité contre lui & contre l'Etat; d'autant plus que ce Bacha, qui étoit un des hommes de l'Empire le plus éclairé, avoit eu une attention extrême à étudier Oſman, lorſqu'il fut le joindre au camp contre les Polonois, &

qu'il n'avoit reconnu en lui que de grandes qualités, & mille vertus ſans mêlange ; ce qui l'avoit attaché ſi fortement à lui, que c'étoit le frapper juſqu'au cœur que d'en dire, ou d'en penſer du mal ; ainſi pour découvrir la ſource de tant de menſonges, il fit arrêter les deux freres. Ayant été interrogés ſéparément, on les trouva ſi coupables, qu'ils furent appliqués à la queſtion, & qu'ils moururent dans des tourmens affreux, ſans que l'on pût jamais leur faire avoüer qui étoient ceux qui les avoient employés.

Mais la procedure ayant été envoyée à la Porte, tous les ſoupçons tomberent ſur Uſſaim, ſecond Viſir, qui dans la ſuite en porta la peine, la cruelle Kioſem prenant ſoin de les confirmer, ſans s'embarraſſer que les innocens ſouffriſſent la punition de

ſes propres crimes. Tous ces bruits, ainſi que les diſcours & les murmures des Janiſſaires, ne furent ſçus d'Oſman que longtems après, le grand Viſir Dilaver ayant appliqué toute ſon attention, & ſon autorité pour les diſſiper; ce qui lui fut d'autant plus facile, que cela n'avoit fait nulle impreſſion ſur les perſonnes de diſtinction, ni même parmi le peuple; les premiers voyant de près toutes les vertus de ce Monarque, & les derniers l'aimant juſqu'à l'adoration. Pour lui, uniquement occupé des affaires de l'Etat, & de celles de ſa cour, & content de ſa propre ſageſſe, il ne s'écartoit jamais de ce qu'elle lui preſcrivoit, même dans l'ardeur de ſa paſſion, qui lui ayant fait conſerver le plus hardi deſſein, ne le porta pourtant pas à l'executer, ſans conſulter des gens

capables de lui donner des lumieres que l'excès de ſon amour pouvoit lui avoir ôtée. Ainſi il manda le grand Viſir, le Bacha de la mer ou grand Amiral, le Kaïmacan Bacha, gouverneur de Conſtantinople, l'Aga des Janiſſaires, colonel general de toute l'infanterie, qui ſont les quatre premieres charges de l'Empire, & ſur qui roullent les plus grandes affaires. Il manda auſſi le Kiſler-Agaſy qui étoit un homme d'importance, en qui Achmet ſon pere avoit eu une parfaite confiance. Les quatre Miniſtres que je viens de nommer avoient été placés de la main d'Oſman, il les aimoit, & connoiſſoit leur capacité; & comme il eſtimoit le Kiſler-Agaſy, il le mit auſſi de ce conſeil ſecret. Ces cinq perſonnes s'étant renduës à ſes ordres, il les fit entrer dans ſon ca-

binet, & leur dit, qu'il ne les avoit point mandés comme Empereur, mais comme ſes amis, auſquels il vouloit communiquer une affaire qui le regardoit perſonnellement, & ſur laquelle il vouloit les conſulter. Ce diſcours qui les préparoit à quelque choſe d'extraordinaire, les ſurprit; mais ils n'y répondirent qu'en s'inclinant profondément, pour lui marquer leurs ſoumiſſions. Alors Oſman, après avoir rêvé un inſtant, leur parla en ces termes:

Vous ſerez peut-être étonnés que j'aye choiſi des gens de votre âge, & de votre gravité pour les entretenir, & leur faire confidence des paſſions preſque inſéparables de ma jeuneſſe; mais votre ſageſſe & votre expérience m'y ſont auſſi néceſſaires que dans les affaires de l'Etat, puiſque mon repos & ma félicité dépendent

abſolument de celle que je vais vous déclarer. J'aime, continua-t-il, depuis ma plus tendre enfance, Aphendine Ashada, fille du Moufty; j'en ſuis aimé; vous n'ignorez pas que nous avons été élevés enſemble; mais vous n'avez pû ſçavoir, que notre amour a pris de nouvelles forces, à meſure que l'âge & la raiſon nous ont appris à nous connoître; cependant, malgré cette tendreſſe réciproque, je n'en ſuis pas plus heureux. Aphendine, dont la beauté n'a point d'égale, eſt mille fois plus vertueuſe encore. Mes ſoins, mes priéres, & mes offres les plus avantageuſes, n'ont jamais pû l'obliger à venir joüir dans mon Sérail des honneurs que je voulois lui faire rendre. Cette idée allarme ſa vertu, elle m'aime; mais elle aime encore mieux la ſageſſe; & j'avouë à vos yeux, que

ces ſentimens m'ont cent fois plus attaché à elle, que tout l'éclat de ſa beauté ; je ſçai l'étenduë de mon pouvoir, & que d'un mot, je ſçaurai me faire obéïr ; mais je ne puis, ni ne veux me ſervir de mon autorité contre la fille du Moufty ; une ſemblable violence eſt ſi peu de mon caractere, qu'elle ne m'eſt pas même venuë dans la penſée dans tous les refus d'Aphendine. Plus charmé de ſes vertus, que de ſes attraits, j'ai mieux aimé l'imiter que de chercher à la contraindre ; mais comme je ſens que je ne puis vivre content ſans la poſſéder, j'ai formé le deſſein de l'épouſer, & de la placer ſur le trône.

Je n'ignore pas la loi que le Divan a faite pendant les troubles que les enfans de Bajazet ont excités dans l'Empire ; mais je ſçai auſſi, que cette loi n'a jamais été

autoriſée par aucun de mes prédéceſſeurs ; que l'illuſtre Ottoman, fondateur de l'Empire, Orcham ſon fils, Amurat premier, & Bajazet ſe ſont choiſi des épouſes ; je ſuis inſtruit que le Divan ne fit cette loi, que ſur un bruit qui courut après la perte de la bataille de Sivas, que Tamerland grand Cham de la Tartarie gagna ſur le trop malheureux Bajazet ; que ce Prince, & preſque toute ſa cour furent faits priſonniers ; que le barbare Tamerland étant à table avec Bajazet, & l'Imperatrice ſon épouſe, du ſang des Paleologues, eut la cruauté de commander à cette Princeſſe, de ſe lever, de lui apporter ſa coupe, & de lui verſer à boire, & que l'on aſſura que cet affront avoit plus piqué Bajazet que toutes les rigueurs de ſa captivité. Mais cette avanture n'a jamais été bien vérifiée ; & c'eſt ſans

l'avoir approfondie, que le Divan fit cette loi, à laquelle Amurat second n'eut aucun égard, puisqu'il épousa la fille aînée du Despote de Servie, du même sang des Paleologues; & Soliman second n'y fut pas plus soumis, ayant affranchi Roxelane de son autorité suprême, & l'ayant ensuite épousée. Ainsi, ne voulant pas imiter les débauches de la plûpart de mes prédéceſſeurs, dont je déteſte les déréglemens, ne m'eſt-il pas permis de suivre l'exemple des autres, en m'uniſſant avec la fille du Moufty, dont les vertus, l'eſprit & la beauté méritent la couronne de l'univers?

Cependant je ne veux point conclure une affaire de cette importance ſans prendre vos avis; j'eſtime vos conſeils; & malgré la violence de mon amour, ſoyez aſſurés que je les recevrai comme

des preuves de votre zele & de votre attachement pour moi, tels qu'ils puiſſent être. Les Bachas, qui pendant le diſcours d'Oſman, avoient admiré l'adreſſe avec laquelle il montroit les difficultés qu'ils pouvoient lui oppoſer aux exemples qui l'autoriſoient à ſuivre ſon panchant, voyant qu'il avoit dit lui-même ce qu'ils auroient eu à lui répondre, & qui d'ailleurs connurent au feu dont ſes paroles étoient animées, que ſon amour l'emporteroit ſur les raiſons qui lui ſeroient contraires, jugerent tous intérieurement, qu'il ſeroit inutile de le diſtraire d'un deſſein qu'il avoit formé avec tant de réfléxions; ainſi lorſqu'il eut parlé, ils commencerent par lui rendre grace de la confiance dont il les honoroit, ajoutant qu'ils ne pouvoient trop admirer ſa ſageſſe dans ces occa-

sions, où d'ordinaire les Princes de son âge faisoient gloire de n'en point avoir, & qu'enfin les seuls malheurs du regne de Bajazet ayant occasionné la loi, qui ne lui étoit pas favorable, les bonheurs qui se préparoient sous le sien, la lui pouvoit faire enfraindre avec d'autant moins de peine, qu'il pouvoit être certain qu'Ottoman, Orcham, l'un & l'autre Amarat, & Soliman II. dont il alloit suivre l'exemple, n'avoient jamais été plus chéris, plus aimés & plus redoutés que l'étoit sa Hautesse, par le nombre de ses vertus.

Cette réponse fit un plaisir extrême au Sultan, qui le leur témoigna par mille marques de bienveillance, & en s'entretenant avec eux familiérement, répandant dans ses discours des graces qui lui étoient particulie-

res, leur découvrant un esprit & une pénétration si surprenante, qu'ils étoient en extase en l'écoutant: il leur recommanda le secret, ne voulant pas que le Moufty ni sa fille appriſſent ses intentions que de lui-même, & les congedia en les traitant avec des bontés dont ils furent si pénétrés, que lorsqu'ils l'eurent quitté ils convinrent unanimement qu'il n'y avoit point de Prince plus aimable, plus digne d'être aimé & plus capable d'obtenir les choses les plus difficiles. Dès le lendemain Osman fut au Palais du Moufty; mais il affecta en entrant un air si sérieux & si grave, qu'Aphendine en fut troublée. Le Sultan s'en apperçut, & voulant se venger agréablement dans ce jour, de toutes les inquiétudes que son amour lui avoit données, il joignit à ce maintient

ſévére des paroles qui l'étoient encore davantage.

Aphendine, lui dit-il, en préſence du Moufty, vos refus m'ont mis dans une ſituation ſi violente, que je ne puis plus faire de réſolutions qui ne ſoit extrême. Mon parti eſt pris. Vous viendrez dans mon Sérail ; ma flâme ne peut plus ſe renfermer dans les bornes que vous lui preſcrivez, & je veux être obéï. Seigneur, lui répondit cette généreuſe fille, en s'efforçant de ſurmonter ſa crainte & ſa douleur, ſi ta Hauteſſe veut ſe ſervir de ſa puiſſance & me traiter en eſclave, je ſubirai ſa volonté ſuprême ; mais dans le même inſtant, en me donnant la mort, je ſçaurai me punir d'avoir inſpiré de ſi honteux ſentimens au plus grand Monarque du monde.

Oſman qui la regardoit atten-

tivement tandis qu'elle parloit ; voyant qu'elle pâliſſoit, & croïant déja la voir expirer, frémit à ſon tour ; & quittant promptement la feinte pour ne ſuivre que les mouvemens de ſon amour : Non, non, s'écria-t-il, vous ne mourrez point, ma chere Aphendine, mes ſentiments ſont toujours dignes de votre tendreſſe. Vous entrerez dans le Sérail ; mais bien loin que ce ſoit en eſclave, ce ſera comme mon égale, en partageant mon trône : en un mot, comme mon épouſe. Mon cher Ashad, continua-t-il, en ſe tournant vers le Moufty, vous que j'ai toujours nommé mon pere, devenez-le véritablement par cette illuſtre alliance ; qu'elle faſſe votre bonheur, comme elle va faire ma felicité ; & dès ce jour ne regardez plus Aphendine que comme votre Imperatrice.

Jamais ſurpriſe ne fut plus grande que celle de la belle Aphendine. Le Moufty & elle ſe voulurent proſterner aux pieds du Sultan ; mais il les en empêcha, & l'amour & la joye qui brilloient ſur ſon viſage, ayant remis le calme dans le cœur du pere & de la fille, ils employerent l'un & l'autre tout ce que la reconnoiſſance & la tendreſſe peuvent inſpirer de plus fort, pour lui rendre grace de cette marque éclatante de ſon eſtime & de ſes bontés. Le Moufty, qui depuis long-tems avoit eu en vûë cette haute élevation, & qui s'en étoit flaté dès le moment qu'il avoit connu le caractere d'Oſman, n'en fut pas ſi frappé qu'Aphedine, toute ſa ſurpriſe ſe bornant à la promptitude de la réſolution & au ſecret qu'il avoit obſervé ; mais pour Aphendine

elle en fut d'autant plus surprise, qu'elle n'avoit jamais élevé ses pensées à ce haut dégré de grandeur, toute son ambition s'étant renfermée dans le seul bonheur d'être aimée du Prince, qu'elle adoroit ; & ce parfait désintéressement étoit si bien gravé dans son ame, que sa délicatesse lui faisant craindre que le Sultan n'eût pensé que sa résistance n'avoit été que pour le conduire jusqu'à ce point, elle s'en justifioit avec une modestie si pleine d'attraits, qu'Osman ne pouvoit gagner sur lui de l'interrompre, par le plaisir qu'il ressentoit à l'entendre, quoiqu'il fût bien assuré de la candeur de ses sentimens. Enfin après avoir donné un tems assez long à ces premiers mouvemens qu'avoit causé cet évenement, Osman & Aphendine, plus enchantés que jamais l'un

l'un de l'autre, se dirent tout ce que l'amour a de plus tendre & de plus passionné ; & voulant hâter son bonheur, il ne s'en sépara que pour songer aux préparatifs de cette grande cérémonie. Il donna ses ordres afin qu'il n'y eût rien d'épargné à la magnificence que demandoit un jour si solemnel. Il fut si ponctuellement obéï, qu'en quinze jours tout se trouva préparé selon ses desirs.

Et le bruit s'en étant répandu dans le Sérail & dans la ville, il n'y eut personne qui n'approuvât le choix de ce Prince. Le Divan demanda qu'il lui fût permis de venir en corps faire ses complimens de félicitation au Sultan, ce qui lui ayant été accordé, tous ceux qui le composoient se rendirent près de lui ; & sans lui parler de la loi, ils loüerent & approuverent cette

auguſte alliance. Les Kadileſquers, les Imams & autres gens de loi eurent le même honneur. Ces marques de zéle firent un extrême plaiſir à l'Empereur, mais ce qui mit le comble à ſa ſatisfaction, ce fut d'apprendre que tout retentiſſoit dans la ville Imperiale du nom d'Aphendine & du ſien, & que cette nouvelle ayant volé dans les provinces, tout l'Empire vantoit la ſageſſe de ſa Hauteſſe, en le mettant au-deſſus de tous ſes prédeceſſeurs.

Enfin, toutes les meſures étant priſes pour cette grande ſolemnité, elle fut annoncée la veille par le bruit du canon du Sérail & des remparts de la ville, auſquels ceux de l'Arſenal de Pera répondoient ſans ceſſe, de même que ceux des vaiſſeaux & des places de l'un & l'autre côté du Boſphore. Le même jour le Sultan

envoya ſes preſens, qui étoient ineſtimables, à la fille du Mouſty, par le Kaïmacan, que ce Prince, ſuivant l'uſage des Turcs, avoit élû Parain d'Aphendine. Le lendemain les deux Kadileſquers, les Cadis, pluſieurs Imams avec le Divan ſe trouverent au Palais du Mouſty. Le grand Tréſorier, le Kiſler-Agaſy, & les quatre principaux Eunuques blancs du Sérail, ſuivis d'un ſuperbe cortége s'y rendirent auſſi, & le Sultan lui-même, à qui le moindre retardement étoit inſupportable, s'y étant rendu, afin que ſa préſence abrégeât pluſieurs cérémonies, & l'aſſemblée ſe trouvant complette, Aphendine y parut miſe ſuperbement, & le viſage couvert d'un voile.

Alors les deux Kadileſquers lûrent à haute voix le Chedin ou Patente qu'on avoit pris ſoin

de mettre dans la meilleure forme, par laquelle l'Empereur Osman déclaroit qu'Aphendine Asshada étoit libre & maîtresse de sa volonté ; qu'il la prenoit & recevoit pour son épouse ; qu'il lui assignoit sur ses domaines un million de sultanins pour son doüaire ( ce qui se monte à plus de quatre millions de notre monnoye ) & qu'il la dotoit d'une pareille somme, la coutume étant en Turquie que les maris dotent les femmes.

Après cette lecture le Moufty présenta aux deux amans le livre de l'Alcoran, dans le quel on leur fit réciter tout haut plusieurs prieres & engagemens, où la loi les oblige. Ensuite Osman & Aphendine poserent leurs mains sur le même livre, & promirent réciproquement d'en observer les loix, & de les protéger, après

quoi le Moufty leur parla en ces termes :

» Sage, invincible & puiſſant » Empereur des vrais croyans, » l'alliance que ta Hauteſſe prend » dans ma famille ne me fait pas » oublier le ſoin de ta gloire; plus » tu nous combles d'honneurs & » plus je dois te marquer mon zele. » Daignes donc ſonger, grand » Empereur, que ton amour pour » ton épouſe ne doit jamais avoir » aucun empire ſur la juſtice & l'é- » quité, & que ſon pouvoir ſur » ton eſprit ne doit pas l'empor- » ter ſur celui de la raiſon. Et » vous, qui par un heureux chan- » gement, de ma fille que vous » êtiez hier, devenez aujourd'hui » mon Imperatrice, trop fortunée » Aphendine! n'oubliez jamais que » c'eſt à la vertu ſeule que vous de- » vez cette haute élevation. Met- » tez votre unique attention à vous

» en rendre digne par votre fidéle
» attachement pour votre auguſte
» époux, & ne faites valoir votre
» aſcendant ſur lui, que pour le
» bien de l'Etat, la gloire de ſon
» nom & le bonheur de ſes peu-
» ples.

Enſuite leur ayant donné les bénédictions accoutumées, les aſſiſtans y joignirent leurs vœux, en criant à haute voix : vive à jamais heureux notre invincible Sultan Oſman, & notre Sultanne Aphendine. Ces paroles ſe répéterent pluſieurs fois dans le palais du Moufty, & de-là dans toute la ville. Après cette cérémonie, pendant laquelle Oſman avoit paru d'une joye, que ſon maintien grave & modeſte n'avoit pû cacher, il y donna un libre cours, & s'approchant d'Aphendine devant toute cette illuſtre aſſemblée : Enfin, lui dit-il,

avec un air rempli de grace, ma chere Aphendine, je puis donc, ſans vous faire rougir, publier tout l'amour que j'ai pour vous, non, ajouta-t-il, en ſe tournant devers toute l'aſſemblée, mon bonheur ne pouvoit être parfait que vous n'en fuſſiez les témoins.

A ces mots, les acclamations recommencerent, & la modeſte Aphendine y répondit avec autant de ſoumiſſion que de tendreſſe, après quoi l'Empereur ſe retira, & l'on ne ſongea plus qu'à conduire l'Imperatrice au Sérail, ce qui ſe fit dans cet ordre. Mille jeunes Janiſſaires qu'on avoit choiſis entre les mieux faits, étoient à la tête de la marche; ſix Bachas habillés & montés ſuperbement venoient enſuite accompagnés de leurs eſclaves magnifiquement vêtus; les Emirs

ou deſcendans du faux Prophete Mahomet ſuivoient à une certaine diſtance ; derriere eux marchoient les deux Kadileſquers, les Cadis, les Imams & pluſieurs Supérieurs des Santons & des Dervis, qui ſont des Religieux Mahometans.

Après eux étoient tous les Viſirs du Divan couverts de drap d'or & de pierreries, montés ſur des chevaux blancs, pour marquer leur candeur; le Grand Viſir venoit enſuite ayant à ſa gauche, qui eſt en Turquie la place d'honneur, le Moufty ou grand Pontife : ils étoient ſuivis d'un grand corps de muſiciens qui marchoient deux à deux, les uns chantans, & les autres joüant de divers inſtrumens. Cinquante des principaux Officiers de l'Arſenal richement vêtus, venoient après eux; les deux grands Tréſoriers

ſoriers marchoient ſeuls, & à quelque diſtance venoient le Kaïmacan Baſſa parain de l'Imperatrice, monté ſur un cheval blanc dont les crains & la queuë traînoient à terre, & harnachés à la royale.

Derriere lui marchoient pluſieurs eſclaves habillés de ſatin blanc, qui portoient trois grands flambeaux allumés de cire vierge, d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire, remplis de lames d'or & de pierres précieuſes; après venoit le Kiſler Agaſy accompagné d'un grand nombre d'Officiers deſtinés au ſervice de l'Imperatrice; enſuite on voyoit quatre grands dais, deux de velours cramoiſi & deux de velours bleu, brodés d'or, ſemés de perles & d'émeraudes, qui n'étoient que de parade; mais à quelque diſtance, pluſieurs Eu-

nuques noirs en portoient un ſi brillant d'or & de pierreries, qu'il ébloüiſſoit. Il avoit de grands rideaux cramoiſi qui pendoient juſqu'à terre & qui ſe fermoient de tous côtés ; c'étoit ſous celui-là que l'Imperatrice étoit à cheval.

Son caroſſe la ſuivoit traîné par huit chevaux blancs. Il ſembloit en voyant ce char qu'on avoit épuiſé l'Orient de perles & de pierreries pour l'orner ; les harnois des chevaux étoient de bandes de ſoye cramoiſi & or ; les mords étoient d'argent & les boucles ; & les boſſetes des brides étoient d'or pur.

Huit autres caroſſes ſuivoient celui-là, remplis d'odaliſques d'une rare beauté, ayant à côté de leurs portieres des Eunuques noirs montés & vêtus magnifiquement ; enſuite paroiſſoient

cent jeunes eſclaves auſſi belles que les Odaliſques, montées ſur de beaux chevaux, toutes vêtuës de ſatin blanc ornées de rubans de differentes couleurs, ayant une eſpece de bonnet ſur la tête, auquel étoit attaché une aigrette garnie de diamans; une partie de leurs cheveux étoient relevés, & l'autre flottoit ſur leurs épaules: & cinq cens Spahis fermoient la marche.

Cette pompeuſe cavalcade traverſa une partie de la Ville aux acclamations d'un peuple inombrable, & arriva à la premiere porte du ſérail, où le Sultan à cheval, accompagné de ſes principaux Officiers attendoit l'Imperatrice: ils traverſerent toutes les ſpacieuſes cours de ce vaſte palais, où les acclamations redoublerent, tandis qu'on faiſoit joüer toute l'Artillerie. Lorſque

l'Imperatrice fut arrivée au bas de l'eſcalier des appartemens qui lui étoient deſtinés, ce fut Oſman lui-même qui lui aida à deſcendre de cheval, & voulant donner à cette partie de ſes ſujets la ſatisfaction de voir cette Princeſſe, contre la jalouſe coutume des Turcs, il fit lever les rideaux du daïs, afin qu'en deſcendant de cheval on pût la voir de tous côtés. Aphendine voulut ſe jetter à ſes genoux ; mais s'y étant oppoſé, il la prit par la main, & de l'autre levant le voile qui cachoit ſon viſage, il découvrit à tous les yeux cette prodigieuſe beauté, à laquelle il n'étoit point de cœur qui pût être inſenſible ; puis élevant la voix : Muſulmans, s'écria-t-il, joüiſſez pour la premiere fois du bonheur de contempler votre Imperatrice. Vous avez approuvé mon

choix par obéiſſance, apprenez-le à preſent par la connoiſſance que je veux bien vous donner du plus parfait ouvrage de la nature.

Après ces mots, il laiſſa retomber le voile d'Aphendine, dont les attraits éclatans, la taille haute, fine & majeſtueuſe, la douceur & la modeſtie tranſporterent les aſſiſtans d'une telle admiration, que ne trouvant point de termes pour l'exprimer, ils faiſoient à chaque inſtant des cris qui perçoient les airs; & lorſqu'ils purent s'énoncer, ce ne fut que pour répéter mille fois: vive notre invincible Empereur & notre incomparable Imperatrice. Oſman la conduiſit dans les appartemens qui lui étoient préparés, dont la magnificence ne peut ſe décrire. Les Bachas que le Sultan avoit retenus près de

lui, ne purent s'empêcher d'être ſurpris du goût de ce jeune Monarque qui avoit tout conduit & ordonné lui-même, ne s'en étant rapporté à perſonne.

La joye de ce Prince étoit ſi parfaite, qu'elle ſe répandit ſur toutes ſes actions. Jamais les Grands de ſa Cour ne l'avoient vû d'un air ſi libre & ſi affable, accordant avec un art ſingulier la majeſté de ſon rang & la familiarité qu'il leur témoignoit. Auſſi eſt-il certain qu'ils l'aimoient tous ſi paſſionnément, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiés pour lui. Le ſoir il y eut des illuminations dans tout le ſérail, & pluſieurs feux d'artifices dans les ſuperbes jardins. Le Sultan donna un feſtin ſomptueux à ſes principaux Miniſtres. Toute la ville de Conſtantinople étoit illuminée, les boutiques ouvertes & parées de ce qu'elles

avoient de plus riche, remplies de flambleaux & de bougies, dont la lumiere étant réfléchie par une infinité de luſtres & de glaces, faiſoient de la plus obſcure nuit, le jour le plus brillant.

Toutes les places de l'autre côté du Boſphore étoient auſſi décorées & illuminées ; mais ce qui formoit un ſpectacle agréable & terrible tout à la fois, étoit de voir la mer couverte d'artifices, qui repréſentoient ſes plus gros poiſſons qui ſe combattoient les uns & les autres, en jettant par la gueule & les naſeaux des feux prodigieux avec un ſi grand bruit, que tout le rivage en retentiſſoit, ce qui joint aux fracas de l'artillerie qui joüoit ſans ceſſe, inſpiroit une eſpece de terreur dont on n'étoit pas le maître. Ces fêtes durerent vingt jours, pendant leſquels Conſtantinople

changeoit à chaque fois de décoration, les grands & les peuples s'empreſſant également de donner des marques de leur joye. Ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que dans toutes les réjoüiſſances, il n'arriva pas le moindre bruit, ni la moindre querelle; les Turcs étant les ennemis jurés des déſordres & des batteries, font obſerver la police avec une ſéverité ſi exacte, que ceux qui y contreviennent ſont punis ſur le champ ſans nulle miſéricorde.

Les mêmes Fêtes furent célébrées dans toutes les provinces de l'Empire, les ordres y ayant été envoyés long-tems avant le jour de cette cérémonie. Lorſque le Sultan eut remis l'Imperatrice dans ſon appartement, toutes les dames du Sérail ſe rendirent près d'elle pour avoir l'honneur de lui baiſer la main. L'artificieu-

ſe Kioſem étoit à leur tête ; &, quoiqu'elle fût rongée d'envie & de dépit auſſi-bien que les autres, comme elle poſſédoit la diſſimulation au ſuprême dégré, on ne connut rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La vertueuſe Aphendine reçut ſes reſpects & ſes félicitations avec la même franchiſe qu'elle croyoit voir dans cette méchante femme, qui, pour cacher la ſecrette rage dont elle étoit animée, n'héſita point à montrer l'exemple aux autres, en ſe jettant aux pieds de l'Imperatrice. Cette Princeſſe qui ſçavoit le rang qu'elle avoit eu du vivant d'Achmet, & l'autorité qu'elle avoit euë, la releva promptement, & l'embraſſa avec bonté. Toutes les autres Sultanes en firent de même, & l'Imperatrice donna à chacune mille marques de conſidération ; mais la jeune Mirza,

qui deux jours auparavant, étoit encore Sultane Reine, & qui perdoit en ce moment ſon titre, ſon rang, & le cœur d'Oſman pour jamais, ne s'approcha d'Aphendine qu'avec la plus vive douleur ; & comme elle ne ſe preſſoit pas de rendre à ſa rivale des devoirs qui lui perçoient l'ame, elle fut la derniere à lui baiſer la main. La Sultane Kioſem qui les nommoit les unes après les autres à l'Imperatrice, lui ayant fait connoître Mirza qui s'avançoit d'une démarche tremblante, le voile à demi baiſſé, pour cacher les larmes qui couloient ſur ſon viſage, Aphendine en fut émûë, & touchée d'une généreuſe pitié. Elle ne la vit pas plûtôt s'humilier pour ſe mettre à genoux, qu'elle l'en empêcha, en lui tendant la main, ſur laquelle la déſolée Sultane répandit en la

baiſant un torrent de pleurs qu'elle ne put retenir. Bien loin que l'Impératrice ſe formalisât de cette douleur dans un jour où tout parloit de joye, elle n'en témoigna que plus de bonté à cette amante infortunée, lui faiſant mille tendres careſſes, & cherchant à la conſoler par les regards & les paroles les plus obligeantes.

Un procedé ſi rempli de charmes fit une partie de l'effet qu'elle en attendoit ſur le cœur de Mirza. Cette jeune Sultane ſenſible aux marques particulieres qu'elle lui donnoit d'une ſincére bienveillance, perdit la haine qu'elle avoit conçûë pour elle; & joignant à l'étonnement que lui avoit cauſé l'éclatante beauté de cette Princeſſe, l'admiration que ſon eſprit, ſa douceur & ſa compaſſion lui inſpirerent, elle ne put lui refuſer les loüanges

qu'elle méritoit ; & ſans ceſſer d'aimer Oſman, & d'être dans le déſeſpoir de la perte de ſon cœur, elle prit une véritable amitié pour l'incomparable Aphendine.

Lorſque toutes les cérémonies de cette journée furent finies, les deux nouveaux époux ſe rejoignirent ; & jamais deux cœurs tendrement unis, ne connurent mieux le prix de leur bonheur, que cette auguſte couple. Le lendemain de cette belle nuit, l'Empereur ordonna une fête ſur le Boſphore ; le vaiſſeau dans lequel étoit ce Prince & l'Imperatrice avec une partie des Dames du Serail, étoit doré à fleur d'eau, ainſi que les rames ; les cordages de la manœuvre étoient tout ſoye & or, les mâts dorés remplis de deviſes & de cartouches, où l'on voyoit les noms d'Oſman & d'Aphendine répetés de cent façons

différentes ; les voiles étoient d'une étoffe de ſoye cramoiſi foncé, qui eſt la couleur favorite des Sultans, dont perſonne ne peut ſe ſervir. Le Boſtangi Bachy, ou grand Jardinier, conduiſoit ce ſuperbe vaiſſeau, ayant ſeul le droit de ſervir de Pilote au Sultan lorſqu'il veut ſe promener ſur le canal. Tous les Rameurs & Matelots étoient de jeune Boſtangis choiſis, habillés d'étoffes de ſoye de différentes couleurs.

Pluſieurs autres vaiſſeaux magnifiquement équipés, ſur leſquels étoient tous les grands de la Porte, accompagnoient celui du Grand Seigneur. Jamais rien n'avoit paru ſur cette mer de plus galant, & de plus ſuperbe, tous les Bachas s'étant diſtingués à l'envie les uns des autres par quelque magnificence ſinguliere. L'Empereur Oſman qui voulut donner

qu'affabilité; & tandis que ſa Hauteſſe régaloit les grands de ſa cour, l'Imperatrice dans un autre appartement ſéparé des hommes, trouva un feſtin ſuperbe pour elle, & toutes les dames qui l'avoient accompagnée. La fête fut pouſſée juſqu'à la nuit cloſe, que cette illuſtre troupe ſe rembarqua pour revenir à Conſtantinople, & entra dans le Sérail par la porte de la mer. En paſſant le détroit, les feux & les artifices recommencerent, & les monſtres marins jettant les flâmes de tous côtés, vinrent attaquer le vaiſſeau ſur lequel étoit l'Amiral Bacha, qui n'y étoit point préparé. Mais jugeant bien que le Sultan l'avoit ordnné ainſi pour le ſurprendre & ſe divertir, il ne ſongea qu'à ſe mettre en état de lui donner tout le plaiſir qu'il en eſpéroit. En effet, ſe prêtant de bonne grace

à cette plaiſanterie, il ſe mit en défenſe, & ne négligea rien pour rendre le combat digne de l'attention de ſon maître. Il dura preſque pendant tout le trajet avec de grands applaudiſſemens de toute cette petite flotte, & des marques de ſatisfaction de la part du Sultan & de l'Imperatrice.

Le lendemain ſa Hauteſſe permit à tous ſes Miniſtres & Bachas qui étoient à la porte, de venir aux pieds de ſon trône lui faire leurs complimens de félicitation. C'eſt encore en cette occaſion que l'on peut juger de la grandeur du Monarque Ottoman par la pompe & la magnificence des grands de ſon Empire; car ſans parler du grand Viſir, ni des trois autres dignités de l'Etat, Soliman Bacha de l'Egypte peut ſeul ſervir de preuve. C'étoit un des hommes le mieux fait de l'Empire;

il entra dans le Sérail monté ſur un cheval Arabe, dont le harnois étoit eſtimé dix mille ſequins, ſon habit étoit couvert de perles & de diamans, il avoit l'air majeſtueux, doux & guerrier tout enſemble; douze cens hommes de ſa maiſon l'accompagnoient, ils étoient vêtus ſuperbement, montés ſur des chevaux Arabes. Le preſent qu'il fit au Sultan étoit de cent mille ſultanins, qui ſont environ cinq cens mille francs de notre monnoye; les autres Bachas en firent à proportion.

Les jours ſuivans, tous les ordres de la ville Impériale eurent le même honneur; mais aucun n'approcha du trône qu'il n'eût ſes préſens à faire, la loi du Sérail étant, que perſonne, ſoit Ambaſſadeurs, étrangers, ou ſujets de l'Empire, n'abordent le Grand Seigneur, qu'avec des préſens di-

gnes de ſa Hauteſſe. Pendant les vingt jours que dura cette fête, on vit dans l'Hippodrome, & les autres places de cette grande ville, pluſieurs jeux & ſpectacles nouveaux qui furent ſouvent honorés de la préſence de l'Empereur ; mais comme ce Prince joignoit à toutes ces belles qualités, celle de la reconnoiſſance pour les ſervices qu'on lui avoit rendus, ou l'amitié qu'on lui avoit prouvée, ſa joye, ſes plaiſirs, ni ſa grandeur, ne lui firent point oublier, que Fatime femme du Sangiac-beg de la Morée, lui avoit autrefois témoigné des tendreſſes de mere, & qu'il l'avoit aimée comme ſi elle l'eût été ; & ne doutant point de la joye que cette Sultane auroit de le revoir, ainſi que l'admirable Aphendine qui avoit paſſé avec elle une partie de ſon enfance, il lui écrivit, & envoya ordre au Sangiac-beg de la Mo-

rée, de ſe rendre avec elle à Conſtantinople. Cette marque du ſouvenir d'Oſman fit tant de plaiſir à Fatime, qu'elle crut ne le pouvoir mieux prouver, que par une prompte obéïſſance. Son époux & elle ne perdirent pas un moment de tems, & lorſqu'ils furent arrivés dans la ville Impériale, ayant fait avertir l'Empereur qu'ils s'étoient rendus à ſes ordres, il envoya le Kiſler-Agaſy à Fatime pour l'amener au Sérail, où ce Prince la reçut dans l'appartement de l'Imperatrice.

Lorſque la Sultane ſe vit devant l'Empereur, elle ſe voulut jetter à ſes pieds; mais Oſman lui tendant les bras, l'embraſſa tendrement, en l'appellant ſa mere, & la conduiſant à l'Imperatrice, qui l'empêcha auſſi de s'humilier devant elle: Voilà, lui dit-il; ma chere Fatime, cette incomparable Aphendine, dont vous avez ſi

ſouvent admiré l'eſprit & les attraits ; j'ai voulu vous faire partager un moment la félicité dont elle me fait joüir ; afin de vous prouver que je ne vous ai jamais oubliée ; & quoique je ſente bien que votre ſéjour dans mon Sérail privera le Sangiac de ſes plaiſirs les plus doux, nous ne pouvons nous refuſer l'Imperatrice & moi la ſatisfaction de vous y retenir quelques jours.

Fatime avoit été ſi fort ébloüie de l'augmentation des charmes d'Aphendine & d'Oſman, & elle prenoit un plaiſir ſi grand à les contempler, promenant ſes regards, tantôt ſur l'un, & tantôt ſur l'autre avec un étonnement rempli d'admiration, qu'elle n'avoit pû trouver de termes pour s'exprimer, & laiſſoit parler l'Empereur, ſans chercher même à rompre le ſilence, paroiſſant comme

éperduë à l'aſpect de tant d'attraits. Mais enfin voyant qu'Oſman attendoit ſa réponſe :

Seigneur, lui dit-elle, ta Hauteſſe remarque aiſément le motif qui me rend interdite aux témoignages de tes bontés. En effet, continua-t-elle d'un air charmant: Qui peut voir tant de rares beautés raſſemblées dans deux auguſtes objets, ſans être ſaiſi d'amour, de joye & d'admiration ! j'avois bien jugé dès ton enfance, & dès celle de cette grande Princeſſe, que vous ſeriez l'un & l'autre les plus parfaits ouvrages de la nature ; mais j'avouë que quelque idée que je m'en ſois formée, & quelque portrait que m'en ait fait la renommée, que je ne m'attendois pas à ce que je vois. Moment d'autant plus précieux pour moi, que ta bonté en me donnant cette glorieuſe ſatisfaction, y joint des marques

marques d'amitié qui me ſont mille ſois plus chéres que la vie.

Fatime prononça ces paroles avec tant de grace, que la belle Aphendine ne put s'empêcher de l'embraſſer encore une fois pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance; & ſi cette Princeſſe en fut regardée comme un prodige, de ſon côté, elle ne fut pas moins charmée d'elle, Fatime ayant toujours conſervé tous les agrémens de la beauté, quoiqu'elle ne fût plus jeune; & comme elle avoit l'air grand & majeſtueux, ſon âge la rendant encore plus reſpectable, on ne pouvoit la voir ſans reſſentir pour elle toute l'eſtime & la conſidération qu'elle méritoit. Oſman & l'Imperatrice la retinrent quinze jours dans le Sérail, lui donnant à l'envi l'un de l'autre milles preuves d'une parfaite confiance, & d'une véritable ten-

dreſſe. Pendant ſon ſéjour le Sangiacbeg ſon époux eut l'honneur de baiſer la main de l'Empereur, & d'en être ſouvent mandé ; & ſa Hauteſſe l'ayant trouvé digne de ſon eſtime, il le fit Bacha, autant pour récompenſer les ſervices qu'il avoit rendus ſous le regne d'Achmet, que pour donner à Fatime de nouvelles marques de bienveillance ; & l'un & l'autre partirent de Conſtantinople comblés d'honneurs & chargés de préſens de l'Empereur & de l'Impératrice, qui ne ſe ſéparerent de Fatime qu'avec un regret très-ſenſible.

Cependant toutes ces réjoüiſſances, ces ſollicitations & ces plaiſirs n'empêchoient pas Oſman de vaquer aſſiduëment aux affaires de l'Etat, auſquelles il donnoit toute ſon attention, n'ayant jamais paſſé un ſeul jour ſans mar-

quer des heures à ſes miniſtres pour y travailler. Quelques jours après les fêtes de ſon mariage, il parut au ciel à huit heures du matin trois ſoleils ; les peuples de l'Empire Othoman, plus ſuperſtitieux que les autres, s'en allarmerent, s'imaginant que cela préſageoit à l'Etat quelque grand malheur ; mais le Sultan qui connoiſſoit les effets de la nature, voulant calmer la terreur qui s'étoit emparée des cœurs les plus fermes, mit au jour en plein Divan le génie ſublime qui le rendoit auſſi recommandable par ſon eſprit, qu'il l'étoit par les charmes de ſa perſonne, en leur expliquant en bon Philoſophe, la cauſe de ce Phénomene ; & par ſon éloquence & ſon profond ſçavoir, il parvint à les raſſurer, & leur donna autant de honte de leur crainte, que d'admiration pour ſes rares

qualités. L'ambitieuſe Kioſem qui reſſentoit dans ſon ame tout ce que l'envie, la haine & la jalouſie ont de plus cruel, outrée de voir l'amour des peuples pour Oſman, & l'Impératrice mettant tout à profit pour parvenir à ſon but, ne négligea pas l'occaſion du Phénomene pour jetter le trouble & le mécontentement dans les cœurs de pluſieurs, & principalement parmi les Janiſſaires, qui étoient d'autant moins attachés à l'Empereur, qu'ils ſe ſentoient coupables envers lui, & qu'ils ſçavoient n'en être pas aimés. Ainſi la Sultane Kioſem ayant fait publier parmi la milice & le peuple par ſes émiſſaires, que les trois ſoleils qu'on venoit de voir étoient un avertiſſement des malheurs qui devoient arriver ſous le regne d'Oſman, ce Prince mépriſant les loix exactement ob-

ſervées par ſon pere & pluſieurs de ſes prédeceſſeurs, ce qu'il venoit de prouver autentiquement, en donnant une Impératrice à l'Empire ; ce qui faiſoit bien voir qu'il n'y avoit rien de ſacré ni de reſpectable qu'il ne fût prêt à violer pour ſuivre ſon caprice & ſes paſſions, & qu'on ne devoit attendre que les maux les plus funeſtes ſous un pareil gouvernement.

Ces diſcours mille fois répétés, ne manquerent pas de faire de fâcheuſes impreſſions ſur ces ames baſſes & timides, & les diſpoſerent inſenſiblement à ſecoüer un joug qui leur paroiſſoit d'autant plus inſupportable, qu'ils n'avoient pas l'eſprit ni les ſentimens aſſez bons pour en connoître le prix, & faire la difference des vertus du Sultan Oſman, avec les vices de ſes pré-

déceſſeurs. Les belles qualités de ce Prince leur paroiſſant étranges & inutiles, n'en ayant point connu de ſemblables dans leurs autres Empereurs ; effet ordinaire du jugement des eſprits groſſiers & mercenaires, qui ne pouvant jamais s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, ne veulent voir dans les autres que la médiocrité dans laquelle ils ſont renfermés, & font paſſer les vertus pour des vices, parce qui ne les connoiſſent pas.

L'Empereur Oſman, à qui ces bruits & ces murmures furent rapportés, & à qui on apprit alors l'affaire de Damas & les inſolences des Janiſſaires, n'en fut que plus irrité contr'eux, & plus animé que jamais à s'en venger ; mais comme il avoit formé un grand projet, & qu'il ne s'occupoit que des moyens de l'e-

xecuter, il retardoit les effets de ſa juſte colere contre ces mutins pour ſe mettre mieux en état de les punir. Ainſi, ſans vouloir s'embarraſſer des injurieux diſcours de cette milice, il travailloit ſans relâche à ſon vaſte deſſein, qui étoit d'armer puiſſamment par mer & par terre, pour s'emparer de la Sicile, d'aller delà faire deſcente dans la Poüille & dans la Calabre, de conquerir le royaume de Naples, & de marcher droit à Rome à la tête d'une armée de trois cens mille hommes, & par-là ſubjuguer toute l'Italie, ne doutant pas d'une réüſſite infaillible, ſçachant que toutes les forces des Eſpagnols étoient occupées à ſe défendre contre les armes victorieuſes de Loüis XIII. Roi de France, & que celles de l'Empereur ne réſiſtoient qu'avec pei-

ne aux Suedois, qui avoient pouſſé leurs conquêtes juſques au milieu de l'Allemagne. Il avoit même déja donné ſes ordres pour faire remplir ſes magaſins le long des côtes, depuis la Morée juſques en Dalmatie & l'Eſclavonie, précautions auſquelles les Sultans ne manquent jamais lorſqu'ils font quelque grand projet de guerre. Deux ou trois ans avant que de la déclarer, ils rempliſſent leurs magaſins de toutes les munitions néceſſaires, la choſe leur étant d'autant plus facile, que l'étenduë de ce vaſte Empire eſt diviſée en gouvernemens ſous des Begliers-Bey, nom qui ſignifie Seigneurs des Seigneurs; ou ſous des Bachas, qui veulent dire Seigneurs. Chaque gouvernement eſt auſſi diviſé en Sangiac, qui ſont comme leurs Lieutenans, & cha-

que Sangiac eſt diviſé en Timars, qui ſont des eſpéces de commanderies. Tous ces officiers ſont obligés de fournir à l'Empereur Turc un certain nombre de gens de guerre toutes les fois qu'il l'ordonne, de les payer & de les entretenir ; les uns à pied, & les autres à cheval. Ils ſont encore obligés de fournir des munitions de guerre & de bouche, & les Chrétiens qui poſſédent des biens en fonds, outre l'impoſition par tête, ſont aſſujettis à donner au Sultan une dîme de tous leurs fruits, & de les faire voiturer à leurs frais dans les lieux qui leur ſont indiqués par les officiers qui exercent les droits de l'Empire ; ainſi ſans qu'il en coûte rien aux Sultans, les magaſins ſe trouvent toujours remplis ; & comme les trouppes ſont payées en argent, elles ſont obligées d'acheter dans les maga-

ſins du Sultan tout ce qui leur eſt néceſſaire ſur la route, & au camp, ce qui rapporte au Prince des ſommes immenſes, étant défendu aux ſoldats ſous des peines très-ſévéres de rien exiger des peuples ſujets de l'Empire qui ſe trouvent ſur leurs paſſages.

Non content de toutes ces précautions, l'Empereur Oſman ordonna de faire conſtruire deux cens galeres, & nombre de vaiſſeaux. On fabriqua auſſi une quantité prodigieuſe d'armes de toute eſpéce, & beaucoup de canons. Ces grands préparatifs allarmerent toutes les puiſſances de l'Europe & de l'Aſie ; mais tandis que chacun en raiſonnoit ſelon ſa crainte ou ſa politique, les ordres du Monarque Othoman s'executoient avec une diligence incroyable ; cependant malgré la ſatisfaction qu'il reſſentoit d'être bientôt en état d'executer ſon

projet, il y avoit des momens où il paroiſſoit triſte & rêveur, & quoique l'on vît bien qu'il cherchoit à cacher le trouble dont il étoit agité, il ne put ſe contraindre aſſez, pour que l'Imperatrice ne s'en apperçût pas. Cette Princeſſe que l'amour rendoit attentive à ſes moindres actions, ne vit point avec tranquillité le changement qui paroiſſoit dans l'humeur de ſon époux ; mais ne voulant pas lui faire connoître toute ſon inquiétude avant que d'avoir pénétré ce qui cauſoit la ſienne, elle manda le grand Viſir, & celui qui avoit été précepteur d'Oſman, à qui elle demanda s'ils ne ſçavoient point le motif de la profonde triſteſſe de ce Prince, étant plus à portée d'en être inſtruits que ſes autres Miniſtres, par la confiance qu'il avoit en eux ; mais

lui ayant répondu qu'ils n'en ſçavoient rien, elle ſe réſolut d'arracher ce ſecret de la bouche même de l'Empereur, auſſitôt qu'elle en trouveroit une occaſion favorable.

Elle n'attendit pas long-tems; car le lendemain ce Prince ayant tenu un conſeil ſecret, où il expliqua à ſes principaux Miniſtres le projet qu'il avoit formé pour la conquête de l'Italie, il y reçut des applaudiſſemens qui auroient dû le ſatisfaire ſi ſon eſprit eût été plus tranquille. En effet ſes plus ſages Miniſtres admirerent unanimement ſa capacité, & furent ſurpris qu'un Prince de ſon âge eût formé de lui-même un plan ſi ſçavant & ſi ſage, dans lequel il ſembloit prévoir toutes les difficultés, & trouver en même-tems les moyens de les ſurmonter. Ils l'encoura-

gerent tous à ſuivre cette haute entrepriſe, en l'aſſûrant du conſentement de tout le Divan. Au ſortir de ce conſeil, l'Empereur entra chez l'Imperatrice, & quoiqu'il dût être content de ce qui venoit de ſe paſſer, il ne fut pas plûtôt en liberté, qu'il retomba dans ſa mélancolie ordinaire. Aphendine ne pouvant plus vivre dans l'état où cette triſteſſe la réduiſoit, n'écoutant que ſon déſeſpoir, ſe jetta à ſes pieds, & lui embraſſant les genoux, lui proteſta qu'il la verroit expirer, s'il ne l'inſtruiſoit pas du ſujet de ſes inquiétudes.

Le Sultan touché juſqu'au fond du cœur de l'action de l'Impératrice, la releva avec empreſſement, & craignant qu'elle n'attribuât ſa triſteſſe à quelque changement à ſon égard, il s'efforça de prendre un air plus gai, & la

regardant tendrement : ma chere Aphendine, lui dit-il, calmez le trouble qui s'éleve dans votre ame ; le chagrin que vous remarquez en moi n'attaque ni mon amour pour vous, ni la confiance extrême que j'aurai toute ma vie dans celui que vous avez pour moi ; c'eſt une affaire d'Etat qui cauſe toutes mes inquiétudes. Je ne prétends point vous la cacher ; mais j'ai mes raiſons pour ne vous en inſtruire qu'en préſence du grand Viſir Uſſain Effendy, & du Capitan Bacha, que je fais venir demain dans mon appartement.

Mais ſurtout, mon adorable Sultane, continua-t-il, ſoyez perſuadée, que quelque trouble dont je ſois agité, rien au monde ne peut altérer la vivacité de ma tendreſſe. L'Impératrice, à qui de ſi tendres proteſtations

rendirent la vie, y répondit avec tout l'amour que méritoit celui d'Oſman, & le connoiſſant ſincére dans ſes paroles, elle ne douta point que ce ne fût quelque choſe d'important à l'Etat qui l'occupoit, & attendit au lendemain pour en être inſtruite, ne voulant pas le preſſer de le lui apprendre, puiſqu'il l'avoit ainſi réſolu.

En effet il manda ces trois Miniſtres, auſquels il joignit encore Viver Effendy Coſa, & Mahomet Aga Boſtangy Bachy, & les ayant fait entrer dans ſon cabinet ſecret, où l'Imperatrice s'étoit renduë ſuperbement parée aſſiſe ſur une eſtrade, & le viſage couvert d'un voile, il recommença en ſa preſence à leur parler de ſon projet ſur l'Italie, qui fut encore admiré de ces cinq Miniſtres, qui étoient les hom-

mes de l'Empire les plus experimentés, & en l'habileté desquels Osman avoit une parfaite confiance; mais ce Prince interrompant leurs loüanges :

Je vois avec plaisir, leur dit-il, l'approbation que vous donnez à mon dessein, & je ne suis point insensible aux éloges que vous en faites; cependant, continua-t-il, en poussant un profond soupir, il me reste à vous communiquer un point bien délicat, dont je n'ai rien dit encore, & qui est essentiel pour l'Etat, & d'une conséquence extrême pour moi en particulier. C'est la lâcheté que j'ai remarquée dans mes Janissaires; leurs mutineries, & leur rébellion à mes ordres, ont été cause que je n'ai pas soumis la Pologne à mon Empire; & je crains la même chose si je le conduis en Italie.

Je

Je n'ignore point les murmures qu'ils font chaque jour sur le gouvernement, ni l'insolence de leurs discours sur mes Ministres & sur moi-même, leur impudence est montée à un tel dégré, qu'il n'est plus en mon pouvoir de dissimuler mon juste ressentiment. Vous sçavez comme moi, que leurs révoltes ont été funestes à plusieurs de mes prédécesseurs, & qu'elles leur ont fait manquer de grandes conquêtes; d'ailleurs le donatif exhorbitant qu'ils exigent des Sultans à chaque mutation leur faisant prendre goût au changement de gouvernement, ils ne respirent que la nouveauté pour satisfaire leur avarice & pour piller la ville Imperiale au moindre bruit du décès du Sultan, étant assurés que tout leur sera pardonné par son successeur. Il

eſt même à craindre qu'à l'exemple des gardes Prétoriennes chez les Romains, ils ne maſſacrent leurs Empereurs & ne donnent l'Empire au plus offrant.

Ce qui s'eſt paſſé en Egypte eſt encore une preuve de l'attention que l'on doit faire à l'inſolence des Janiſſaires. Les Mamelus étoient une milice formée de jeunes eſclaves Chrétiens que les Rois d'Egypte faiſoient acheter ; ils les faiſoient élever aux armes & en compoſoient leurs gardes, qui fut longtems la baſe & le ſoûtien de leur trône ; mais ce corps s'étant conſidérablement augmenté de Rois en Rois, il vint à dégénérer de ſon ancienne vertu, commettant chaque jour des brigandages ſur les propres ſujets de l'Egypte ; les Rois voulurent les en punir, mais les Mamelus ſe ré-

voltant contre eux après en avoir maſſacré pluſieurs, ils s'emparerent du trône, qu'ils firent occuper par un eſclave de leurs corps, & ſucceſſivement dans l'eſpace de plus de trois cens ans, ces eſclaves ont ravi les biens, la liberté, & la ſuprême autorité à ceux qui devoient être leurs maîtres, ce qui a duré juſques au tems que mon ayeul, l'illuſtre Selim I. vengea par ſes victoires les anciens Rois d'Egypte, de la tyrannie, des meurtres & des brigandages des Mamelus, en exterminant toute leur race, & en faiſant attacher à un gibet Campſon, le dernier de ces tyrans, qui occupoit le trône de l'Egypte, afin d'appaiſer les manes de leurs légitimes Souverains. Qui peut donc nous aſſûrer que les Janiſſaires n'en feront pas autant que les Mame-

lus quand ils le jugeront à propos, puiſqu'ils ſe ſont déja attribués le pouvoir de réformer l'Etat & de demander à leurs Empereurs les têtes des Miniſtres qui leur déplaiſent, qu'ils font augmenter leur paye, & ſe font diſtribuer le donatif quand bon leur ſemble : N'ont-ils pas même pouſſé leur violence juſqu'à forcer Bajazet II. à deſcendre du trône, pour y placer le dernier de ſes fils contre l'ordre de la ſucceſſion. ?

Enfin leurs diſcours inſolens contre leurs chefs, les Miniſtres & leurs Sultans, leurs murmures & leurs fréquentes déſobéïſſances ſont des motifs ſuffiſans pour nous donner lieu d'en craindre les ſuites ; & c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de caſſer cette impudente milice, qui n'ayant plus rien de l'ancienne

vertu de ſes ancêtres la rend incapable de ſoutenir la gloire de l'Empire, & de mettre à la place de ces téméraires un corps de ſoldats de nation Arabe que j'ai vû combattre contre les Polonois avec courage & intrépidité.

Mais je n'ai pas voulu m'y déterminer abſolument ſans vous avoir conſulté, votre prudence & votre ſageſſe, me faiſant déférer ſans peine à vos conſeils. Après ces mots Oſman adreſſant la parole à l'Impératrice : je veux auſſi lui-dit-il, ſage Aphendine, que vous me donniez votre avis; je connois votre pénétration & l'étenduë de vos lumieres, & je croirois manquer à celles de la raiſon, ſi j'entreprenois rien ſans vous le communiquer.

L'Imperatrice ne répondit à ce diſcours obligeant que par

une profonde inclination de tête, & attendit que les Miniſtres euſſent dit leur ſentiment, ce qu'ils firent en commençant par admirer le courage & les juſtes raiſons d'Oſman ; enſuite ils lui repréſenterent que plus les Janiſſaires étoient inſolens & plus il étoit à craindre qu'au moindre bruit de leur chûte ils ne ſe portaſſent à quelque étrange extrêmité ; qu'ils étoient les maîtres de la ville Imperiale ; que ſa perſonne ſacrée demeureroit expoſée aux inſultes de cette milice irritée, qui étant capable de perdre tout reſpect, maſſacreroit indifféremment & ſans diſtinction, les perſonnes les plus reſpectables ; que cependant il étoit juſte de punir tant d'inſolence, & de venger à la fois les Sultans ſes prédeceſſeurs & ſa Hauteſſe elle-même, des offen-

ſes & des révoltes de ces ſéditieux ; qu'il y avoit long-tems que les grands de la Porte trouvoient ce corps trop puiſſant, & que les Sultans en tenoient un trop grand nombre dans Conſtantinople, ce qui les mettoit en état de faire la loi à leurs Souverains ; mais que depuis leur établiſſement, ces mêmes grands n'ayant vû dans les Sultans aucun deſſein de les abaiſſer, malgré les funeſtes revers qu'ils avoient cauſés, ſoit qu'ils les aimaſſent ou ſoit qu'ils n'euſſent pas le même courage de ſa Hauteſſe ; perſonne d'entr'eux n'avoit oſé découvrir ce qu'il penſoit de cette milice, & que puiſque ſa Hauteſſe étoit dans l'intention de s'en défaire, il falloit pour frapper ce grand coup, commencer par transférer le ſiége Imperiale, afin de

le mettre en état de n'avoir rien à craindre ; que Damas capitale de la Syrie, l'une des plus belles villes de l'Orient, & le Grand-Caire, célébre pour avoir été le ſéjour des Rois d'Egypte, étoient également propres à recevoir cet honneur; que dans l'une ou dans l'autre il pourroit à ſon gré, exterminer les ennemis de l'Etat & punir les ſéditieux ; qu'il ſeroit approuvé de tous ſes peuples, qui regardoient les Janiſſaires comme leurs tyrans, par les brigandages qu'ils exerçoient chaque jour contre eux; mais enfin que le ſeul moyen d'y parvenir étoit de changer le ſiege Imperiale

Cet avis plut extrêmement à l'Empereur Oſman, qui pria l'Imperatrice de dire ſon ſentiment, ne voulant pas ſe déterminer avant qu'elle eût parlé. Cette ſage

Princeſſe

Princeſſe qui avoit frémi pluſieurs fois d'effroi pendant cette converſation, eut la prudence de cacher le trouble que le conſeil des miniſtres avoit excité dans ſon cœur, & répondit au Sultan, qu'elle n'étoit point aſſez verſée dans les affaires du gouvernement pour décider ſur une choſe de cette importance en préſence des plus ſages & des plus habiles miniſtres de l'Empire; & que puiſqu'ils approuvoient ſon deſſein, & lui avoient donné leurs avis, elle croyoit que cela devoit lui ſuffire. Que cependant ſi ſa volonté étoit qu'elle y mêlât ſon ſentiment, qu'elle le ſupplioit de lui donner le tems de faire ſes réfléxions, & qu'elle en inſtruiroit ſa Hauteſſe. Le Sultan jugeant à ce diſcours, qu'Aphendine ne vouloit s'expliquer qu'à lui, ne la preſſa pas davantage; & continuant à

s'adreſſer à ſes miniſtres, il leur dit qu'il ſuivroit leurs conſeils, & qu'il choiſiſſoit le grand Caire pour être deſormais le ſiege de l'Empire Othoman, & les congedia en leur recommandant un ſecret inviolable.

Lorſque les miniſtres ſe furent retirés, l'Imperatrice ſe voyant en liberté avec ſon époux, leva ſon voile; & lui montrant ſon viſage baigné de larmes : Quel conſeil, Seigneur, lui dit-elle, ta Hauteſſe va-t-elle ſuivre? Songes-tu que cette inſolente & nombreuſe milice eſt maîtreſſe de la ville Imperiale? qu'au moindre bruit du changement que tu veux faire, elle viendra fondre ſur le Sérail, & que ſe ſentant coupable de tant de crimes, elle en cherchera l'impunité dans de plus grands encore; & tu vas riſquer l'Empire, & peut-être ta vie, ſi ton ſecret vient à percer.

Hé qui peut nous répondre, qu'aucun de tes miniſtres ne te trahira pas ! Chacun d'eux a ſes interêts particuliers à ménager ; ſi le changement du ſiege de l'Empire eſt favorable aux uns, il eſt déſavantageux aux autres. Ceux qui le déſirent te ſeront fidéles ; mais ceux qui peuvent le craindre te manqueront peut-être de foi. Helas ! Seigneur, continua-t-elle en lui baiſant les mains qu'elle arroſoit de ſes pleurs, que deviendrois-je ſi ces barbares oſoient attaquer ta perſonne ſacrée ? Au nom de notre amour, déſiſte-toi, Seigneur, de ton entrepriſe, & n'expoſe pas ton Aphendine à des malheurs qu'elle ne pourroit voir ſans mourir.

L'Imperatrice étoit ſi pénétrée de douleur en parlant de la ſorte, qu'il ſembloit qu'elle voyoit en ce même moment les maux qu'elle ne

faiſoitque craindre. Son état & la ſageſſe de ſon raiſonnement toucherent Oſman. Il fut long-tems ſans lui répondre, balançant en lui-même les raiſons d'Aphendine, & le déſir de ſe défaire d'une milice qu'il ne pouvoit plus ſupporter; mais comme le plus grand défaut de ce Prince étoit d'avoir trop de courage, & de croire que cela ſuffiſoit pour réüſſir dans les choſes les plus difficiles, il fit triompher ſon intrépidité des craintes de l'Imperatrice, il eut même quelque eſpece de honte qu'elles l'euſſent arrêté un inſtant; & ſe mettant au-deſſus de tout ce qui pouvoit arriver, il la raſſura, en lui promettant de prendre de ſi juſtes meſures, que ſon deſſein ne ſeroit ſçu que lorſqu'il ſeroit executé, & lui fit connoître, que ſa propre ſûreté, ſa gloire, & l'in-

terêt de l'Etat demandoient abſolument ce ſacrifice.

Aphendine n'ignoroit pas que cet Empereur avoit un eſprit & une prudence fort au-deſſus de ſon âge ; mais elle ſçavoit auſſi que la grandeur de ſon courage, qui alloit juſqu'à la temerité, l'aveugloit ſouvent ſur des dangers inévitables ; ce qui l'empêcha dans cette occaſion de reprendre ſa tranquillité, malgré tous les ſoins que prit Oſman pour la calmer ; elle eut même encore, quelques jours après la tenuë de ce conſeil, un nouveau ſujet de crainte, par l'explication qui fut donnée à un ſonge que fit l'Empereur.

Ce Prince rêva qu'il faiſoit le voyage de la Mecque, monté ſur un fort grand chameau, & que marchant dans un beau chemin le chameau s'étoit tout à coup

dérobé de deſſous lui, & qu'ayant pris un vol rapide dans les airs, il l'avoit perdu de vûë dans les nuées, ne lui ayant laiſſé que la bride dans les mains. Le mouvement que la ſurpriſe fit faire à Oſman, l'éveilla; il médita même aſſez long-tems ſur ce rêve; mais comme il étoit Philoſophe, & que la ſuperſtition n'avoit aucun pouvoir ſur lui, il crut que comme il avoit deſſein de feindre un vœu à la Mecque pour prétexter ſon départ de Conſtantinople, ſon eſprit, frappé de cette idée, avoit donné lieu à ce ſonge; ce qui fit qu'il ne s'en cacha point, & que le matin Uſſain Effendy ſon précepteur s'étant trouvé à ſon réveil, il le lui raconta, ſans marquer y faire beaucoup d'attention. Mais Uſſain Effendy le trouva ſi extraordinaire, qu'il aſſura ſa Hauteſſe qu'il renfermoit quel-

que grand myſtére, lui conſeillant de conſulter ſon oncle Muſtapha, qui étant, diſoit-il, dans une perpetuelle contemplation avec les Anges, lui en donneroit l'explication, parce qu'il l'auroit peut-être appriſe de Dieu par révélation.

L'Empereur ſourit à ce diſcours; mais piqué de curioſité ſur la prétenduë ſcience angelique de ſon oncle, il le fit venir, & lui ordonna de lui expliquer ſon rêve. Muſtapha ne l'eut pas plûtôt entendu, qu'il lui répondit dans le moment, que le grand chameau qu'il avoit vû étoit ſon Empire, qui juſqu'alors lui avoit été ſoumis; mais que le chameau lui ayant échapé, cela ſignifioit que ce même Empire lui échaperoit auſſi; qu'il ſe rebelleroit contre lui, & que de ſon vivant un autre Empereur ſeroit placé ſur le trône.

Cette explication déplut infiniment au Sultan, s'imaginant que Muſtapha ne l'avoit faite que pour l'offenſer, tant il étoit prévenu de la fauſſeté de ces ſortes d'avertiſſemens. Mais la choſe ayant été ſçûë dans le Sérail, & de-là dans la ville Imperiale, la terreur & la conſternation s'emparerent des cœurs, les peuples coururent en foule aux Moſquées demander la conſervation de l'Empereur, & celle de l'Etat, chacun ſe demandant quel pouvoit être le funeſte évenement qui mettroit ſur le trône un autre que Sultan Oſman, Prince ſi digne de regner par ſes vertus, & l'amour qu'il avoit pour ſes ſujets. Mais la milice qui n'avoit pas pour lui le même attachement, perſuadée qu'elle méritoit tout ſon reſſentiment, n'en parloit pas dans les mêmes ter-

mes; & bien loin d'apprehender un changement, ils s'excitoient les uns & les autres à s'y préparer, & même à le favoriſer, s'imaginant que la choſe étoit indubitable; les eſprits vulgaires ſe portent facilement à ce qu'ils croyent ne pouvoir éviter, & c'eſt ſouvent de cette ſeule opinion que naiſſent les évenemens.

Ces bruits, ces différens raiſonnemens, & la mauvaiſe diſpoſition des Janiſſaires, ne furent pas ignorés du Sultan; il en parla même en plein Divan, en traitant d'illuſion tous les pronoſtics que l'on tiroit de ſon rêve, dont il expliquoit la cauſe avec ſa ſcience & ſon éloquence accoutumées, ce qui calma la terreur du peuple; mais toute cette philoſophie ne put empêcher les craintes de l'Imperatrice, qui malgré la ſolidité de ſon eſprit,

& la fermeté de ſon ame, ſe trouva dans cette occaſion toute la foibleſſe de ſon ſexe ; & quoiqu'elle fût ſçavante, & qu'elle connût auſſi-bien qu'Oſman le peu de foi qu'on doit ajouter à cette idée fantaſtique, la violence de ſon amour la rendant ſuperſtitieuſe, malgré ſes propres lumieres, elle ne goûta plus aucune tranquillité depuis la réſolution de l'Empereur, & ce fut avec la derniere douleur qu'elle le vit perſéverer à l'exécuter.

Cependant ce Prince tout occupé qu'il étoit des moyens de transferer le ſiege de l'Empire, n'en travailloit pas moins à ſon projet ſur l'Italie ; il avoit ordonné de grandes levées de troupes dans tout l'Empire ; & ſurtout il avoit chargé les Bachas du grand Caire, de Damas & de Suez de lever un corps d'Arabes le plus

nombreux qu'il leur ſeroit poſſible, ſon deſſein étant d'en remplacer celui des Janiſſaires qu'il vouloit exterminer. Il paſſoit ſouvent des journées entieres au palais de Scutari avec le grand Viſir, & les autres miniſtres en qui il avoit le plus de confiance, où il tenoit des conſeils ſecrets pour prendre de juſtes meſures, afin d'ôter aux Janiſſaires tout ombre de ſoupçon ; & pour les mieux tromper, il fut enfin réſolu qu'on publieroit que l'Empereur avoit fait vœu d'aller à la Mecque viſiter le tombeau du prophete Mahomet.

Ce prétexte étoit d'autant plus plauſible, que par une loi de la religion, tous les Muſulmans ſont obligés d'en faire le voyage une fois en leur vie. Les peuples qui n'approfondiſſent jamais rien, & qui d'ailleurs avoient pour Oſ-

man un amour qui leur faiſoit loüer ſes moindres actions, approuverent ſa pieté, & applaudirent unanimement à cet acte de religion; mais les politiques raiſonnerent bien autrement, & jugerent que ce voyage renfermoit de grands myſtéres.

L'artificieuſe Kioſem attentive à tous les évenemens, afin de les faire tourner à l'avantage de ſes fils, ne ſçut pas plûtôt le vœu prétendu du Sultan, qu'elle s'en alarma plus que perſonne, d'autant plus qu'on diſoit que ſa Hauteſſe emmeneroit tous ſes freres & ſon oncle Muſtapha; ce qui lui donnoit lieu de craindre pour elle, & pour ſes enfans. Elle ſe réſolut d'employer tous les reſſorts de ſa politique pour rompre, ou faire rompre ce voyage, ayant cette maxime, qu'avec le tems on peut parvenir à tout, & qu'il

lui fourniroit quelque occaſion favorable pour exécuter ſes deſſeins ; & comme ſon interêt la rendoit pénétrante, elle ſçut ſi bien raſſembler ce qu'elle entendoit dire de côté & d'autre dans le Sérail, avec les choſes qui venoient directement à ſa connoiſſance, qu'elle ne douta point que le voyage du Sultan n'eût tout un autre motif que celui dont on le prétextoit ; & ſans en pouvoir apprendre la véritable cauſe, elle ne laiſſa pas d'être perſuadée qu'il en avoit une fort éloignée de la dévotion.

Frappée de cette idée, elle ne balança point à la faire paſſer en certitude, afin de la rendre la baze de ſes pernicieux projets. Le pas étoit gliſſant ; mais ſon ambition la mettant au-deſſus de tous les riſques qu'elle pouvoit courir, elle ſe hazarda de faire

publier par ſes émiſſaires, parmi les Spahis, & les Janiſſaires, que le reſſentiment & la vengeance du Sultan, avoient bien plus de part, que la religion, à ſon voyage. Que ce Prince ne pouvant oublier leurs révoltes paſſées, les vouloit conduire dans les déſerts de l'Arabie, où il avoit des troupes toutes prêtes pour les exterminer entierement, & qu'on diſoit que les Bachas de Damas & du Grand-Caire avoient levé une armée d'Arabes, de Syriens, & d'Egyptiens pour cette ſanglante exécution; & que ceux qui pourroient échaper au tranchant du cimeterre, périroient par la ſoif & la faim dans ces affreux déſerts.

Ces diſcours jetterent bien quelque crainte dans l'ame de cette milice; mais comme ils n'étoient accompagnés d'aucune preuve, ils ne produiſirent pas encore l'ef-

ſet que la Kioſem en attendoit ; & l'Empereur ayant été informé de ces bruits, voulant en connoître les auteurs, en fit faire d'exactes perquiſitions ; mais la Sultane prenoit toujours de ſi juſtes meſures, qu'elle ne pouvoit ſeulement pas être ſoupçonnée ; ce qui rendoit toutes les recherches inutiles. Cependant Oſman impatient de ſortir d'une ville dans laquelle il étoit perſuadé que les objets de ſa haine étoient les plus forts, ne négligeoit rien pour ſon départ, qu'il fixa au premier jour de l'année ſuivante 1622. Il avoit ordonné douze de ſes meilleures galeres, & ſix gros vaiſſeaux de guerre qui étoient déja tous équipés, ſur leſquels il fit embarquer tous les tréſors du Sérail, le caſna ou tréſor militaire, toutes les pierreries raſſemblées par ſes prédéceſſeurs, tous les plus riches ameu-

blemens de ce ſuperbe palais, & ceux même de l'appartement de l'Imperatrice qui étoient nouvellement faits, prenant pour prétexte, que ſa Hauteſſe vouloit faire un préſent ſur le tombeau du prophete Mahomet plus grand & plus magnifique que tous ceux des autres Empereurs.

Mais lorſque l'on ſçut qu'Oſman avoit été lui-même dans la grande Moſquée, de laquelle il avoit enlevé les richeſſes que la pieté avoit conſacrées à la mémoire de pluſieurs Sultans, ſans épargner le tombeau d'Achmet ſon pere, ni celui de ſon propre fils, dont il fit emporter le ſuperbe carquois que lui-même y avoit placé, faiſant tout porter ſur ſes vaiſſeaux, on ne douta plus de ſes deſſeins. Les ſoupçons paſſerent en certitude, & les politiques pénétrant une partie de la vérité, ils

ils publierent hautement, que le Sultan alloit les abandonner, & laiſſer la ville Imperiale en proye aux Chrétiens. Ces bruits ne purent arrêter Oſman, qui pourſuivant toujours ſon entrepriſe, donna ſes ordres pour la ſûreté de Conſtantinople & des autres places Maritimes.

Il commanda auſſi vingt grands vaiſſeaux & quarante galeres pour repouſſer les Pirates. Tous ces préparatifs joints aux diſcours précédens & à ceux que la Sultane Kioſem faiſoit répandre nuit & jour, jetterent enfin l'allarme parmi les Janiſſaires, qui ſe ſentant coupables envers le grand Seigneur, ne purent réſiſter à la défiance qui s'empara de leur cœur; mais bien loin de chercher à regagner celui de leur Empereur par la ſoumiſſion, la douceur & le repentir, ils ne firent que des

projets de révolte & de déſobéïſſance ; & pour la premiere fois, s'uniſſant de ſentiment avec les Spahis, ils réſolurent unanimement de s'oppoſer à ce voyage, qui ſelon leur raiſonnement, alloit cauſer la perte de l'Etat.

Le Sulan informé de cette réſolution, n'en fut que plus irrité contre eux, & proteſta que rien au monde ne le feroit changer. Le Moufty & l'Imperatrice juſtement allarmés de tous ces mouvemens, dont ils craignoient les ſuites, lui repréſenterent le danger auquel il alloit s'expoſer ſi la ſédition, toute prête à éclore, étoit pouſſée à l'extrêmité, que ſa vie & celle de ſes amis ne ſeroient pas en ſûreté. La belle & tendre Aphendine laiſſant pour lors les reſpects & les ſoumiſſions, uſant des droits d'une union légitime, employa les plus tendres

careſſes pour le faire retracter du deſſein de quitter Conſtantinople, & l'embraſſant mille fois avec les graces qui lui étoient particulieres, elle n'épargna rien pour le vaincre.

Le Moufty qui ſentoit que les charmes de ſa fille feroient plus ſur le cœur de ce Prince que toutes ſes remontrances les laiſſa ſeuls pour agir d'un autre côté, afin d'appaiſer les mutins. Pour cet effet, il envoya parmi eux les Kadileskers, les Imams, & autres gens de la loi, qui feignant d'entrer dans leurs ſentimens, les portoient inſenſiblement à la douceur. Lorſque les émiſſaires de la Kioſem qui s'étoient mêlés parmi la milice, le peuple & même parmi les troupes Maritimes, appellées à Conſtantinople les Levantins, firent ſi bien que la ſédition s'augmenta de moment

en moment, enſorte que les mutins s'étant aſſemblés dans la grande place de l'Hippodrome, ils contraignirent les deux Kadileskers d'aller trouver deux fois de ſuite le Sultan de la part des milices, pour le détourner de ſa réſolution. Dans la premiere députation ils ſe ſervirent des termes les plus reſpectueux pour lui repréſenter que ce voyage étant generalement déſapprouvé, ſe trouvoit accompagné de circonſtances ſi dangereuſes, qu'il étoit à craindre qu'elles n'entraînaſſent la ruine de Conſtantinople, & peut-être celle de tout l'Etat; mais le Sultan irrité de voir avec quel acharnement on prétendoit s'oppoſer à ſon deſſein, & qui venoit de refuſer l'Imperatrice, à laquelle il auroit ſacrifié ſa propre vie, interrompit les Kadileskers, en leur diſant, que ſon

voyage étoit réſolu, qu'il apprendroit aux mutins à reſpecter les volontés de leur Souverain ; & en leur préſence il réïtera ſes ordres, pour que tout fût prêt pour ſon départ au premier de Juin.

Les Kadileskers étant venus rendre compte aux ſéditieux de leur miſſion, ils les obligerent ſur le champ de retourner au Sérail, dire au Sultan que s'il ne rompoit ſon voyage ils s'y oppoſeroient de toutes leurs forces, & qu'ils employeroient le fer & le feu pour l'empêcher de partir.

Ces menaces inſolentes, bien loin d'intimider le Sultan, ne firent qu'augmenter ſa fureur, en voyant la hardieſſe avec laquelle ces téméraires prétendoient lui faire la loi ; il répondit en maître aux Kadileskers, & les renvoya en les accablant de railleries piquantes contre eux &

contre les Janiſſaires. Ces choſes étant rapportées à cette audacieuſe milice, ils coururent aux armes, & la Kioſem, attentive à tous leurs mouvemens, répandant ſous-main des ſommes conſidérables, obligea une partie du peuple à ſe joindre aux gens de guerre, auſſi-bien que les Levantins qui ſortirent de leurs vaiſſeaux pour s'unir avec eux.

Toute la ville de Conſtantinople étoit en allarme, on n'entendoit que cris & que gémiſſemens, & tous les gens de bien déploroient les malheurs que ce trouble leur faiſoit prévoir. Le Moufty outré de douleur de voir le précipice dans lequel Oſman alloit tomber, manda à l'Impératrice l'état des choſes, en la conjurant de redoubler ſes efforts ; mais ce Prince, dont le courage invincible ne croyoit

rien d'impoſſible à l'autorité ſuprême, quand elle a pour baſe la juſtice & la vertu, ne voulut rien accorder à l'Imperatrice. Il répondoit à toutes ſes raiſons avec amour, avec bonté ; mais il étoit ferme dans ſa réſolution, perſuadé qu'il y alloit de ſa gloire de ne pas céder au torrent, regardant comme une lâcheté indigne d'un grand cœur de donner à penſer que la crainte des menaces d'un tas de ſéditieux eût pû le forcer à changer.

Le Moufty ne ſçachant plus qu'imaginer pour obliger le grand Seigneur à rompre ce funeſte voyage, & pour appaiſer les mutins, leur propoſa de rendre un Fetfa, ou point de loi, qui rompit abſolument le départ du Sultan. Toute cette troupe applaudit au Moufti, qui ſe flatant que l'Empereur comprendroit ſon deſſein,

& que cela donneroit le tems de calmer les mutins, rendit le Fetfa ſur le champ, qui portoit:

*Qu'un Sultan ne pouvoit entreprendre le voyage de la Mecque ſans expoſer ſon Empire aux plus grands dangers, & qu'ainſi il violoit la loi, au lieu de l'accomplir.*

Les Cadileskers furent encore chargés de le porter à ſa Hauteſſe. Oſman le prit, le lut, & ſans marquer la moindre altération ſur ſon viſage, il le déchira, en jetta froidement les morceaux aux pieds des Cadilekers, & commanda ſur le champ à Iſuf, Aga des Janiſſaires, de prendre ſa garde & d'aller diſſiper les mutins, & donna les derniers ordres pour ſon départ, ſans faire d'autre réponſe aux Cadileskers, qui furent rapporter aux milices les diſpoſitions dans leſquelles ils avoient trouvé l'Empereur.

Ces

Ces ſéditieux entrerent alors dans une fureur que tous les diſcours des Imams & du Moufti ne purent calmer. En vain ils leur répetoient qu'on ne devoit imputer la réſolution & le voyage d'Oſman qu'aux mauvais conſeils qu'on lui donnoit, & que ce Prince étoit trop ſage pour ne ſe pas rendre aux raiſons que lui apporteroient l'Imperatrice & le Moufti, qui n'approuvoient pas ſon départ, & qu'ainſi ils ne devoient rien entreprendre contre le reſpect qu'ils devoient à ſa Hauteſſe, dont ils ſçavoient la fermeté quand on ſe révoltoit contre ſes ſentimens; mais qu'il ſe rendoit facilement lorſqu'on employoit la douceur & l'obéïſſance pour le vaincre.

Ces paroles qui auroient appaiſé des eſprits raiſonnables, ne faiſoient qu'irriter encore

ceux-ci, qui depuis long-tems ne cherchoient qu'une occaſion favorable pour ſe révolter ouvertement, & qui après un tel éclat n'eſpéroient plus ni grace ni pardon, d'autant plus que la Sultane Kioſem, qui ne perdoit pas un moment pour arriver à ſon but, avoit introduit parmi les mutins tant de perſonnes de différens états pour fomenter la ſédition, que lorſqu'une voix vouloit s'élever pour parler en faveur du Sultan, les autres s'efforçoient de crier que ce Prince étoit un impie, qui n'avoit jamais voulu reconnoître Mahomet pour Prophéte, qu'il l'avoit ſouvent traité d'impoſteur, que le peu de reſpect qu'il avoit eu pour le Fetfa du Moufti étoit une preuve de ſon mépris pour la religion, & que ſon voyage de la Méçque n'étoit qu'un prétexte

pour ſe venger des Janiſſaires & des Spahis, en les faiſant tous périr dans les déſerts de l'Arabie.

Ces diſcours & beaucoup d'argent que la Sultane faiſoit répandre, s'imprimant dans les cœurs des ſéditieux plus facilement que les loüanges d'Oſman, les multiplierent juſqu'au nombre de cinquante mille hommes; qui par cette puiſſance étant aſſûrés de l'impunité de leurs crimes, commencerent par piller les palais des Bachas, qui leur étoient ſuſpects. L'Empereur exactement inſtruit de l'état où étoit le peuple & les mutins, aſſembla un conſeil ſecret compoſé de Dilamer, grand Viſir de Coſa, du Boſtangy Bachy, du Kiſler-Agaſy, du Selictar-Aga, & du Capy-Aga, & là il s'expliqua & apprit aux trois derniers les

raiſons qu'il l'avoient porté à prendre la réſolution de quitter Conſtantinople & de transférer le ſiege de l'Empire : ajoutant, qu'il ne les avoit pas aſſemblés pour changer rien à ſon projet ; mais pour trouver les moyens d'appaiſer ou de détruire les mutins, & de faciliter ſon départ, leur parlant avec le même ſang froid & la même tranquillité que ſi tout eût été calme dans la ville Imperiale.

Le Kiſler-Agaſy, le Selictar-Aga, & le Capi-Aga, qui n'avoient eû nulle connoiſſance de ce projet, & dont l'interêt particulier étoit de s'y oppoſer, ne l'entendirent qu'avec effroi, & quoique ces trois hommes fuſſent reconnus & eſtimés pour très-ſages & pleins d'eſprit, ils ne ſongerent en cet inſtant qu'à leur propre ſatisfaction, ſans avoir

égard à la gloire ni au contentement de leur Souverain ; cependant chacun d'eux, s'efforçant de cacher le trouble que cette nouvelle avoit jetté dans leurs cœurs, ils prirent le prétexte plauſible de l'intérêt de l'Etat & de la ſûreté du Sulan pour s'oppoſer à ſa réſolution.

Et ſe jettant à ſes pieds, ils le ſupplierent de ne point entreprendre ce voyage, & de ne pas changer le ſiége de l'Empire, que ſes ancêtres avoient ſi ſagement établi, qu'il trouveroit aſſez d'autres moyens pour ſe venger de l'inſolence de la milice : qu'en executant ſon projet, il expoſoit l'Empire, & peut-être ſa propre vie ; que ceux qui lui avoient donné ce conſeil étoient dignes de mille maux ; qu'ils le conjuroient de les nommer & de les charger de les en punir, com-

me étant ennemis de l'Etat & de ſa Hauteſſe, & qu'après leur mort on verroit dans un moment tous les ſéditieux rentrer dans leur devoir.

Ces paroles firent rougir de colere le Sultan, indigné qu'on le crut capable d'appaiſer la ſédition, en livrant aux mutins ceux qu'il pouvoit avoir conſultés. Il fut prêt à répondre avec hauteur ; mais ſe flatant que le ſeul zéle de ces trois miniſtres les faiſoit parler de la ſorte, il ſe contraignit, & leur fit entendre avec la même bonté qu'il avoit commencé, qu'il avoit trop d'exemples de l'audace des Janiſſaires dans leurs révoltes, pour leur donner jamais de pareilles ſatisfactions, qu'on n'avoit pas eu plûtôt la foibleſſe de leur accorder une tête qu'ils en demandoient une autre ; que le ſang les accoutumoit au ſang ; que plus ils

s'en abreuvoient & plus ils en étoient altérés ; qu'il n'auroit pas plûtôt pardonné cette ſédition, qu'ils la renouvelleroient, & qu'il n'étoit pas d'humeur à ſouffrir leur inſolence, ni à leur fournir des victimes.

Il ajoûta, que la ſeule choſe qui l'avoit long-tems empêché de ſe réſoudre à quitter Conſtantinople étoit l'amour que lui portoit ſon peuple ; mais que malgré ſon abſence il donneroit de ſi bons ordres, qu'il n'en ſeroit pas moins heureux & ne lui en marqueroit pas moins de tendreſſe & de reconnoiſſance, proteſtant que ſans la trop grande puiſſance des Janiſſaires il n'auroit jamais ſongé à transférer le ſiége de l'Empire ; mais que plus on lui faiſoit craindre cette milice & plus il étoit réſolu de la caſſer.

Le grand Viſir, le Boſtangy

Bachy & le Bacha Cosa, qui n'envisageoient dans cet évenement que la satisfaction de leur maître & un très-grand avantage pour la tranquillité de tous les peuples, s'il pouvoit anéantir cette audacieuse milice, approuverent unanimement ses raisons. Le Kisler-Agasy, le Selictar-Aga, & le Capy Aga n'en ayant point d'autres à leur opposer que celle de la sédition, dont le grand Seigneur paroissoit ne se pas embarrasser, furent contraints, malgré eux, d'y applaudir, ce qui fit que dans le même moment l'Empereur ordonna que l'on dressât un catakerifou ordre pour le Bacha du grand Caire, qui fut conçu en ces termes:

*Nous te donnons avis que pour plusieurs considérations, nous avons résolu de transferer le siége de notre Empire de cette ville de Stamboul, où*

*il n'eſt en aucune ſûreté en celle du Caire, où nous tranſportons nos tréſors & ceux de notre pere ; c'eſt pourquoi nous t'ordonnons auſſitôt que tu auras reçu le préſent ordre, de venir au-devant de nous & de notre ſublime Porte, par mer & par terre, avec toutes les forces de notre royaume d'Egypte.* A Stamboul, le 18. Mai de l'an de l'égire 1032.

Un Icoglan de la chambre en qui Oſman ſe fioit, fut chargé de porter cet ordre impérial, & de s'aller embarquer ſur une galére qu'on avoit armé à ce deſſein & qui étoit prête à faire voile ; enſuite de quoi le Sultan leva le conſeil, & ſes miniſtres s'étant retirés, le Selictar-Aga, le Capy-Aga & le Kiſler-Agaſy ſe joignirent enſemble pour ſe communiquer leurs réflexions ſur cet évenement ; & comme ils avoient tous trois un égal interêt à en-

empêcher la réüſſite, leurs charges & leurs emplois devenant ſans fonction, ſi les Sultans n'habitoient plus Conſtantinople, ils n'eurent pas de peine à ſe trouver d'un même ſentiment ; & ſans avoir égard à ce qu'ils devoient à Oſman qui les avoit tirés du néant pour leur donner les charges conſidérables qu'ils occupoient, connoiſſant leur capacité, & ſans avoir horreur de trahir ſa confiance, ils réſolurent de tout hazarder pour ſe garantir de cette diſgrace; mais celui qui des trois redoutoit le plus ce revers de la fortune, étoit le Kiſler-Agaſy, qui par ce changement voyoit ſa charge entiérement anéantie, & qui n'avoit plus les mêmes agrémens depuis le mariage d'Oſman. La ſageſſe & la fidelité de ce Prince rendant inutiles les prérogatives de ce chef

des Eunuques, les femmes du Sérail ne ſervant plus que d'ornement à la Majeſté Imperiale, & pour rendre la cour de l'Imperatrice plus pompeuſe.

Ainſi le Selictar-Aga & le Capy-Aga l'ayant trouvé tout diſpoſé à la trahiſon, ils conclurent qu'il falloit donner avis du deſſein du Sultan aux Janiſſaires, aux Spahis, aux Cadis, aux Boſtangis & à tous les Officiers du Sérail, & ſurtout à la Sultane Kioſem, à laquelle Oſman devoit ôter ſes fils. Le Kiſler-Agaſy fut chargé de l'en inſtruire, les prérogatives de ſa charge lui donnant l'entrée des appartemens des dames du Sérail à toutes les heures du jour. Il devoit auſſi répandre cette nouvelle dans tout ce palais; & ſes deux complices ſe chargerent de la dire ou de la faire ſçavoir à tous les ordres de l'Empire.

Juſqu'à ce fatal moment perſonne n'avoit pénetré le véritable deſſein du Sultan ; le ſecret ayant été gardé inviolablement de tous ceux à qui il s'étoit confié, & deſquels il prenoit les avis. La plus grande partie du Divan & des grands de la Porte étoient de ſon complot, & le trouvoient ſi néceſſaire pour la ſûreté des Empereurs, & ſi ſagement concerté par Oſman, que leur fidélité avoit été inébranlable, & il eſt certain que ce grand projet auroit eu une heureuſe réüſſite, malgré la révolte des Janiſſaires, ſans la perfidie du Kiſler-Agaſy, du Selictar-Agaſy, & du Capy-Aga.

Mais le témoignage de ces trois traîtres, qui étoient connus pour être les principaux du conſeil d'Oſman, fit tout l'effet qu'ils en attendoient. Tous les Offi-

ciers du Sérail & les milices qui avoient un égal interêt de conſerver le ſiége de l'Empire à Conſtantinople, devinrent ſes ennemis irréconciliables. Le peuple même, qui par l'amour extrême qu'il avoit pour lui, n'enviſageoit ce changement que comme le dernier des malheurs, ne put l'apprendre avec tranquillité, & ſe laiſſant emporter à ſon déſeſpoir, s'unit avec les autres, pour en empêcher l'effet. La Sultane Kioſem, frappée de tout ce que lui dit le Kiſler-Agaſy, en fut d'autant plus ſurpriſe, que malgré ſes ruſes, ſes fineſſes & ſa politique, elle n'avoit pû prévoir un tel évenement; mais ne le regardant que comme un préſage aſſûré de la mort des Princes ſes fils, elle s'anima d'un courage nouveau, & ſa hardieſſe naturelle augmentant à meſure

qu'elle croyoit voir de plus grands dangers, elle prit ſon parti ſur le champ, & pria le Kiſler-Agaſy de la faire conduire au palais du Selictar. L'Eunuque lui remontra vainement les difficultés qui s'oppoſoient à une telle démarche, & le riſque qu'ils alloient courir l'un & l'autre.

Cette femme imperieuſe ne put ſouffrir ni ſes remontrances ni ſes conſeils, & prenant les habits d'une Juïve qui venoit tous les jours au Sérail vendre des bijoux aux Sultanes, elle s'en traveſtit, & ſous ce déguiſement elle ſortit du palais Imperial ſuivie d'un ſeul Eunuque, & ſe rendit ſans accident chez le Selictar, où elle trouva pluſieurs perſonnes de conſidération qui s'étoient jointes aux conjurés, dont la plûpart étoient ſes créatures, ſe les étant attachées à force de

bienfaits. Charmée de les voir raſſemblées, elle leur fit une horrible peinture des malheurs de l'Empire & des leurs en particulier, ſi le ſiege en étoit tranſferé, & s'exhalant en injures contre le Sultan, elle l'appella tyran, impie & ſacrilege, foulant aux pieds la religion, les loix & les maximes de l'Etat, & qui ne ſe conduiſant que par ſon caprice, ne reſpectoit rien que ſes propres paſſions; qu'il étoit viſible qu'il n'avoit point d'autre intention dans le deſſein qu'il avoit formé, que de faire périr les Princes ſes freres, & d'exterminer les Janiſſaires. Qu'on le devoit croire capable de toute ſorte de crimes, puiſque ſans avoir même égard à la nature, il avoit enlevé les richeſſes conſacrées au tombeau de ſon pere & de ſon fils, ajoûtant qu'on ne pouvoit

attendre ſous un tel regne, que pertes & diſgraces qui entraîneroient indubitablement celle de l'Etat, ſi leur courage heroïque n'abbattoit pas ce monſtre. Qu'ils pouvoient faire le bonheur de l'Empire, en mettant ſur le trône Sultan Amurat qui étoit déja en âge de regner par lui-même, en qui on ne reconnoiſſoit que des inclinations royales, & qui joignoit aux graces de l'eſprit & du corps toutes les grandes qualités qui ſont à déſirer dans un Empereur, & qu'ils devoient s'attendre de la part de ce Prince & de la ſienne, à une reconnoiſſance ſans bornes.

Quoique le Selictar, & la plûpart des conjurés, ſçuſſent parfaitement bien que la Sultane avoit ſes raiſons pour noircir Oſman, & qu'ils fuſſent perſuadés dans le fond de leurs cœurs, que jamais Prince

Prince de la maiſon Othomane n'eut tant de rares vertus, l'interêt de leur fortune l'emportant ſur la juſtice & la fidélité qu'ils lui devoient, ils applaudirent tous d'une voix au diſcours de la Kioſem. Alors on forma un plan de conſpiration, & chacun de ces rébelles fut envoyé par le Selictar pour occuper pluſieurs poſtes dans la ville Imperiale; après quoi il ne ſongea plus qu'à pouvoir arrêter l'Icoglan qui portoit l'ordre du Sultan au Bacha du Grand-Caire.

Par malheur le mauvais tems avoit empêché la galere qui devoit le tranſporter en Egypte de mettre à la voile; & lorſqu'il étoit prêt à s'embarquer, il fut arrêté par les rébelles, qui lui ayant trouvé l'ordre en original, en firent répandre des copies dans tous les quartiers de Conſtanti-

nople. Cette preuve autentique du deſſein du Sultan, remplit la ville & le Sérail de cris & de gémiſſemens; on eût dit, à voir la conſternation qui régnoit partout, que l'Empire alloit périr. On publioit à haute voix, que le Sultan vouloit abandonner la ville Imperiale aux Giaours: c'eſt ainſi que les Turcs appellent les chrétiens. Alors les matelots, & les autres gens de marine, ſortirent de leurs vaiſſeaux, & avec le peuple, ſe joignirent aux rébelles, bien plus, pour piller la ville, que pour empêcher le départ d'Oſman. Les Janiſſaires qui n'eſpéroient plus de pardon, qu'en pouſſant la révolte à l'extrêmité, ne reſpectoient plus rien; l'Aga Iſſuf, à la tête de la garde, les avoit déja attaqués par trois fois, & en avoit toujours été repouſſé. A la derniere attaque, il fut mené

battant juſqu'aux portes du Sérail.

Les rébelles avoient élu pour Chef Aly-Aga, homme rempli de courage, & d'une hardieſſe éprouvée en pluſieurs occaſions; & lorſqu'ils virent l'avantage qu'ils avoient ſur Iſſuf, ils tinrent un conſeil tumultueux. Après quoi obligeant le Moufty à les ſuivre, ils marcherent droit au Sérail, où avec des cris, des heurlemens effroyables, & les menaces les plus inſolentes, ils demanderent la tête des miniſtres qui avoient conſeillé au Sultan de quitter Conſtantinople.

Ce Prince, qui étoit entouré de tous ceux qui lui étoient reſtés fidéles, informé de cette audacieuſe demande, jura qu'il n'abandonneroit jamais aucun de ſes amis au caprice de ces mutins, & qu'il alloit faire arborer

l'étendart ſacré, afin de raſſembler ſes véritables ſerviteurs, pour tailler en pieces les révoltés; mais on lui conſeilla de différer cette action, qui ne ſe devoit faire qu'à la derniere extrêmité, eſpérant que comme il faiſoit une pluye continuelle depuis le matin, cela ſepareroit les mutins.

Mais le mauvais tems, ni les répréſentations du Moufty, des Kadileskers, de pluſieurs Dervis, & autres religieux, à qui les Mahometans portent un grand reſpect, ne furent capables de les faire ſéparer. Le Sultan voyant leur obſtination, leur envoya un Boſtangy leur demander à quel deſſein ils paroiſſoient armés comme des furieux devant le palais de leur Empereur; mais il n'eut pas plûtôt achevé de parler, que les rébelles, pour toute réponſe, le mirent en piece à coups de cimeterre.

Dans le même moment, une partie des révoltés ſe détachant, courut au palais du grand Viſir, de Coſa, & du grand tréſorier, où ne les ayant pas trouvés, ils pillerent toutes leurs richeſſes, & mirent en pieces ce qu'ils ne purent emporter. Après quoi rejoignant leurs troupes, les cris & les hurlemens recommencerent plus fort qu'auparavant. Tous ceux qui étoient auprès de l'Empereur trembloient d'effroi, & ne ſçavoient plus quel conſeil lui donner. L'Imperatrice qui ne le quittoit point, répandoit un torrent de larmes par la crainte de le voir expoſé au dernier des malheurs. Lui ſeul paroiſſoit de ſang froid au milieu de tant de troubles; & par des paroles conſolantes cherchoit à les raſſurer tous, imaginant de lui-même les moyens de diſſiper ce tumulte;

& quoique dans ſon ame il reſſentît la plus vive douleur de l'état où cet évenement mettoit Aphendine & ſes fidéles miniſtres, il ne témoigna jamais la moindre foibleſſe, ni le moindre relâchement, eſpérant tout de ſon courage & de ſa vertu. Cependant comme le bruit & les inſolences redoubloient, ſurpris de voir pouſſer ſi loin la témérité, il parut en perſonne à une jalouſie, ne pouvant ſe perſuader que ſa préſence ne leur inſpirât pas du reſpect.

Mais ces ſcelerats, bien loin de vouloir l'écouter, l'empêcherent d'être entendu par leurs cris & leurs hurlemens, en l'accablant de mille injures, & le contraignirent à ſe retirer. Ce fut alors que ce grand Prince outré de la plus juſte colere, fit éclater la fureur qu'il avoit retenuë juſqu'à

ce moment; & que n'écoutant que ſon courage & ſa valeur, il voulut ſortir à la tête de toute ſa maiſon pour fondre ſur ces rébelles, afin de les punir, ou d'y perdre la vie. Mais ſes miniſtres & l'Imperatrice embraſſant ſes genoux, le conjurerent avec tant d'inſtance de ne ſe pas expoſer à cette multitude effrénée, en lui remontrant qu'il les mettroit tous en peril de leur vie, n'ayant qu'une poignée d'hommes pour oppoſer à des gens aguerris, animés, irrités, & prêts à tout maſſacrer, qu'il ſe laiſſa vaincre à leurs prieres.

Et l'Imperatrice profitant de ce moment qui lui parut ſi favorable, aidée du grand Viſir de Coſa, & du grand tréſorier, fit tant par ſes raiſons, ſa tendreſſe, & ſes remontrances, qu'elle obtint qu'il écriroit un billet de ſa propre

main, par lequel il assuroit que son voyage étoit rompu, & qu'il demeureroit toujours parmi eux. Ce billet sur le champ fut envoyé aux rébelles par un Capigi ou garde de la porte; il fut lu à haute voix, & mille & mille copies en furent répanduës par toute la ville.

Le peuple & les grands qui ne craignoient le départ du Sultan que par l'amour qu'ils avoient pour lui, se calmerent aussitôt qu'ils eurent fait cette lecture, & reprenant leur premier attachement à sa personne, ils rentrerent dans leur devoir, blâmerent la violence des Janissaires, & furent pénétrés de douleur, de n'être pas assez forts pour les contraindre à poser les armes. Mais les milices persévérant dans leur rébellion, ne respiroient que meurtre & que carnage; les créatures

tures de la Kioſem publiant que cette promeſſe n'étoit que pour les endormir afin de les diviſer, & qu'ils ne ſeroient pas plûtôt ſéparés, que le Sultan partiroit, que tous ſes tréſors étoient embarqués, qu'il ne ſongeoit pas à les faire rentrer dans le Sérail; & qu'avant que de parler de paix, il falloit qu'il remît toutes choſes dans leur premier état, & qu'il leur accordât la tête de ceux qui lui avoient conſeillé de les abandonner; & pour lors ils nommerent le grand Viſir, le grand tréſorier & Coſa; mais Oſman proteſta encore, qu'il ne livreroit jamais ſes miniſtres à la cruauté de ces barbares. Enfin la nuit & le mauvais tems ayant ſéparé ces rébelles, le Sultan profitant de leur abſence, fit entrer dans le Sérail quelques troupes fidéles, des vivres & des armes, & fit aſſem-

bler dans les vaſtes jardins de ce palais, les Icoglans, les Amaſoglans, les Boſtangis, les Beltagis, & tous les hommes deſtinés au ſervice du Sérail propres à prendre les armes ; & après les avoir exhorté par une courte harangue à faire leur devoir contre les mutins, & reçu d'eux un nouveau ſerment de fidélité, il ſe crut en état de repouſſer l'inſulte de ces ſcelerats.

Mais c'étoit un foible ſecours contre près de ſoixante mille ſoldats, que des gens dont la jeuneſſe, le manque d'expérience & le petit nombre rendoient auſſi peu redoutables, que les autres l'étoient par leur multitude, leur valeur & leur cruauté. Dès le lendemain 19. Mai 1622. auſſitôt que le jour parut, les rébelles ſe raſſemblerent en plus grand nombre, & faiſant les mêmes cris

& les mêmes heurlemens, demanderent les têtes des miniſtres. Dilaver à qui une longue expérience avoit appris qu'il étoit impoſſible de s'oppoſer avec ſi peu de forces à cette milice lorſqu'elle étoit une fois en fureur, ſe jetta aux pieds d'Oſman, en le ſuppliant de ne pas riſquer ſa perſonne ſacrée pour conſerver la ſienne ; qu'il ſe trouveroit trop heureux, s'il pouvoit être une victime ſuffiſante pour appaiſer la rébellion, & qu'il conjuroit ſa Hauteſſe de commencer à donner quelque ſatisfaction aux révoltés, en lui ôtant le ſceau de l'Empire, ajoutant qu'il trouvoit autant de gloire à le lui remettre dans une occaſion ſi preſſante, qu'il en avoit eu à le recevoir lorſqu'il l'en avoit honoré, & qu'il n'y avoit point de doute que cette action ne calmât les mutins.

Oſman que rien ne touchoit davantage que les grands ſentimens, pénétré de ceux de Dilaver, qui lui prouvoient un zele inviolable, & qui d'ailleurs l'aimoit & l'eſtimoit pour ſa ſageſſe, ſa valeur & les ſervices qu'il lui avoit rendus, s'oppoſa d'abord avec fermeté à le dépoüiller d'une dignité qu'il méritoit encore plus que jamais par ſon déſintereſſement; & il ſe fit entre l'Empereur & le miniſtre un combat ſi touchant & ſi noble, que ceux qui en étoient les témoins ne purent s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de l'un & de l'autre. Mais Aphendine qui étoit préſente à cette noble conteſtation, eſpérant que les mutins ſe contenteroient de voir dépoſer Dilaver, preſſa Oſman avec tant d'inſtance d'accepter la démiſſion de ce miniſtre, qu'il y con-

ſentit, quoi qu'avec un regret ſenſible. Il lui reprit donc les ſceaux de l'Empire, & les donna à Uſian-Bacha qu'il croyoit être agréable aux rébelles.

En effet, ce nouveau grand Viſir, après avoir été revêtu de toutes les marques de ſa dignité, ſortit du Sérail, & parla aux révoltés avec une douceur extrême, les careſſa, & les raſſurant ſur ce qu'ils pouvoient craindre du reſſentiment du Sultan, il aſſembla leurs Chefs, & les obligea de venir dans ſon palais pour traiter d'un accommodement qui ſeroit à la ſatisfaction des milices. La Sultane Kioſem informée par ſes eſpions de tout ce qui ſe paſſoit, ſçachant que les Chefs des rébelles étoient au palais du nouveau Viſir, dont elle connoiſſoit l'eſprit & l'adreſſe, alarmée de le voir réüſſir dans

ſon entrepriſe, ne doutant pas qu'il ne parvint à faire ceſſer la ſédition, ne balança pas un inſtant à mettre la derniere main à ſon funeſte ouvrage; & ſur le champ, elle envoye des ſommes conſidérables en Sequins aux rébelles qui étoient aux portes du Sérail, en les faiſant exhorter à terminer cette grande execution, n'ayant plus qu'un pas à faire, les aſſurant, qu'en dépoſant Oſman, ils rendroient le repos à l'Empire; qu'ils ne devoient pas ſe laiſſer aveugler par les promeſſes qu'il leur faiſoit, ſon intention étant toujours de les exterminer. Quoique l'or ait un pouvoir preſque abſolu ſur les Turcs, celui de la Sultane en eut moins ſur l'eſprit des rébelles, que la crainte d'être punis par les ſupplices qu'ils méritoient.

Ainſi ſans vouloir attendre la déciſion de ce qui ſe paſſoit chez

le Visir Usian, ils attaquerent les portes du Sérail sur les dix heures du matin, & s'animant les uns les autres, ils briserent & forcerent tous les passages & les baricades qu'on avoit fait dans l'interieur de ce palais, ne trouvant qu'une foible résistance de la part de ceux qui les gardoient, toute cette jeunesse sans expérience, tremblant aux seuls regards des furieux Janissaires. Aussi rien ne leur résista, tout s'enfuit en voyant briller leur cimeterre; & les Janissaires ne s'amusant pas à les poursuivre, se répandirent sans nul respect dans les endroits les plus secrets du Sérail. Le bruit, les cris & le tumulte faisant juger au Sultan de l'état des choses, il voulut sortir pour ranimer son monde éperdu, & du moins pour mourir les armes à la main. Mais l'Imperatrice, & tous ceux

qui étoient auprès de lui, l'en empêcherent, & le forcerent de ſe retirer dans les appartemens de cette Princeſſe; cet aſile étant d'autant plus ſûr, quil étoit inviolable & ſacré aux plus téméraires, aucun homme n'oſant contrevenir à la loi qui leur interdit l'entrée des appartemens des dames du Sérail. Cependant les Janiſſaires pénétrant dans les lieux les plus reculés de ce palais, ayant apperçu Dilaver, & le Kiſler-Agaſy, ils les maſſacrerent l'un & l'autre; & après leur avoir coupé la tête, & mis leurs corps en quartiers, ils les attacherent à de grandes perches, & les envoyerent à leurs camarades qui les porterent dans toutes les ruës de la ville, en criant, que c'étoit-là les membres des traîtres qui avoient voulu livrer Conſtantinople aux infidéles. Mais ſi la mort terrible du

ſage Dilaver donna de la compaſſion, ne méritant pas une pareille deſtinée, combien doit-on admirer les decrets de la Providence, qui permit que la fureur des Janiſſaires, en ſacrifiant l'innocent, tombât en même tems ſur le coupable, le perfide Kiſler-Agaſy, qui avoit trahi ſon maître pour eux, ayant été une de leurs premieres victimes, la juſtice divine les aveuglant au point de confondre celui qui les avoit ſervis avec celui qui étoit l'objet de leur haine, afin que le ſang du traître ſervît de vengeance au ſang de l'innocent. Cependant les rébelles perdant toute ſorte de conſidération, viſiterent tout le Sérail, ſans pourtant rien entreprendre contre les appartemens de l'Imperatrice.

Quelques-uns de ces perfides plus acharnés que les autres, ayant

demandé hautement où étoit Muſtapha, un iſoglan, ou page de la chambre, qui s'étoit joint à eux, les mena au lieu dans lequel il étoit enfermé ; c'étoit une tour couverte d'un dôme, dont la porte ne s'ouvroit que par l'appartement des dames du Sérail, où les hommes n'avoient aucun accès. Mais la témérité des Janiſſaires ſuppléant à cette difficulté, & croyant qu'il falloit rétablir ſur le trône Sultan Muſtapha, ils trouverent le moyen de grimper au plus haut de la tour, qui ne prenoit de jour que par une petite lucarne. Ils enleverent le dôme, & trois jeunes Janiſſaires s'étant munis de bonnes cordes, y deſcendirent, & ſe proſternerent devant Muſtapha, l'aſſurant que les milices lui rendoient la liberté, & le rétabliſſoient ſur le trône.

Ce Prince qui étoit dans une ſituation déplorable, entendit à peine leurs diſcours, il n'avoit ni bû ni mangé depuis trois jours que duroit le fort de la ſédition, ceux qui étoient chargés de ſa ſubſiſtance l'ayant abandonné, ſoit que la peur les eût fait fuïr, ou que gagnés par la SultaneKioſem, comme quelques-uns l'ont cru, ils euſſent eu le deſſein de le laiſſer mourir de la ſorte. Il tenoit l'Alcoran entre ſes mains; mais ſi foible, qu'il ne pouvoit ſeulement pas prononcer une ſeule parole, le bruit & les clameurs dont il avoit entendu retentir le palais le perſuadant qu'on venoit le tirer de la tour pour le conduire à la mort. Il s'y étoit préparé avec réſignation; & il étoit ſi prévenu de cette idée, qu'il ne voyoit & n'entendoit rien de ce que faiſoient & diſoient les

Janiſſaires, qui l'ayant attaché avec des cordes, l'enleverent & le ſortirent de ſa priſon. Mais lorſqu'il fut en liberté, ne pouvant ſe ſoutenir, il ſe coucha à terre. Les Janiſſaires l'ayant pris entre leurs bras, il s'évanoüit; ils le firent revenir en lui faiſant avaler quelque liqueur forte.

Comme il avoit l'eſprit frappé qu'on vouloit le faire mourir, il crut que c'étoit du poiſon, & il refuſa du ſorbet qu'on lui préſenta pour le fortifier, ne voulant prendre qu'une taſſe d'eau claire, en diſant à ceux qui le ſoutenoient, qu'ils devoient être ſatisfaits de lui avoir ôté l'Empire, ſans vouloir encore lui ôter la vie, puiſqu'il n'étoit plus qu'un pauvre dervis. Les Janiſſaires pour le diſſuader, lui faiſoient mille proteſtations du contraire, lui baiſoient les mains & ſe proſ-

ternoient devant lui, en l'appellant leur Empereur & leur maître, ſans le pouvoir faire revenir de ſon opinion. Enfin ils le mirent ſur un lit, & dans cet état le tranſporterent au vieux Sérail. Les uns criant : voilà Muſtapha, notre Sultan, & les autres ajoutant, qu'il vive à jamais. Tous ces cris & ces acclamations n'inſtruiſirent que trop Oſman de ce qui ſe paſſoit. On ne ſçauroit décrire de quel trouble ce malheureux Prince étoit agité, & de quelle douleur il étoit pénetré en voyant le gouffre des malheurs où ſon deſſein, tout juſte qu'il étoit, avoit plongé ſes amis, & dans quel extrêmité il mettoit la ſeule perſonne qu'il aimoit & qui lui étoit fidéle. La ſage Aphendine voyant qu'il n'étoit plus queſtion de lui faire voir des pleurs qui redoubloient ſon af-

fliction, contraignit les ſiennes pour ne s'occuper qu'à le conſoler & lui aider à trouver des remédes à tant de maux. Il eſt vrai qu'elle n'avoit pas la peine qu'on auroit eu avec un Prince dont le courage eût été moins généreux ; mais Oſman auſſi grand dans ſa chute qu'il l'avoit été dans ſa gloire, en étoit vivement touché, ſans pourtant en être abbattu. Son déſeſpoir n'étoit pas même pour ce qui le regardoit perſonnellement : la mort du grand Viſir qu'il aimoit, la trahiſon de ceux qu'il avoit honoré de ſa confiance, & la ſituation de l'Imperatrice, cauſoient ſeuls ſes regrets ; cependant ayant été informé que les rébelles avoient conduit Muſtapha au vieux Sérail, où ils avoient laiſſé une garde & des Officiers pour le ſervir, il ne balança point ſur le parti qu'il

avoit à prendre, & raſſemblant au plus vîte tous ceux qui lui étoient reſtés fidéles, dans le deſſein d'aller au milieu de la nuit attaquer Muſtapha au vieux Serail, perſuadé que ſa mort mettroit fin à la ſédition, il prit des meſures ſi juſtes, qu'il y auroit indubitablement réüſſi, s'il n'avoit pas été écrit dans le livre des deſtinées, que ce Prince devoit être trahi par ceux même qui l'approchoient de plus près.

En effet un Eunuque qu'il avoit toujours diſtingué des autres, ſans reſpect ni reconnoiſſance pour un ſi bon maître, courut avertir les Janiſſaires de ſon projet, ce qui les mit tous en allarmes, & les obligea d'aller en foule au vieux Sérail en enlever Muſtapha, & le porter dans leur camp, qui eſt une place clauſe entourrée de

maiſons, qui ne ſont occupées que par eux, ſituée au milieu de Conſtantinople, là ils mirent Muſtapha dans la place que tiennent les Sultans lorſqu'ils ſont à la guerre.

Alors ce Prince commençant à croire qu'il alloit être rétabli ſur le trône, en eut une joye ſi immoderée, qu'il s'évanoüit tout de nouveau; cette foibleſſe le mit ſur le bord du tombeau. De violentes convulſions l'ayant fait tenir pour mort par deux fois, il revint cependant, mais ſi foible, qu'on fut obligé de le coucher, ne pouvant ſe tenir ni debout, ni aſſis.

La Sultane Kioſem ſe voyant déchûë de ſes eſpérances par cet évenement, ſur lequel elle n'avoit pas compté, & jugeant bien qu'elle ſeroit en proye au reſſentiment de Philatra, mere de Muſtapha,

tapha, se repentit en ce moment d'avoir poussé si loin une révolte, qui malgré ses brigues & ses dépenses immenses, lui devenoit inutile ; mais comme elle sçavoit tirer parti de tout, elle se consola, ne doutant pas que Mustapha ne fût très-peu de tems sur le trône, & qu'il viendroit encore plûtôt à son fils, qu'elle n'avoit lieu de l'espérer, si Osman eût toujours regné.

Cet Empereur se voyant abandonné & trahi de tout le monde, le Sérail étant comme un désert, son domestique même fuyant sa présence, il ne douta plus que son malheur fût sans remède ; mais ne voulant pas que l'Imperatrice fût témoin de ce qui pouvoit encore lui arriver de cruel, il prit une résolution qui ne pouvoit partir que du plus hardi courage & de la plus haute vertu.

Après l'avoir bien peſée en lui-même & s'y être affermi : ma chere Aphendine, dit-il à l'Imperatrice, je crois que vous jugez aiſément du deſeſpoir où me met l'état où je vous réduis ; je me flate cependant, que vous ne m'en accuſez pas, que vous rendez juſtice à mes intentions, & que vous êtes perſuadée que je ne vous perds & ne me ſuis perdu moi-même, que pour m'être confié à des ingrats. C'eſt une grande conſolation dans l'extrêmité où je me trouve, de n'avoir rien à me reprocher, que s'en ſoit une pour vous, quelque choſe qui me puiſſe arriver ; mais vous devez penſer qu'il ſeroit indigne de moi d'attendre tranquillement qu'une troupe de ſcelerats vinſſent m'égorger à vos yeux, ſans faire la moindre tentative pour les punir, ou pour

remonter ſur un trône dont aucunes de mes actions n'a terni la majeſté.

Ne vous oppoſez donc point au deſſein que j'ai pris de ſortir du Sérail pour chercher les moyens de perdre ceux qui m'outragent, ou pour mourir glorieuſement. Adieu, ma chere Aphendine, continua-t-il en l'embraſſant, vous êtes ici dans un aſile ſacré, je n'ai rien à craindre pour vous, toutes les loix vous mettent à l'abri de la rage des révoltés, ſans cela j'expoſerois mille fois ma vie plûtôt que de vous quitter. Soyez donc aſſûrée, que quel que ſoit le ſort du malheureux Oſman, il ne vivra que pour ſon Aphendine, ou qu'il ne mourra qu'en l'adorant juſques à ſon dernier ſoupir.

*Fin de la premiere Partie du Tome ſecond.*

# HISTOIRE
# D'OSMAN
## PREMIER DU NOM,
## XIX^e. EMPEREUR
# DES TURCS,
### TOME II. PARTIE II.

# HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIX^e. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

*Par Madame* DE GOMEZ.

TOME II. PARTIE II.

A PARIS,
Chez PRAULT, Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis, & à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# HISTOIRE DOSMAN PREMIER DU NOM, XIX^e. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

## *QUATRIE'ME PARTIE.*

LEs horreurs de la nuit & le triſte ſilence qui regnoit dans tout ce Palais, donnant aux paroles du Sultan tout ce que la terreur peut inſpirer de plus ef-

frayant, l'Impératrice en fut saisie & retenant Osman dans ses bras : Non, lui dit-elle, Seigneur, tu ne me quitteras point, ou tu permettras que je te suive, la mort ne m'étonne pas plus que toi, je veux partager ton sort, je ne connois, ni ne veux d'autre asile que celui qui sera le tien ; au nom de notre amour, de cet amour si tendre, si parfait & si fidéle, cher Prince, qu'Aphendine soit ta compagne jusques dans le tombeau.

Cet aimable Prince qui jusques-là avoit soutenu sa disgrace avec une fermeté héroïque, sentit en ce moment qu'il n'étoit pas exempt des foiblesses humaines ; son cœur s'attendrit, son état s'offrit à ses regards dans toute son horreur ; il se représenta sa grandeur passée, le bonheur dont il joüissoit & les félicités qu'il alloit perdre ; il soupira &

répandit des larmes ſur le viſage de cette chere épouſe qui le ſerroit étroitement dans ſes bras, croyant que cette tendre chaîne les garentiroit de tous les périls.

Mais enfin le Sultan voyant que les momens étoient précieux, fit tant par ſes raiſons & par mille aſſurances de ne ſe pas expoſer légerement, qu'elle fut forcée de le laiſſer partir. Son deſſein étoit de paſſer à Scutary, bien aſſuré que ſes amis l'y viendroient joindre; qu'il y raſſembleroit de nouvelles troupes qui le mettroient en état de faire tête aux rébelles.

Ainſi, ſuivi du ſeul Huſſain Bacha, qui ne l'avoit point quitté, il fut au bord de la mer; mais n'ayant trouvé aucun Boſtangy pour le paſſer, une véritable triſteſſe s'empara de ſon ame; il revint au Sérail, & voulant tout riſquer pour remonter au Trône,

il mit en exécution le premier projet qu'il avoit formé. Il ſe déguiſa en Spahis, endoſſa une cuiraſſe blanche avec tout le reſte de l'équipage, & devant que le jour parût, il ſe rendit avec le fidéle Huſſain chez Aly Bacha, Chef des Rébelles, qui le reconnut d'abord, & ne pouvant reſiſter à l'auguſte majeſté de ſon Souverain, il ſe proſterna à ſes pieds, la face contre terre; le nouveau Viſir Uſian qui étoit avec lui, en fit de même; alors Oſman avec un ſouris amer: Eh quoi! di-il, Aly! tu me rends les reſpects que tu me dois comme Empereur, étant dépoſé & réduit au plus ſimple déguiſement, & ton bras s'eſt armé contre moi lorſque j'étois ton maître abſolu: quelle fureur te domine? quelle injuſtice t'ai-je faite pour te porter à ſoutenir des ſujets rébelles? quel

quel crime ai-je commis? j'ai voulu me ſouſtraire d'une milice qui ne connoît pour toutes loix que ſon caprice & ſon intérêt ; avois-je tort ? & ce qu'ils font aujourd'hui ne juſtifie-t'il pas ma conduite ?

Cependant oubliant les outrages que j'en ai reçu, je me réſous à leur pardonner, je reſte à Conſtantinople, & malgré ma bonté ; ils me dépoſent de leur ſeule autorité, & m'ôtent un Empire où les droits du ſang & les loix de l'Etat m'ont placé ; & c'eſt Haly ; le brave Haly qui ſe met à la tête de ces téméraires, Haly ſur la valeur & la fidélité duquel j'aurois compté dans les plus périlleuſes occaſions ; eh bien donc ! continua-t'il, en le regardant attentivement, le voilà devant toi cet Oſman, ce Sultan que tu déteſtes, il vient t'épargner la peine

de l'enlever de ſon palais ; il ſe livre à toi, aſſouvis la haine des révoltés, porte tes mains ſur ſa perſonne ſacrée ; frappe Haly, ſi tu l'oſes. Il eſt impoſſible d'exprimer l'effet que ces paroles produiſirent ſur le cœur d'Haly.

Jamais Oſman n'avoit paru plus beau, plus reſpectable & plus redoutable qu'en ce moment ; un certain air de fierté, de douceur, d'intrépidité & de douleur qui ſe faiſoit remarquer ſur ſon viſage & dans ſa maniere de s'énoncer, le rendoient ſi digne d'admiration, que le rébelle en fut ſaiſi ; & reconnoiſſant ſon crime, il ſe proſterna une ſeconde fois, & ſans ſe relever : Je ſuis indigne, lui répondit-il, du jour qui m'éclaire & des regards de ta Hauteſſe, frappe toi-même, Seigneur, perce le traître cœur de Haly, déja déchiré par ſes remords,

ou ſi tu crains de tremper tes auguſtes mains dans un ſang ſi abject, ordonne & prononce l'arrêt de ma mort, ſi par un effet de ta clémence tu n'aimes mieux me voir expier ma faute par le plaiſir que j'aurai de perdre la vie en ſoutenant la juſtice de ta cauſe.

Il n'en falloit pas davantage à un Prince dont l'ame toute héroïque ſe laiſſoit toûjours fléchir par les bélles actions. Celle de Haly le toucha, & lui tendant la main : leve-toi, lui dit-il, vis pour m'être à jamais fidéle, & puiſſe ton retour être auſſi ſincere que le mien. Haly obéit, & ſur le champ l'Empereur, le grand Viſir & les deux Bachas tinrent conſeil. Comme le tems preſſoit, il fut réſolu que le Viſir & Haly iroient au camp des ſéditieux leur faire des propoſitions avantageuſes de la part du Sultan. Ce grand Prince

ne voulut point les ſçavoir, dans la crainte que les trouvant contre ſa gloire, il n'y eut de la répugnance; mais il les aſſura qu'il les avoüeroit en tout. Tandis qu'ils conſultoient entr'eux ſur ce qu'ils diroient aux rébelles, le jour parut, & les Janiſſaires obligerent les Cadilesker de dreſſer un acte, portant la dépoſition d'Oſman, fondée ſur trois chefs; & ayant fait venir dans leur camp les crieurs publics, ils leur ordonnerent de publier à haute voix cet acte qui contenoit:

Que les milices informées des déportemens d'Oſman, l'avoient dépoſé comme étant indigne du trône, ayant voulu livrer la ville impériale aux Giaoux ou Chrétiens, étant Giaou lui-même; & ayant violé les loix fondamentales de l'Empire en épouſant une Sultane.

Ils firent eſcorter les crieurs par deux mille Janiſſaires, les armes hautes, précédés de leurs tambours & trompettes. Jamais conſternation ne fut plus univerſelle que celle du peuple à cette publication. Tout fut en pleurs & en gémiſſemens, les grands n'étoient pas moins déſolés; mais la ſupériorité des Janiſſaires faiſant craindre aux uns & aux autres qu'ils ne miſſent la ville au pillage, les contraignit à cacher leur déſeſpoir; enſorte que perſonne n'oſa broncher, n'ayant que des pleurs à donner au malheureux Oſman.

Enſuite les rébelles ayant dreſſé un trône au milieu de leur camp, ils y firent monter Muſtapha & le reconnurent publiquement pour leur légitime Empereur. Ce fut en ce moment que le grand Viſir & le Bacha Haly arriverent

au camp, où ils déclarent aux milices de la part du Sultan Osman, qu'il déteſtoit le voyage projetté, qu'il leur livreroit ceux qui lui avoient conſeillé pour les punir eux-mêmes, & que ſa hauteſſe s'engageoit de donner à chaque Spahis & à chaque Janiſſaire, ſoixante ſequins, & une veſte pour preuve du retour de ſon amitié pour eux, & que de plus il augmenteroit leur paye de deux aſpres par jour tout le tems de leur vie.

Mais bien loin que ces témoignages de bonté fiſſent quelqu'impreſſion ſur ces barbares, comme ils s'en ſentoient indignes & qu'ils avoient pouſſé l'inſolence trop loin pour mériter de tels bienfaits, leur rage & leur fureur en augmenterent, & les faiſant retomber ſur les miniſtres d'Oſman, ils les accablerent d'injures, les

appellerent traîtres à la patrie ; & ne regardant plus Haly qu'ils avoient élu leur chef, qûe comme un déſerteur, ils ſe jetterent ſur lui & le mirent en piéces à coups de cimetere. Le grand Viſir voulut leur repréſenter leur injuſtice, & leur faire horreur de leur rébellion ; mais pour toute réponſe, ils lui firent voler la tête ; & conjecturant par les diſcours que ces deux malheureux leurs avoient tenus, qu'Oſman étoit au palais d'Haly, ils partirent au nombre de plus de ſix mille.

Ils inveſtirent le Palais, en enfoncerent les portes, & entrant en foule, ils trouverent Oſman & le Bacha Huſſain : ils ſe jetterent ſur eux, les déſarmerent malgré leur réſiſtance, & ſans reſpect pour la préſence, le nom, ni la majeſté de leur légitime Souverain, ils maſſacrerent Huſſain.

Oſman ſe voyant hors d'état de s'oppoſer à ces ſcélerats, contraignit ſa juſte indignation pour leur parler avec douceur, leur remontrant qu'il étoit l'aîné des fils d'Achmet leur Empereur qu'ils avoient tant aimé, & par conſéquent le légitime héritier de l'Empire, dont ils ne pouvoient le priver ſans commettre la plus haute injuſtice ; ajoutant à ces remontrances la promeſſe de leur pardon & des récompenſes s'ils vouloient ſe repentir.

Ce Prince parloit avec tant de grace qu'ils ne purent ſe diſpenſer de l'écouter ; ils le regarderent même un moment avec une eſpéce d'admiration, le Sultan s'en apperçut & voulant en profiter, il recommençoit à leur promettre pluſieurs bienfaits, lorſque reprenant une nouvelle fureur, ils ne voulurent plus l'en-

tendre, & la crainte des ſupplices qu'ils avoient mérités, s'offrant à leur eſprit plus vivement que jamais, ils lui dirent mille injures & lui donnerent les noms les plus odieux. Tandis que la plus grande partie d'entr'eux étoient dans cette lâche occupation, ſix ſe détacherent pour aller dire à Muſtapha qu'Oſman étoit entre leurs mains & lui demander s'il ſouhaitoit qu'ils le menaſſent aux pieds de ſon trône. Muſtapha répondit qu'il ne vouloit point le voir, & qu'il leur abandonnoit pour en diſpoſer à leur volonté.

Alors ces ſcélérats ſe croyant tout permis, ſe jetterent ſur Oſman & le forcerent de monter un cheval qui pouvoit à peine ſe ſoutenir, ſon turban étant tombé ils lui couvrirent la tête d'une méchante calote; & le faiſant marcher au milieu d'eux en pouſſant

des cris & des heurlemens épouventables, ils le conduiſirent en cet état par toutes les ruës de Conſtantinople, en portant devant lui les têtes, & les membres de ſes plus fidéles miniſtres, & ſur tout la tête de Dilaver qu'ils préſentoient ſans ceſſe à ſes yeux en le contraignant de la baiſer.

Le peuple épouvanté de cet horrible ſpectacle ſe retira dans les maiſons, les boutiques furent fermées, & chacun ne pouvant marquer ſon zele à cet infortuné Monarque, ne voulut pas du moins qu'il le vît être témoin curieux de ſon état déplorable : tout le monde généralement étoit dans le déſeſpoir ; mais l'inſolence des Janiſſaires étoit montée à un tel dégré, que perſonne n'oſoit rien tenter contre leur barbare entrepriſe. Un jeune Turc touché comme les autres de l'in-

digne traitement qu'ils faiſoient au plus aimable des Empereurs qu'ils euſſent encore eu, le voïant la tête nuë, s'avança juſqu'à lui & lui mit ſon turban, en lui criant: Oſman, Oſman, conſerve l'eſpérance. Les Janiſſaires irrités de ſa hardieſſe, l'auroient maſſacré, ſi ſon agilité ne l'eût ſauvé de leur fureur. Cet exemple fit garder un morne ſilence ſur leurs actions, le Sultan voulut pluſieurs fois leur parler; mais les Emiſſaires de la Kioſem empêchoient toujours qu'il ne fût écouté.

Quelle cruelle ſituation pour un jeune Prince, qui quelques jours devant voyoit tout trembler ſous ſa loy! qui s'étoit preſque vû adoré de tout ſon Empire, & qui par la grandeur de ſon courage avoit crû que la conquête de toute l'Europe lui étoit réſervée; mais auſſi quelles réfléxions

ne dut-il pas faire ſur l'inſtabilité de tant de faſte & de grandeurs, dont un ſeul inſtant l'avoit fait deſcendre; il eſt impoſſible qu'Oſman qui étoit rempli d'eſprit, & de qui la ſcience & les lumiéres étoient fort au-deſſus des génies ordinaires, ne fit pas en cet inſtant un parallele bien ſérieux de ſa gloire paſſée à ſon état préſent, toutes ſes actions & ſes paroles dans cette funeſte journée, donnent lieu de croire qu'il penſa plus ſolidement en cette occaſion que dans toutes les autres, puiſque ſans jamais marquer la moindre foibleſſe, il ne laiſſa pas de témoigner une noble ſenſibilité aux outrages dont il étoit accablé.

Lorſque ces cruels l'eurent aſſez promené par la ville, ils le conduiſirent dans leur camp; en y entrant, les rébelles devant leſquels il paſſoit, crachoient &

frappoient du pied contre terre, ce qui eſt parmi cette nation une marque d'exécration ; ils le firent deſcendre de cheval, le firent aſſeoir ſur une grande pierre, & l'ayant entouré, ils recommencerent leurs injures, l'appellant voleur, impie, giaoux, grinçant les dents, faiſant des grimaces & des poſtures d'enragés, en lui paſſant ſous le nez des braſſes de méches à demi éteintes.

Après quoi voulant lui faire ſouffrir toutes les indignités dont la rage & la fureur peuvent rendre capable, ils le firent monter ſur le chariot deſtiné à conduire les criminels au ſupplice, & placerent à ſon côté le Surbachi, qui eſt le boureau; ce fut alors que ce grand Prince ſentit toute l'horreur de ſon ſort, & que ne pouvant garder le ſilence, il s'écria d'une voix ferme, mais touchante.

*Généreux Muſulmans, ôtez-moi la vie, que je reçoive au moins la mort des mains de tant de vaillans ſoldats, & non de celle d'un infâme boureau.*

Mais ces ſcélerats ne firent nulle attention à ſes paroles, & dans cet état le menerent encore par toute la ville. Cette action mit le comble au déſeſpoir des grands & du peuple; mais leur douleur, leurs regrets & leurs gémiſſemens, étoient impuiſſans. En paſſant dans une place où coulent deux fontaines, Oſman dit qu'il avoit ſoif, les Janiſſaires eurent la complaiſance de lui apporter à boire, & continuant leur chemin avec leur heurlemens ordinaires, ils le furent enfermer dans une chambre du château des ſept tours.

Enſuite ces barbares tinrent conſeil pour ſçavoir s'il n'étoit

pas de leur interêt de le faire mourir. Ceux qui étoient du parti de la Kioſem étoient d'avis que l'on conſommât le crime en lui ôtant la vie, diſant que ſi par quelques revers, il remontoit au trône, il les ſacrifieroit tous à ſa vengeance; mais les Imams qui étoient parmi eux les en empêcherent, ſur ce principe de la loi de Mahomet.

*Que la vie du Prince eſt ſacrée, & que perſonne ne doit oſer y attenter.*

Le reſte des révoltés s'étant rangés du ſentiment des Imams, il fut réſolu de laiſſer la vie au malheureux Oſman; qui délivré des mains de ces barbares, en trouva ſa priſon moins affreuſe; mais dans ce triſte lieu, dont la tranquillité augmentoit le trou-

ble de ſon ame, l'image d'Aphendine qui l'avoit quittée pendant les tourmens qu'on lui avoit fait ſouffrir, vint alors ſe préſenter à ſon idée. L'état dans lequel il jugeoit bien que la mettroit le funeſte récit de ce qui lui venoit d'arriver, le toucha ſi vivement qu'il fut prêt à perdre en ce moment une vie que ſon ſeul courage lui avoit conſervée malgré l'horreur de ſa triſte ſituation.

Mais enfin ce même courage lui faiſant trouver des reſſources de conſolation dans ſa propre vertu, il fit ſes efforts pour eſpérer du tems quelqu'avantageuſe révolution.

Cependant les rébelles ſatisfaits de leurs crimes, furent rendre compte à Muſtapha de toutes leurs cruautés; & ce Prince ayant pris poſſeſſion de l'Empire,

pour

pour premier acte de ſa ſouveraineté, fit mettre en liberté tous les priſonniers qui étoient dans les priſons de Conſtantinople & de Pera, fit ſortir ſa mere du vieux Sérail, & donna les ſceaux de l'Empire à Daüt Bacha, qui avoit épouſé l'aînée de ſes ſœurs, homme hardi, cruel, ſanguinaire, & qui ſacrifioit tout à une ambition ſans bornes. La Sultane Kioſem, que l'avenement de Muſtapha avoit ſurpriſe, voulant du moins qu'il lui ſervît à n'avoir plus de concurrent qui diſputât le trône à ſon fils Amurat, ne ſongea plus qu'à tout mettre en uſage pour faire ôter la vie à Oſman, pour lequel elle craignoit un retour favorable, n'ignorant pas l'amour que les Grands & le peuple avoient pour cet aimable Prince. Mais comme elle connoiſſoit le caractere

de Daüt, elle lui fit repréſenter par le Bacha de Boſnie, qui lui étoit devoüé, qu'il étoit de ſa prudence de faire mourir Oſman; qu'on ne pouvoit compter en rien ſur les milices, qui pour leur intérêt, changeoient à chaque inſtant; que ce ſeul motif leur avoit fait dépoſer le Sultan, & qu'il étoit à craindre que leur fureur étant rallentie, ils ne ſe repentiſſent, & que pour le même interêt ils ne vouluſſent quelque jour le retablir ſur le trône; & que ſi cet évenement arrivoit, tous ceux qui ſe trouveroient attachés à Muſtapha, deviendroient les victimes de la vengeance d'Oſman.

Il n'étoit pas néceſſaire d'employer de ſi fortes raiſons pour perſuader ce crime au Grand Viſir, naturellement porté à les commettre : il s'étoit déja pro-

posé cet horrible sacrifice ; & s'il ne le fit pas dans le même moment, ce ne fut que pour pénétrer les véritables sentimens des milices. Pour cet effet, il fit répandre dans le camp des Janissaires, qu'on venoit de donner la mort à ce Prince. A cette nouvelle, presque tous prirent les armes, & coururent au château des sept tours, en criant qu'est devenu Osman ? qu'a-t-on fait d'Osman ? Ce Prince qui les entendit, se flatant de quelque retour, se mit à la fenêtre, leur parla avec douceur, & avec son éloquence ordinaire, leur dit plusieurs choses obligeantes.

Ils l'écouterent quelques momens, le regarderent ; & contens de l'avoir vû, s'en retournerent sans lui répondre un seul mot. Est-il rien qui soit comparable au caprice de ces mutins !

Ils l'avoient dépoſé, traité avec la derniere indignité; & cependant ils ne vouloient pas qu'on le fit mourir.

Mais tandis que Daïit & la Kioſem cherchent à diſpoſer d'une vie qui leur devoit être ſacrée, la déſolée Aphendine paſſoit la ſienne dans les plus cruelles douleurs; quelque ſoin qu'euſſent pris ceux qui l'approchoient, d'adoucir le récit qu'ils lui firent des barbares fureurs des Janiſſaires, on lui en dit aſſez pour percer ſon cœur de mille coups mortels; elle tomba pluſieurs fois évanoüie entre les bras de ſes femmes, & en préſence de la plus grande partie des Sultanes qui s'étoient rangées près d'elle; & lorſque leurs ſoins la faiſoient revenir, elle n'ouvroit les yeux que pour répandre un torrent de larmes, &

la bouche que pour faire des plaintes qui auroient touché l'ame la plus feroce.

Comme elle avoit assez d'exemples dans les revolutions passées, pour ne pas se flater dans celle-ci, elle ne douta point qu'on ne fit périr Osman tôt ou tard; elle ne prononçoit pas une parole qui ne fit voir qu'elle ne le comptoit plus au nombre des vivans. En vain on s'empressoit à la consoler, toutes les raisons qu'on employoit pour y parvenir, ne faisoient que redoubler son désespoir: Elle étoit donc dans ce funeste état, lorsqu'une jeune esclave, se mettant à genoux devant elle, lui remit une lettre du Moufty, qu'il avoit trouvé le moyen de lui faire tenir; elle ne contenoit que ce peu de paroles.

A L'IMPERATRICE.

*JE ne doute point de votre déſeſpoir, tout eſt perdu ; mais dans vos gémiſſemens, rappellez votre vertu : vivez pour venger ce que nous perdons ; c'eſt ce que vous ordonne les loix, l'amour, la reconnoiſſance & votre pere,*

*ASHAD.*

Aphendine rêva quelque inſtant après cette lecture ; & tout-à-coup rompant le ſilence : Oüi, s'écria-t-elle, je vivrai, puiſque ma vie eſt néceſſaire à la gloire de mon cher Oſman. Aimable Prince, continua-t-elle en verſant un ruiſſeau de larmes, je te fais en vivant un ſacrifice bien plus grand qu'en me donnant la mort, puiſqu'aucun de mes jours ne ceſſera d'être marqué des plus cruelles ſouffrances.

En effet, cette belle Princeſſe, à laquelle le nouvel Empereur fit dire qu'elle ſeroit ſervie & reſpectée comme auparavant, ne voulut avoir aucun commerce avec ceux qui approchoient de Muſtapha; & ſe renfermant dans ſes appartemens, qui pouvoient paſſer pour un palais dans le Sérail même, elle y vécut dans une retraite auſtére dans des larmes continuelles, & n'employant les jours & les nuits qu'à prendre une vengeance autentique des ennemis de ſon époux.

Mais le Grand Viſir Daüt, dont l'ambition ne prévoyoit rien au-delà du plaiſir de ſe ſatisfaire, & qui croyoit que ſa fortune ſeroit inébranlable, s'il pouvoit parvenir à faire mourir Oſman, voyant l'allarme que les Janiſſaires avoient priſe au bruit qu'il avoit fait courir, jugeant qu'ils

pourroient ſe repentir & le rétablir, ne voulut pas tarder davantage à s'en défaire. Ainſi ayant été trouver Muſtapha, il lui fit entendre qu'il y alloit de ſa ſûreté, de celle de l'Etat, & pour lui conſerver l'Empire, d'ôter la vie à ſon neveu, lui diſant que les milices ne la lui avoient conſervée que pour s'en ſervir contre lui à la moindre occaſion; & qu'il lui demandoit un ordre pour faire mourir ce Prince.

Muſtapha, qui étoit alors dans un de ſes momens de raiſon, balança longtems à le donner, ſe ſouvenant que ſon frere Achmet lui avoit recommandé ſes enfans; & que le trône leur appartenoit; il répondit même à Daüt qu'une telle barbarie le rendant parjure & parricide, que Dieu & le Prophéte l'en puniroient.

Le Grand Viſir, à qui la crainte

te du Ciel ne faiſoit nulle impreſſion, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, & qui avoit prévû la timidité de Muſtapha, avoit gagné à force d'argent quelques Docteurs de la loi qu'il fit entendre à ce Prince, & qui ſous prétexte du bien de l'Etat, leverent tous ſes ſcrupules, & l'obligerent à ſigner cet ordre fatal, qu'il remit au grand Viſir, qui dans le même moment courut au château des ſept tours, accompagné du Gebechy ou chef des armuriers, & de pluſieurs muets avec des cordons de ſoye. Et s'étant fait ouvrir la porte du malheureux Oſman, il l'aborda en lui annonçant l'ordre de Muſtapha, ajoutant, que c'étoit avec le dernier regret qu'il l'exécutoit.

Le Sultan parut ſurpris à cette nouvelle, & regardant le Viſir avec attention: *Quoi*, dit-il, *l'ar-*

*rêt de ma mort! De quoi ſuis-je coupable? N'eſt-on pas ſatisfait de celle de tous mes amis?*

Mais le cruel Daüt ne lui répondit que ces mots; il faut mourir. Alors Oſman ſans témoigner la moindre foibleſſe, demanda avec douceur d'avoir le tems de recommander ſon ame à Dieu, ce qu'il lui accorda, mais comme une grace. Ce Prince ſe mit à genoux, & fit ſa priere avec beaucoup d'ardeur & de zéle; mais dans le moment voyant entrer les eſclaves, il ſe leva avec tranſport, & regardant ceux de la ſuite du Viſir: Hé quoi! dit-il, perſonne d'entre vous ne me donnera-t-il un poignard pour mourir glorieuſement, & non pas de la main de ces bourreaux? Et comme en prononçant ces paroles, il jettoit les yeux ſur ceux qui étoient le plus près de lui pour ſe ſaiſir d'un ci-

meterre ; Daüt qui craignoit ſa valeur, fit ſigne aux eſclaves de s'avancer : mais le courageux Oſman voulant du moins leur vendre cherement ſa vie, fut au-devant d'eux ; & d'un coup de poing qu'il donna au premier, il lui écraſa le viſage ; & d'un bras vigoureux ayant pouſſé le ſecond avec violence contre la muraille, il ſe fendit la tête ; il en ſaiſit un autre à la gorge, le terraſſa, & le mit à ſes pieds ; & avec un courage & une force que le déſeſpoir augmentoit encore, il écarta les autres, évitant avec adreſſe le cordon de ſoye qu'ils tâchoient de lui jetter au col.

Mais un de ces cruels prit ſi bien ſon tems, qu'il le lui jetta par derriere ; & le tirant fortement, le fit tomber : alors tous les eſclaves s'étant réunis, ſe jetterent ſur lui avec précipitation ;

mais la jeuneſſe, l'adreſſe & le courage du Sultan leur donnerent encore de la peine : ce Prince ayant paſſé une de ſes mains entre ſon col & le cordon, le tenoit avec tant de force, qu'il en empêchoit l'effet. Un des eſclaves voyant qu'ils ne pouvoient parvenir à leur deſſein, s'étant armé d'une hache, lui en donna un coup ſur l'épaule, & un autre derriere le col, qui le mirent hors de défenſe ; & ce malheureux Prince accablé de leurs coups, ayant ceſſé de ſe debattre, ils l'étranglerent. Le Viſir ordonna au chef des armuriers de lui couper une oreille, qu'il porta à Muſtapha, pour qu'il fût aſſûré de ſa mort.

Mais ce Prince voulut en être convaincu par lui-même, & fit apporter ſon corps au Sérail, où malgré ſa dévotion & les ſermens

qu'il avoit faits à ſon frere Achmet, il goûta à longs traîts le barbare plaiſir de s'être défait d'un ſi dangereux concurrent ; ce qu'il fit bien voir en prononçant ces cruelles paroles : Il m'avoit fait deſcendre du trône, & moi je l'ai précipité dans la nuit du tombeau.

Telle fut la fin de cet aimable Prince, qui mourut âgé de dix-huit ans, n'en ayant regné que trois ; & qui dans un ſi petit intervale de ſa naiſſance à ſa mort, ne penſa, ne projetta, ni ne dit jamais rien que de grand, de ſage & d'héroïque ; il poſſédoit toutes les qualités perſonnelles, qui peuvent rendre l'extérieur agréable, beau par excellence, parfaitement bien fait, adroit dans tous ſes exercices, parlant bien & avec grace : l'intérieur n'étoit pas moins admirable, ſon

ame étoit noble, ſes ſentimens relevés ; il aimoit la vertu, la vouloit dans ſes amis, & la pratiquoit ; il étoit ſage, tendre, fidéle & l'ennemi déclaré de toutes ſortes de débauches, plein de valeur & de courage, & ne formant jamais que de grandes entrepriſes ; il étoit verſé dans toutes les ſciences, & ſon eſprit étoit auſſi brillant que profond & ſolide. Voilà quel étoit Oſman premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs, qui le ſacrifierent indignement à leur rage, & qui ne connurent l'énormité de leur crime qu'après l'avoir commis, auſſi bien que la grandeur de la perte qu'ils avoient faite.

Il fut pleuré & regretté univerſellement des peuples & des grands ; mais ſi ceux de Conſtantinople n'oſerent faire voir leur

déſeſpoir, dans la crainte des milices ; les Provinces de ce vaſte Empire, n'eurent pas la même politique ; les cris, les larmes & le deüil y furent autentiques ; & jamais déſolation ne fut ſi ſincére & plus générale.

Son corps fut lavé & parfumé ſelon la coûtume des Mahometans, & enſuite porté à la grande Moſquée de S. Sophie, où il fut placé entre ſon pere Achmet & ſon propre fils ; & quoique perſonne n'oſât honorer ſa pompe funebre, dans la crainte des mutins, qui pour intimider les Habitans s'étoient répandus par bandes dans la ville, en menaçant de mort le premier qui prononceroit le nom d'Oſman ; les Miniſtres & les Bachas qui étoient à la Porte, aſſiſterent à ſon convoi, mais ſans aucune cérémonie, ſans obſerver de rang

& dans un morne ſilence, renfermant dans leurs cœurs la douleur dont ils étoient pénétrés ; entre les Imams deſtinés à lui rendre les derniers devoirs, celui qui lui ôta ſes vétemens, trouva ſur lui des tablettes ſuperbes : comme il comprit qu'elles pouvoient contenir quelque choſe de conſéquence, il les cacha dans le deſſein de les remettre au Moufty, ce qu'il fit auſſi-tôt que cette triſte cérémonie fut achevée. Le Moufty qui les reconnut, pour avoir été à l'Impetratrice, en chargea un Eunuque du Sérail, attaché au ſervice de cette Princeſſe, qui les porta dans le moment à une jeune Odaliſque nommée Elizane, en qui Aphendine avoit une entiere confiance, & qui étoit ſa favorite.

L'Odaliſque les reçut ; mais ne

doutant pas que cette vûë ne ranimât le déſeſpoir de l'Imperatrice, elle les ſerra avec ſoin, voulant attendre que cette Princeſſe fût dans un état plus tranquille pour les lui rendre; cette favorite preſſentoit avec juſtice le cruel effet que produiroit ces tablettes, puiſque la ſuite fera voir combien elles furent funeſtes à la fidéle Aphendine.

Pour Muſtapha, il s'abandonna à toute la joye que peut inſpirer le retour de l'autorité ſuprême, & par le conſeil du grand Viſir, il fit reſſerrer les freres d'Oſman, dont il craignoit que les rébelles ne ſe ſerviſſent contre lui à la premiere occaſion. La Sultane Kioſem à qui la mort d'Oſman donnoit de juſtes eſpérances pour Amurat, voyant le trône occupé par un Prince imbécile & incapable de gouver-

ner, ne ſongea plus qu'aux moïens d'avancer l'avenement de ſon fils à l'Empire; & pour y mieux parvenir, n'ignorant pas la haine du Moufty & de la plûpart des Grands pour tous ceux qui avoient paru contribuer à la perte d'Oſman; par une politique artificieuſe & ambidextre, s'attacha à faire ſa cour avec aſſiduité à l'Imperatrice, mêlant ſes larmes aux ſiennes, ne lui parlant jamais que de la vengeance qu'elle devoit prendre de l'énorme artentat qu'on avoit commis dans la perſonne du plus grand Prince qui eût régné ſur les Muſulmans.

Ajoutant à cela ſes craintes particulieres ſur le ſort de ſes fils, dont la vie étoit expoſée à la cruauté de Daüt grand Viſir, feignant de regretter pour eux la bonté d'Oſman, qui les avoit toujours traités en pere. La triſte

Aphendine, dont l'ame ne connoiſſoit ni les ruſes ni les détours, & de qui la candeur égaloit les artifices de la Kioſem, ſe ſentant obligée de l'intérêt qu'elle paroiſſoit prendre à ſes malheurs, l'écoutoit avec plaiſir, l'en remercioit, & l'aſſuroit de toute la reconnoiſſance de ſon cœur; & comme elle avoit été la dépoſitaire des plus ſecrettes penſées de ſon époux, & qu'elle ſçavoit, à n'en pouvoir douter, qu'il n'auroit jamais fait mourir ſes freres, & qu'il les avoit aimés ſincérement; elle entroit avec la même bonté dans les appréhenſions que la Sultane avoit qu'on ne les ſacrifiât. Lorſque la Kioſem ſe fut aſſurée de cette ſorte de la confiance d'Aphendine, elle l'inſtruiſit de tout ce qu'elle ſçavoit, des vûës du grand Viſir dont elle étoit exac-

tement informée par le Bacha de Boſnie.

Ce Miniſtre, dit-elle à l'Imperatrice, n'a point d'autre idée que celle de monter lui-même au trône ; comme il a épouſé la ſœur aînée du Sultan Achmet, il en deviendra l'unique héritier, en faiſant périr les cinq Princes qui compoſent le reſte de la famille Othomane, bien perſuadé qu'après leur mort perſonne ne lui pourra diſputer l'Empire, & connoiſſant, comme je ſçai, cet eſprit cruel & barbare, j'ai tout à craindre de lui pour mes fils, dont Amurat l'aîné eſt ſeul capable de venger l'auguſte Oſman ſon frere & votre époux.

Aphendine, dont la moindre idée de vengeance flatoit la vive douleur, entra dans tous ces ſentimens ; & comme elle ſçavoit qu'Amurat poſſédoit effective-

ment une partie des belles qualités qu'on avoit admirées dans l'Empereur Oſman, elle appréhendoit autant que la Kioſem, qu'on ne lui ôtât par ſa mort l'eſpoir qu'elle fondoit ſur lui.

Ainſi, après avoir rêvé un moment ſur ce qu'elle venoit de lui découvrir; je ne ſçai qu'un moyen, lui répondit-elle, pour mettre les Princes à couvert des entrepriſes de Daüt, c'eſt de me faire parler aux deux principaux Eunuques que mon cher Oſman avoit mis près d'eux; ils ont toujours été fidéles à ce grand Prince, & ſans doute ils chériront aſſez ſa mémoire pour tout riſquer, plûtôt que de laiſſer attaquer la vie de ſes freres, ſurtout quand je leur ordonnerai: la ſeule difficulté que j'y trouve, eſt de pouvoir les mettre en état de défenſe en cas de beſoin. La Sul-

tane Kioſem, qui ne trouvoit rien de difficile quand il s'agiſſoit de ſon intérêt, charmée de l'ouverture que lui faiſoit l'Imperatrice, l'aſſura qu'elle fourniroit aux deux Eunuques des armes ſuffiſantes pour eux, & pour tous ceux qui étoient auprès des Princes, & qu'elle ſe chargeoit du ſoin de les lui amener, afin qu'elle leur donnât ſes ordres.

Toutes ces meſures priſes de la ſorte, la Kioſem dont les reſſorts étoient immenſes dans le Sérail, fit ſi bien qu'elle manda les deux Eunuques, & les introduiſit ſecrettement auprès de l'Imperatrice. Cette grande Princeſſe ne revit point ces deux fidéles ſerviteurs d'Oſman, ſans répandre des larmes ; & d'une voix entre-coupée de ſanglots : Nous vous avons mandé, leur dit-elle, pour vous exhorter à

garantir les Princes que vous ſervez, de toutes les entrepriſes qu'on pourra faire contr'eux ; nous ſommes informées que leur vie eſt en danger : Et comme nous ſçavons quel a été votre fidéle attachement pour le grand Oſman votre maître, nous nous flatons que vous ne le ſerez pas moins à ſes freres, & ſurtout au Prince Amurat qu'il aimoit, & qui comme l'aîné des autres, eſt plus en butte qu'eux à l'ambition des méchans ; la Sultane Kioſem vous fera avoir des armes pour le défendre, bien aſſurée que nous ſommes, qu'en repouſſant vivement une premiere attaque, on n'oſera jamais en faire une ſeconde : Jurez-nous donc que vous leur ſerez attachés inviolablement, & que votre profonde ſoumiſſion pour l'auguſte Maître que vous avez perdu, vous fera reſ-

pecter les ordres de votre Impératrice.

Les deux Eunuques, qui véritablement regrettoient Oſman à chaque inſtant du jour, & que les belles qualités d'Amurat leur faiſoient regarder comme étant le ſeul digne de lui ſuccéder, jurerent aux Princeſſes par les ſermens les plus ſacrés, de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour le défendre, & d'engager tous ceux qui le ſervoient d'en faire autant. La Sultane Kioſem, comme mere d'Amurat, leur fit préſent à chacun d'une bourſe de mille Sultanins, afin de ſe les attacher encore plus fortement, & leur fit donner les armes qui leur étoient néceſſaires; & tout cela ſans que perſonne en eût la moindre connoiſſance.

Enſuite de cette précaution pour les jours de ſon fils, voulant

lant encore s'acquerir la confiance de tous ceux qui regrettoient Oſman, & les mettre dans ſes intérêts, jugeant que c'étoit le ſeul moyen de rendre les peuples favorables à l'avenement de ſon fils; elle fit dire au Moufty, qu'elle déteſtoit ceux qui avoient dépoſé & fait mourir ce grand Prince, & qu'elle étoit prête de ſe joindre à lui pour le venger; elle en fit dire autant à tous les Bachas & autres grands Officiers de la couronne, & ne négligea rien pour leur faire croire, qu'elle agiſſoit ſans autre vûë que celle de la juſtice, quoique le Moufty, les Grands & tout le Divan ſentiſſent bien que cette politique femme avoit ſon intérêt particulier pour parler de la ſorte, & qu'ils ne doutaſſent point que ſes artifices n'avoient pas peu contribué au malheur d'Oſman:

Ils étoient tellement animés à le venger, qu'ils n'héſiterent point à recevoir ſes offres, ſçachant qu'elle leur ſeroit d'une grande utilité à la premiere révolution.

Ainſi diſſimulant ce qu'ils penſoient, ils lui firent dire qu'ils ſeroient toujours prêts à lui prouver leur zéle, qu'ils étoient très-ſenſibles à celui qu'elle témoignoit pour la mémoire d'Oſman, & qu'ils lui en marqueroient leur reconnoiſſance en la perſonne d'Amurat, lorſque l'occaſion s'en préſenteroit. C'eſt de cette façon que cette ambitieuſe Sultane, eut l'art de s'aſſurer de ceux qu'elle avoit le plus à craindre; & qu'après avoir fait périr le plus aimable des Princes, pour s'approcher du trône, elle ſe ſervit encore de ſes cendres pour y monter.

La cruauté de Daüt leur pré-

ſenta bien-tôt l'occaſion qu'ils déſiroient. Ce Miniſtre ſe croïant tout permis, étant ſûr d'être approuvé de l'imbécille Muſtapha, envoya le Capy-Aga, ſuivi de pluſieurs Capigis, pour enlever le jeune Prince Amurat de la part du Sultan : le Capy-Aga en entrant dans l'appartement où l'on le gardoit, lui ordonna de le ſuivre. Amurat n'avoit encore que treize ans ; mais ſon eſprit & ſa pénétration, étant fort au-deſſus de ſon âge, il connut d'abord le péril qui le menaçoit, & lui répondit d'une voix haute & ferme : Quoi ! méchant, voulez-vous me traiter comme mon frere ?

Et en même tems rempliſſant ſon appartement de ſes cris, il ajouta : n'eſt-il donc perſonne auprès de moi de ceux qui ont été fideles à mon pere & à mon

frere pour me défendre contre ces lâches assassins? ces mots furent le signal des Eunuques, qui parurent dans le moment, tous armés, qui s'opposerent avec vigueur au Capy-Aga qui faisoit ses efforts pour se saisir d'Amurat; mais un des Eunuques qui avoit parlé à l'Impératrice, appellé Salecq, s'étant mis entre le Prince & le Capy-Aga, lui fit voler la tête d'un coup de cimeterre, les autres Eunuques encouragés par la mort de ce perfide, chasserent sa suite à grands coups de cimeterre, qui n'ayant plus de chef, ne fit qu'une foible résistance, & chercha son salut dans la fuite.

Au premier bruit que fit cette entreprise, la Sultane Kiosem remplit tout le Sérail de larmes & de cris, demandant justice à Mustapha & au Divan de cet attentat, mêlant adroitement le

nom d'Oſman dans ſes plaintes, en faiſant publier que ceux qui avoient ôté la vie à ce Prince vouloient encore faire périr le ſeul qui étoit capable de rétablir la gloire de l'Empire.

A ces nouvelles, toute la ville fut en allarme, & la douleur de la perte d'Oſman que les peuples avoient cachée par la crainte, ayant un prétexte pour éclater, on n'entendit par tout que crier vengeance; & comme depuis la mort du Sultan, Aphendine n'avoit pas été dans l'inaction, ayant écrit à tous les Bachas dans les Provinces les plus reculées de l'Empire la déplorable fin de ce Prince, ils s'étoient ſoulevés, ne voulant point obéïr aux ordres de Muſtapha, diſant hautement, & faiſant publier qu'il étoit le meurtrier de ſon neveu, & qu'il n'avoit aucun droit à l'Empire, la

plûpart avoient pris les armes & tous généralement demanderent qu'il fût dépoſé.

Ces bruits, ces murmures, & ces ſoulevemens éclatant de tous côtés à la fois, mirent la terreur dans l'ame de Daüt, & firent aſſembler le Divan qui députa vers Muſtapha pour être informé ſi c'étoit par ſes ordres qu'on avoit voulu attenter ſur la vie d'Amurat; le Sultan répondit, que les jours de ce Prince lui étoient chers, & qu'il exhortoit le Divan à découvrir les auteurs d'un ſi grand crime & à les punir ſéverement; cette réponſe redoubla les murmures de l'aſſemblée, & chacun s'étant écrié que le Viſir étoit coupable & méritoit le dernier ſupplice, les ordres furent donnés pour l'arrêter & le conduire au Divan.

Mais Daüt informé de ces

procédures, auſſi lâche dans l'adverſité, qu'arrogant & fier dans la fortune, s'enfuit de Conſtantinople & fut ſe cacher ſur les bords de la mer noire, ſuivi d'un ſeul homme, nommé Serranck qu'il avoit élevé à la dignité de Viſir du Banc. La Sultane, mere de Muſtapha voyant la tempête qui s'élevoit ſur la tête de ce Prince, voulant la détourner, fit venir au Sérail les principaux Agas des Janiſſaires, les carreſſa, leur fit de magnifiques préſens & leur repréſenta que l'élévation de ſon fils étant leur ouvrage, il étoit de leur honneur de le maintenir contre ſes ennemis. Ils le lui promirent & lui conſeillerent de répandre ſes largeſſes ſur le corps des Janiſſaires à qui elle fit diſtribuer un million de Sultanins; & comme elle ne voyoit nulle apparence de retour pour Daüt

ſon gendre, elle donna les Sceaux de l'Empire à Mahomet Giurgi Bacha, vieil eunuque, que ſon mérite avoit élevé aux plus grands emplois. Après toutes ſes démarches, elle ſe crut en ſûreté, & pour ramener le peuple, elle indiqua un jour préfix pour faire faire une cavalcade au Sultan dans Conſtantinople.

Mais ſes ſoins & ſes précautions furent inutiles, la préſence de ce Prince ne fit qu'augmenter le mépris qu'on avoit pour lui, & renouveller la perte d'Oſman dont on faiſoit l'éloge à haute voix, en comparant les graces avec leſquelles il avoit fait une pareille action, au mauvais air de Muſtapha. Chacun faiſoit éclater ſans nul ménagement l'amour qu'il avoit pour le mort, & ſa haine pour le vivant. La Validé inſtruite des mauvaiſes diſpoſi-

tions

tions des peuples pour ſon fils, ſe réſolut à ne le plus expoſer en public; & ayant appris qu'on diſoit que la préſomption du nouveau Viſir acheveroit de tout perdre, & que faiſant alluſion ſur ce qu'il étoit eunuque, on publioit que l'Empire étoit gouverné par deux femmes, elle lui ôta les Sceaux pour les donner à Uſſan Bacha: cependant les Bachas d'Aſie avoient déja levé des armées, qui ſous prétexte de venger Oſman commettoient des déſordres effroyables.

La ville Impériale & le Sérail étoient remplis de troubles & de factions, les Janiſſaires y étoient regardés avec horreur, & les peuples qui ſe ſentoient ſoutenus par le mécontentement des grands & le ſoulevement des provinces, ne cachoient plus la haine qu'ils avoient pour eux, & les acca-

bloient à chaque inſtant d'injures & de malédictions, comme étant coupables de la mort du grand Oſman.

Les Janiſſaires dans le commencement s'en défendoient avec audace; mais ſe voyant inſultés, déteſtés & en exécration dans tout l'Empire, ils ſentirent toute l'horreur de leur crime; & ſe repentant de leur emportement, ils rejettoient ce meurtre ſur Daüt qu'ils maudiſſoient à chaque inſtant. L'Impératrice inſtruite par le Moufty ſon pere, que tout l'Empire demandoit vengeance des cruautés que ces barbares avoient fait ſouffrir à ſon époux, & qu'il étoit temps qu'elle fît éclater ſon juſte reſſentiment, ne balança point ſur le parti qu'elle avoit à prendre; & ſe faiſant accompagner de toutes ſes femmes & des officiers de

ſa maiſon, elle ſe rendit au Divan.

L'aſſemblée étoit nombreuſe; mais la préſence de cette grande Princeſſe y fit obſerver un profond ſilence, chacun étant impatient d'apprendre ce qui la conduiſoit en ce lieu, où elle fut reçuë avec des marques de reſpect & d'admiration qui lui prouverent qu'on n'avoit pas oublié qu'elle étoit l'illuſtre veuve du grand Oſman, ce qui l'encouragea à ne rien omettre pour exciter les cœurs à la vengeance, ce qu'elle fit en détaillant la barbarie qu'on avoit exercée ſur lui, l'indignité avec laquelle on l'avoit traité, & la mort violente qu'on lui avoit fait ſouffrir, accompagnant ce funeſte récit de tant de larmes, que le voile qui lui couvroit le viſage, en fut trempé.

Toute l'assemblée ne put retenir les siennes : la majesté d'Aphendine, la grace qu'elle conservoit dans l'excès de sa douleur, & la force des termes dont elle s'étoit servie pour rappeller les vertus, l'innocence & la cruelle destinée d'Osman, produisirent un tel effet sur les esprits, que personne ne fut assez ferme pour se rendre maître de ses mouvemens, tous verserent des pleurs, & tous lui promirent justice d'un si noir attentat. La Sultane Kiosem qui avoit été instruite de la démarche de l'Impératrice, entra dans ce moment & fit ses plaintes sur l'entrepriſe qu'on avoit formée contre Amurat, & demanda que les auteurs en fussent punis; elle ne pouvoit prendre un tems plus favorable pour obtenir ce qu'elle souhaitoit. Le discours d'Aphendine avoit mis tout le Divan dans

un état à ne pouvoir refuſer la vengeance qu'on exigeoit de ſon équité; & l'on prit dès ce jour toutes les meſures néceſſaires pour y parvenir; cependant Daüt ſe flatant que Muſtapha & la Validé les garantiroient des peines que ſes crimes méritoient, après avoir fait diſtribuer quantité d'argent aux milices, pouſſé par ſon ambition démeſurée, revint à Conſtantinople pour faire enſorte de rétablir ſon crédit ſur la ruine de Calil Capitan Bacha, qu'il eut l'audace d'accuſer en plein Divan de tous les malheurs de l'Etat, en diſant que lui ſeul avoit fait ſoulever les Bachas d'Aſſyrie & celui de Bagdet, qui faiſoient égorger tous les Janiſſaires qui tomboient entre leurs mains; que ces Bachas étant parens de Calil, il les avoit adoptés n'ayant point d'enfans, & que ſon deſſein étoit de

les attirer & de pouſſer la révolte juſques dans Conſtantinople ; que les milices étoient informées de ſes trames ſecrettes, qu'elles l'avoient même déja attaqué dans les ruës, comme étant l'ennemi du Sultan & de l'Etat.

Le perfide Daüt aſſuroit ces accuſations avec d'autant plus de hardieſſe, qu'il avoit lui-même fait courir ces bruits contre Calil, & ſuborné des ſoldats pour l'aſſaſſiner, afin que par ſa mort il pût avoir ſa place ; & pour ne rien oublier de ce qui pouvoit le perdre, il l'accuſa encore d'avoir laiſſé ſortir les Levantins de leurs vaiſſeaux qui avoient fait & cauſé tant de ravages dans la ville impériale. Le Capitan Bacha qui étoit preſent au Divan ſe juſtifia aiſément de ces calomnies, & repouſſant le menſonge par des vérités, il fit connoître Daüt pour

être le ſeul auteur de la mort d'Oſman & de l'attentat commis contre Amurat.

Daüt croyant confondre ſon ennemi, montra l'ordre de Muſtapha pour faire mourir Oſman; mais ſur ce qui regardoit Amurat, il donna de ſi mauvaiſes raiſons, que toute l'aſſemblée qui l'avoit déja en horreur par ſon premier crime, ne balança point à le croire coupable du ſecond; & comme il alloit prononcer ſon Arrêt, trois mille Janiſſaires arriverent en armes devant la ſale du Divan, en demandant que les auteurs de ces deux attentats fuſſent punis du dernier ſupplice. Les chefs de cette troupe étoient dans les interêts de la Sultane Kioſem, & l'on ne douta point qu'ils n'euſſent été ameutés par ſes ordres.

Leurs cris & leurs clameurs al-

larmerent le traître Daüt, qui ſe ſauva dans le Sérail; mais les Janiſſaires l'en arracherent auſſi bien que le Gebechy-Bachy, ou chef des armuriers qui avoit coupé une oreille à Oſman. Ce dernier fut jugé ſur le champ, & condamné d'avoir la tête tranchée, ce qui fut executé dans le moment. Pour Daüt il employa tous ſes artifices afin d'éviter le même ſort; mais le Divan le trouva ſi coupable, qu'il le condamna à être décapité. Son Arrêt de mort lui fut prononcé dans l'inſtant & livré entre les mains des boureaux, qui l'ayant dépoüillé le menerent au bord d'une fontaine, où l'ayant fait ſéoir ſur une eſpece de tabouret à la façon des Turcs, ils alloient lui donner le coup fatal, lorſqu'une troupe de jeunes Spahis crierent aux exécuteurs d'arrêter. Ce répi donna quelqu'eſpé-

rance à Daüt; mais les Viſirs jugeant bien que c'étoit la Validé qui les avoit envoyés pour le ſauver, le firent conduire au château des ſept tours, où ſur les quatre heures du ſoir, ils le firent étrangler. On ne peut trop admirer ici les effets de la juſtice divine, qui permit que ce perfide fût trainé aux ſept tours dans le même chariot d'Oſman, qu'il but ſur le chemin de l'eau des deux fontaines, & qu'il ſouffrit ſon ſupplice dans la même chambre & à la même place où il avoit fait mourir ce grand Prince.

Ces deux premieres victimes commencerent à ſatisfaire une partie des grands & du peuple, qui ne reſpiroient que haine & que vengeance contre les meurtriers d'Oſman: Aphendine même en ſentit une eſpece de conſolation; mais ce n'étoit pas en-

core assez pour tous en général, & les regrets ne pouvoient être appaisés entierement tant que les milices seroient triomphantes, & que Mustapha seroit sur le trône. Chacun n'ayant pour objet que l'abaissement des Janissaires & la déposition du Sultan, les Bachas qui avoient levé des armées en Asie, leur donnoient déja le plaisir de la punition des premiers, qui en exterminoient autant qu'ils en pouvoient prendre, ne faisant pas même de quartier à leurs femmes & à leurs enfans : ils s'emparent des places fortes & s'approprierent les revenus des provinces sans que personne s'opposât à leurs violences, tant le prétexte de la vengeance d'Osman leur donnoit de pouvoir sur les cœurs & dans les esprits.

Ces nouvelles ayant été portées à Constantinople, y firent

des effets differens, les créatures attachées à la Validé, s'en allarmerent; & les grands & le peuple en eurent de la joye; mais ces ſentimens oppoſés ne faiſoient qu'augmenter le déſordre & le trouble qui regnoient dans la ville & dans le Sérail. La Validé qui avoit crû contenter les mécontens en donnant les Sceaux de l'Empire à Oſſan Bacha, ſe vit trompée dans ſon attente par la violence des Janiſſaires, qui toujours excités par la Kioſem, & qui d'ailleurs s'imaginoient expier leur crime en déſapprouvant le gouvernement préſent, furent en foule au palais de ce nouveau Viſir qu'ils obligerent à leur rendre les Sceaux, & contraignirent la Validé de les donner à Aly Bacha l'un de leurs chefs.

Cette Princeſſe ne perdoit pourtant pas courage & affectoit

même un air ferme & tranquille ; mais craignant que les extravagances de Muſtapha qui augmentoient tous les jours, ne lui cauſaſſent enfin quelque cataſtrophe, elle prit le parti d'ôter ſa perſonne de la diſpoſition des mutins en le faiſant partir pour une maiſon de plaiſance à une lieuë de Conſtantinople, que Daüt avoit fait bâtir à l'italienne à la tête d'un valon charmant, à laquelle il avoit donné ſon nom, & qui étoit ſans contredit une des plus belles de l'Empire.

Pour donner quelque couleur à ce départ, la Sultane fit publier que le changement d'air étoit néceſſaire à la ſanté de l'Empereur ; mais on ſe douta bien que ce n'étoit que pour cacher plus aiſément le déreglement de ſon eſprit & pour le ſouſtraire du pouvoir des mutins ; en effet

le mépris qu'on avoit pour lui, étoit monté à un tel dégré, qu'on n'obéïſſoit plus à ſes ordres; il s'élevoit tous les jours quelque nouveau déſordre; mais le plus dangereux de tous & qui cauſa enfin la ruine du fils & de la mere, fut le ſoulevement d'Abaza Gouverneur d'Erleron, il avoit déja refuſé de remettre ſon gouvernement, celui d'Alept en avoit fait autant, & l'un & l'autre avoient mandé qu'ils ne quitteroient point le poſte que le grand Oſman leur avoit confié, qu'ils n'euſſent vengé la mort tragique qu'on lui avoit fait ſouffrir.

Les Bachas des autres provinces & ſur tout de celles qui étoient voiſines de la Perſe, avoient fait la même réponſe, & tous prenant le prétexte de venger Oſman & de conſerver ce qui reſtoit de la famille Othomane, déclarerent

par des placards qu'ils firent dans toutes les villes de leur dépendance, que les Janissaires & les Spahis étoient les ennemis de l'Etat & les parricides des Empereurs, exhortant les peuples de les exterminer comme des pestes publiques.

Abaza ne s'en tint pas seulement à de simples écrits, il leva une armée qu'il augmenta jusqu'à quarante mille hommes, il assiegea la ville d'Acisar qu'il emporta d'assaut, & huit mille Janissaires qui la défendoient, furent passés sans quartier par le tranchant du cimeterre; de là poussant ses armes victorieuses, il s'empara d'une partie de la Natolie, & vint mettre le siege devant la ville de Caraisar, qui n'est qu'à deux journées de Constantinople; & pour autoriser ses armes, il fit publier que Sultan Osman lui étoit ap-

paru dans une Moſquée tout couvert des opprobres que les milices lui avoient faites, & qu'il lui avoit adreſſé ces paroles.

*Généreux Muſulman, le plus fidéle de mes eſclaves, venge ma mort honteuſe par celle de ſoixante mille Janiſſaires ou Spahis; va, cours, la fortune accompagnera tes armes & la victoire couronnera tes travaux.*

Ceci fut traduit du turc en arabe & en perſan, & répandu dans tout l'Empire. Les peuples ſuperſtitieux à l'excès, & qui d'ailleurs ne demandoient qu'une occaſion favorable de faire éclater la haine qu'ils portoient aux milices, ſaiſirent avec avidité cette prétenduë apparition pour ſe ſatisfaire, croyant que tout le ſang des Janiſſaires & des Spahis ne ſuffiſoit pas pour venger la mort d'un Empereur qui leur avoit été ſi cher,

& dont la mémoire leur étoit toujours précieuſe; ainſi tous les turcs de cette milice qui tomboient entre leurs mains, étoient auſſitôt ſacrifiés aux mânes d'Oſman.

Abaza qui avoit aimé ce Prince avec une tendreſſe extrême, qui le regrettoit jour & nuit, & que le déſeſpoir de ſa perte avoit rendu ſans pitié pour ſes ennemis, pouſſa ſa fureur encore plus loin pour exterminer cette inſolente race, en faiſant ouvrir le ventre aux femmes des Janiſſaires & des Spahis, & d'un coup faiſoit périr les meres & les enfans; mais ce qu'il y avoit d'extraordinaire, c'eſt que cette étrange barbarie ne faiſoit horreur à perſonne, la regardant comme le juſte prix de l'indigne traitement qu'ils avoient fait à Oſman, & comme des victimes qu'on devoit à ſon ombre plaintive.

Toutes

Toutes ces nouvelles qui étoient exactement portées à Conſtantinople, la rempliſſoient de troubles & d'allarmes. La Validé faiſoit ſes efforts pour les appaiſer ; mais la Sultane Kioſem détruiſoit en un moment par ſes intrigues tout ce qu'elle faiſoit. On ſçut par ſon moyen que la folie de Muſtapha étoit parvenuë à un point qu'il n'y avoit plus ni remede, ni eſpérance & qu'il ſembloit même que les remords augmentoient ſon délire.

Ce Prince ſe levant preſque toutes les nuits, & courant dans les jardins de ſa ſolitude, en criant à haute voix : Oſman, Oſman, viens reprendre ton Empire, ſon poids eſt trop péſant pour moi ; je ne puis le ſoutenir, il m'accable. Ce déréglement d'eſprit mettoit ſa mere au déſeſpoir ; mais ſa douleur parvint au comble à

la nouvelle qu'elle reçut, que le redoutable Abaza avoit battu les troupes qu'on avoit envoyées contre lui, commandées par Cigal Bacha pour lui faire lever le ſiege de Caraiſar, qu'il avoit fait paſſer par le fer & le feu tous les Janiſſaires & les Spahis qu'il avoit trouvés, & que l'on en comptoit déja quinze mille qu'il avoit ſacrifiés aux mânes d'Oſman.

Les Janiſſaires qui craignoient qu'après la priſe de Caraiſar, il ne vînt droit à Conſtantinople, & qu'il ne les fît tous périr, s'aſſemblerent dans leur camp où ils réſolurent que toutes les milices en général marcheroient contre Abaza dans quinze jours, ſans en exempter les Viſirs, les Agas, ni les autres grands de la Porte ſous quelque prétexte que ce fût. Les Spahis à leur imitation s'étant aſſemblés devant la Moſquée de

Soliman, prirent une pareille réſolution; & quoique dans toutes les occaſions ces deux corps ſoient toujours de ſentimens oppoſés; comme ils avoient commis le même crime, qu'ils s'étoient unis dans leurs révoltes & ſe ſentoient auſſi coupables les uns que les autres, la crainte du châtiment qu'ils méritoient également, les réünit encore.

Mais tandis qu'ils cherchent à ſe défendre contre la juſte punition qui leur eſt dûë, le ſéjour de Muſtapha à ſa maiſon de plaiſance parut ſi favorable à la Sultane Kioſem pour frapper un grand coup, qu'elle ne voulut pas y perdre un moment. Soutenuë de l'Impératrice pour laquelle tous les grands avoient un reſpect profond, & du crédit du Moufty ſon pere, qui ne reſpiroient que vengeance, elle man-

da aux Viſirs, aux Bachas & aux Agas, que le temps étoit venu de rendre la juſtice qu'ils avoient promiſe à Aphendine & à elle, & qu'ils pouvoient en un ſeul jour venger Oſman & rendre le calme à l'Etat, en dépoſant Muſtapha & mettre Amurat ſur le trône.

Comme il n'y en avoit pas un qui ne déſirât un changement pour ſon interêt particulier, indépendamment de la juſtice qu'il y avoit à faire regner Amurat, & que le Moufty les animoit tous à la vengeance, ils la firent aſſurer qu'ils étoient prêts à la ſeconder de tout leur pouvoir; il ne reſtoit plus à cette femme intrigante que de gagner le grand Viſir & les principaux Agas des Janiſſaires qui devoient leur élévation aux révoltés, & qui aimoient Muſtapha à cauſe de ſes grandes libéralités, préferant leur ſordide

interêt au bien de l'Etat ſans s'embaraſſer de ſa proſpérité, ni du mauvais gouvernement.

Mais l'habile Kioſem qui ſçavoit qu'ils commençoient à ſe repentir de leurs cruautés envers Oſman, & qu'ils craignoient de voir tomber ſur eux la redoutable vengeance d'Abaza, ſe ſervit avec tant d'art des victoires de ce fameux rébelle, que dans une aſſemblée ſecrette où pluſieurs Viſirs ſe trouverent, ayant le Mouſty à leur tête; leur ayant repréſenté que la mauvaiſe adminiſtration des affaires étoit cauſe de la révolte des provinces, & que les Bachas vengeurs d'Oſman mettroient indubitablement les armes bas lorſqu'ils veroient dépoſer celui qui l'avoit fait mourir & qu'on éleveroit à ſa place Amurat légitime heritier de l'Empire, pour lequel il ſçavoient que le grand Oſ-

man avoit eû une véritable tendreſſe, qu'elle réünit en un inſtant tous les ſentimens oppoſés, en les obligeant d'une voix unanime, de ſupplier le Moufty de rendre le fetfa de la dépoſition de Muſtapha.

Ce Pontife qui ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur, prit la plume au même moment, & le rendit en cette ſorte.

*Que ſelon la loi de Mahomet, il étoit défendu aux Muſulmans d'obéïr à un inſenſé.*

Ce fetfa ayant été communiqué au grand Viſir, il convoqua ſur le champ dans la Moſquée de Soliman ſecond, un Agatk divan, qui eſt un conſeil où l'on délibere debout, comme pour marquer l'extrémité où l'Etat ſe trouve réduit; & là en conſéquence du fetfa qui fut lû à haute voix, toute

l'assemblée conclut, que pour le bien de l'Empire, il falloit déposer Mustapha, & mettre sur le trône Sultan Amurat.

Après quoi le grand Visir ayant représenté l'épuisement du trésor, il fut resolu que la milice n'exigeroit point le donatif, attendu que Mustapha n'avoit pas dû occuper le trône au préjudice des enfans d'Achmet qui en étoient les héritiers légitimes. Tout cela ayant été arrêté le treiziéme Septembre 1623. le grand Visir dès le même jour se transporta à Daüt Bacha, accompagné de gens d'un courage éprouvé, où il eut la hardiesse de lire à Mustapha le résultat du conseil & le fetsa du Mousty.

L'imbécillité de ce Prince le fit écouter cet arrêt avec insensibilité, & sans donner la moindre marque de ressentiment; mais la Sultane Validé qui étoit pré-

ſente, reprocha vivement au Viſir ſa trahiſon & ſon ingratitude; & ſur le champ ayant ramené le Sultan au Sérail, & s'étant enfermée dans ſon cabinet pour chercher les moyens de détourner cet orage & conſerver l'Empire à ſon fils, & ne pas tomber elle-même du faîte de la grandeur, elle y réſolut le plus affreux deſſein que la rage & l'ambition puiſſent inſpirer. Elle aſſembla ſes Eunuques & ſes domeſtiques les plus fidéles, les munit de cordons de ſoye, & leur remit entre les mains un ordre du Sultan pour aller étrangler la Sultane Kioſem, Amurat & tous les Princes ſes freres : ces ſatelittes partirent, croyant trouver leurs victimes au lit; mais le Grand Viſir qui avoit connu ce que la Validé étoit capable d'entreprendre, par l'emportement qu'elle avoit fait paroître

paroître à la lecture du fetſa, avoit pris la précaution de faire conduire la Sultane Kioſem & les Princes dans un pavillon des jardins du Sérail, où il mit une bonne garde qu'il compoſa lui-même, & par-là le funeſte projet de cette cruelle femme, ne put avoir aucun effet. Lorſqu'elle eut appris qu'elle avoit manqué ſon coup, ſa rage & ſon déſeſpoir furent à un tel excès, qu'elle ſe ſaiſit d'un cordon de ſoye que portoit un de ſes Eunuques, & ſe l'étant paſſé au col, elle alloit s'étrangler ſi toutes ſes femmes & ſes domeſtiques ne ſe fuſſent jettés ſur elle pour l'en empêcher.

Mais elle ſe debattit ſi long-tems entre leurs mains, que ſuccombant à ſes efforts, elle tomba évanoüie. Cette foibleſſe fut ſi longue, que l'on crut qu'elle

n'en reviendroit jamais; cependant elle reprit ſes ſens, & paſſa le reſte de la nuit dans tout le déſeſpoir que peut reſſentir une femme ambitieuſe, qui ſe voit au moment de tomber du plus haut degré de la fortune, & d'être expoſée au mépris de ceux qui l'adoroient, & à la diſcrétion de ceux qu'elle avoit offenſés.

Tandis qu'elle ſe conſumoit en regrets ſuperflus, la Sultane Kioſem mille fois encore plus ambitieuſe, & qui n'étoit parvenuë à cet heureux moment qu'à force d'intrigues & de crimes, en célebroit la réuſſite par les tendres embraſſemens qu'elle donnoit à ſon fils, en l'entretenant de la grandeur à laquelle il alloit être élevé, & en l'inſtruiſant de ce qu'il devoit faire lorſqu'on le viendroit prendre pour le conduire au trône.

Amurat qui marquoit déja ce qu'il ſeroit un jour, l'écoutoit avec reſpect; mais d'un air à lui faire comprendre qu'il n'avoit pas beſoin de ſes leçons; & lorſqu'elle eut parlé, ſans lui répondre ſur ce qu'elle venoit de lui dire, il lui demanda des nouvelles de l'Impératrice, & ſi elle étoit inſtruite de cet évenement. La Kioſem fut un peu ſurpriſe de cette queſtion, à laquelle elle ne s'attendoit pas; & piquée de jalouſie, elle fut quelque tems ſans parler: mais preſſée par ce jeune Prince, elle fut contrainte de lui répondre, qu'Aphendine n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit, & qu'elle avoit même contribué à lui faire rendre l'Empire que ſon oncle Muſtapha avoit uſurpé à ſon préjudice.

Je n'attendois pas moins de cette Princeſſe, dit Amurat, &

je lui en marquerai ma reconnoiſſance en travaillant fortement à la vengeance d'Oſman mon frere & ſon époux. Ces paroles redoublerent l'étonnement de la Sultane, ne pouvant concevoir par quel motif ſon fils paroiſſoit plus ſenſible à ce qu'il croyoit devoir à la veuve de ſon frere, qu'à la gloire de régner; mais elle ne ſçavoit pas que ce Prince, à qui la Validé n'avoit pas ſongé à prendre la précaution d'ôter les domeſtiques que l'Empereur Oſman avoit mis près de lui, n'avoit été entretenu depuis ſa mort que des indignités qu'on lui avoit fait ſouffrir, de l'inſolence des Janiſſaires & de la vie triſte & languiſſante de l'Impératrice qu'on lui diſoit n'attendre ſa vengeance que de lui.

Ces diſcours qu'on lui répétoit ſans ceſſe, mêlés au ſouvenir

des amitiés que lui avoient toujours fait Oſman & Aphendine, avoient mis dans ſon cœur autant de haine pour les Janiſſaires, qu'en avoit eu ſon frere, & une ſi forte eſtime pour l'Imperatrice, qu'il ne déſiroit la ſuprême puiſſance, que pour avoir occaſion de la lui témoigner, c'eſt ce qui le fit parler de la ſorte à la Sultane ſa mere : mais comme il tenoit d'elle l'art de diſſimuler, il ne lui témoigna rien de ſes ſentimens ſecrets, voulant ne les faire éclater que lorſqu'il en ſeroit tems.

Cependant, comme ce n'étoit point par révolte ni par caprice qu'on dépoſoit Muſtapha, mais par un conſentement général des milices, des Grands & des peuples, on voulut garder quelque forme de juſtice dans ſon détrônement. Pour cet effet, le Mouf-

ty & les principaux du Divan, firent inveſtir le Sérail dès la pointe du jour par plus de cinquante mille hommes, qui demandoient que Muſtapha parût au Divan, pour rendre la juſtice qu'il devoit à ſes fidéles ſujets; & ſur les ſix heures du matin, le Moufty, le grand Viſir & preſque tous les miniſtres furent à l'appartement de ce Prince, pour l'avertir que ſes ſujets attendoient ſes commandemens, & qu'il lui plût de paroître au Divan.

Comme ils connoiſſoient tous l'imbécillité de Muſtapha, & qu'ils jugeoient que ſes diſcours ou ſes actions prouveroient autentiquement ſon peu de capacité, ils ne faiſoient cette demande, que pour l'obliger de paroître en public, afin que chacun fût perſuadé de la néceſſité qu'il y avoit de le dépoſer; mais ceux que la

Validé avoit mis près de lui, l'empêcherent de ſortir ; & il leur parla avec ſi peu de ſens & de raiſon, qu'il fit pitié à toute l'aſſemblée, à laquelle il n'en fallut pas davantage pour être convaincuë de ſa folie : Ainſi le Moufty & les autres miniſtres étant revenus au Divan faire un fidéle rapport de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre, mille voix s'éleverent en criant unanimement : Vive Sultan Amurat ; & dans le moment, les mêmes députés partirent pour porter à ce Prince la nouvelle de ſon élévation.

Le Moufty, qui portoit la parole, ne lui eut pas plûtôt annoncé que le Divan & les peuples l'avoient choiſi pour leur Empereur, qu'Amurat lui répondit, qu'il leur étoit d'autant plus obligé, qu'il ſentoit bien qu'il étoit

encore trop jeune pour régir un ſi puiſſant Empire ; qu'il ne l'acceptoit pas comme s'en croyant digne, mais ſeulement parce qu'il ſçavoit que c'étoit ſon héritage, & dans l'eſpoir qu'ils voudroient bien lui apprendre à régner ; mais qu'étant inſtruit que le tréſor étoit vuide, il ſe voyoit hors d'état de faire aux milices des libéralités qu'elles exigeoient des nouveaux Empereurs ; que la funeſte mort de ſon frere lui étoit toujours préſente, & qu'il étoit bien cruel de ſe voir élever ſi haut, pour tomber enſuite par le caprice & l'avidité de ceux que Dieu n'avoit fait naître que pour obéir.

Des paroles ſi ſages & ſi enſées donnerent de l'admiration aux miniſtres, & leur firent juger qu'ils avoient tout à eſpérer d'Amurat. Mais l'étonnement de

la Sultane ſa mere fut extrême en l'entendant parler de la ſorte de ſon propre mouvement; les inſtructions qu'elle venoit de lui donner, n'ayant nul raport à ce qu'il venoit de dire, ne l'ayant entretenu que de gloire, de grandeur & de politique. Cependant le Moufty ayant aſſuré Amurat qu'on avoit prévû aux inconvéniens du donatif, & qu'il étoit à l'abri du caprice des milices, les députés le vêtirent d'un habit de drap d'or & d'argent, & l'emporterent ſur un ſofa couvert d'un tapis de velours cramoiſi brodé d'or, & le menerent de la ſorte au Divan, où ils le firent monter ſur le trône qu'on lui avoit préparé.

Quoique Amurat n'eût pas la beauté d'Oſman, ni les mêmes graces de cet aimable Prince, & que ſa phiſionomie fît déja remar-

quer la ſévérité des Othomans; comme il étoit bien fait, que ſon air étoit grave & majeſtueux, on ne laiſſa pas que de lui trouver des charmes, & de lui donner des marques d'admiration: Le Moufty fut le premier qui s'approcha du trône, & lui baiſa la main; enſuite de quoi s'étant tourné vers l'aſſemblée, il lui demanda ſi tous en général & en particulier n'acceptoient pas avec joïe Amurat pour Empereur: On ne lui répondit que par des acclamations réïterées. Alors le Moufty ayant crié à haute voix: Vive Amurat IV. notre Empereur; les mêmes mots furent repetés par tout le Divan avec un bruit qui en inſtruiſit les milices & les peuples qui étoient dans les cours du Sérail, qui dans le moment firent retentir le palais de mille cris de joye.

Le même jour le Divan donna ſes ordres pour la proclamation d'Amurat; ce qui fut exécuté avec un applaudiſſement univerſel, dans l'eſpérance où l'on étoit de voir venger le ſang innocent d'Oſman, & terminer les miſéres publiques. Après ſon couronnement, on ramena Muſtapha dans ſa célule, où il ſe laiſſa conduire ſans ſe plaindre; trop heureux encore de ce que la loi de Mahomet rend la vie des inſenſés inviolable & ſacrée, ſa mere fut remiſe au vieux Sérail, & la Sultane Kioſem déclarée Validé.

Comme l'ambition de cette Sultane commençoit à ſe voir ſatisfaite, & qu'elle n'avoit joüé tant de reſſorts, ni commis tant de crimes & d'injuſtices, que pour parvenir à ce haut degré de gloire, elle ne s'en vit pas plûtôt en

poſſeſſion, qu'elle fit ſuccéder l'équité, la prudence & la ſincérité à l'audace, à la trahiſon & à la diſſimulation, également doüée de vices & de vertus; comme elle s'étoit ſervie des premiers pour s'élever à la toute-puiſſance, elle n'employa plus que les dernieres pour s'y maintenir.

La minorité de ſon fils, la laiſſant maîtreſſe de ſon éducation, & de l'adminiſtration de l'Etat, elle s'en acquitta avec tant de ſuccès, que les miniſtres les plus conſommés ne pouvoient lui refuſer leur admiration; il eſt vrai qu'elle trouva des diſpoſitions ſi heureuſes dans le jeune Amurat, qu'elle en eut moins de peine à régir l'Empire; ce Prince la ſecondant avec une application ſurprenante, ſon génie prématuré le faiſant entrer dans les choſes les plus difficiles.

Il ne fut pas plûtôt débarraſſé des cérémonies de ſon couronnement, que ſon premier ſoin fut d'aller rendre viſite à l'Imperatrice; ce qu'il fit avec toute la pompe & tout l'appareil de ſa grandeur. Aphendine qui ne doutoit pas qu'il ne fît cette démarche, le reçut avec une majeſté reſpectueuſe, accordant avec art ce qu'elle devoit à l'Empereur, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même. Quoiqu'elle fût dans une mélancolie extrême, & que ſa parure fût dénuée de tous les ornemens qui pouvoient relever l'éclat de ſes charmes; ſon air modeſte & languiſſant, & quelques larmes que la vûë d'Amurat lui fit répandre, la fit paroître ſi belle & ſi reſpectable aux yeux de ce Prince, qu'il en fut ſaiſi d'admiration.

Après quelques momens de ſilen-

ce : Je ne viens point, lui dit-il ; pour rappeller à votre idée un funeſte ſouvenir, ni pour faire éclater en votre préſence le faſte de la grandeur ſuprême ; je n'y viens que pour vous rendre ce que tous les hommes vous doivent de quelque rang qu'ils ſoient ; & pour donner à mes ſujets un exemple qui les engage à vous regarder & à vous reſpecter comme leur légitime Souveraine : je regrette ce que vous pleurez, je frémis de colére & d'horreur, quand je ſonge que je ne dois l'Empire qu'au plus terrible de tous les évenemens ; & je voudrois en être loin encore, & revoir ſur le trône mon frere & votre époux.

Amurat tint ce diſcours avec une grace particuliere ; la ſincérité étoit peinte ſur ſon viſage, & quoique l'Imperatrice ne pût retenir ſes pleurs, tandis qu'il lui

parloit, elle ne laiſſa pas d'en reſſentir une véritable conſolation: Seigneur, lui répondit-elle, ces ſentimens ſont dignes du fils d'Achmet & du frere d'Oſman. Je n'ai jamais douté qu'ils ne fuſſent dans ton cœur; auſſi n'eſt-ce point l'évenement préſent, qui fait couler mes larmes : le trône eſt ton héritage; & c'eſt avec toute la joye, dont mon triſte ſort me rend capable, que j'y vois monter ta Hauteſſe; ç'a même été un accroiſſement à ma vive douleur, de ce que ta grande jeuneſſe t'a empêché de l'occuper au moment fatal de la mort d'Oſman, tu l'aurois déja vengé. Mais enfin, grand Empereur, continua-t-elle d'un ton plus ferme, cet illuſtre frere, ſa veuve & tout l'Empire n'attendent ſa vengeance que de toi; ſonge que ces acclamations que tu viens

d'entendre à ton couronnement ces cris de joye, mille fois redoublés, ces marques d'amour & d'admiration, & ces benedictions dont tu viens d'être comblé, ſont les mêmes mouvemens dont les cœurs parurent excités à l'avenement de ton frere; & que cependant ces mêmes cœurs ont oublié leur amour, leur joye, leur admiration & leurs benedictions pour le détrôner, le trahir, l'accabler d'ignominie & pour le maſſacrer: Que cet exemple, ô grand Amurat! te ſerve de flambeau pour ta conduite & pour notre vengeance.

Les ſanglots dont l'Imperatrice entre-coupa la fin de ſon diſcours, tirerent des larmes de tous ceux qui étoient préſens à cette entre-vûë. Amurat en fut émû, ſes yeux en brillerent d'un nouveau feu, ſon viſage ſe couvrit

vrit d'une couleur éclatante, & prenant la parole avec un air qui faiſoit déja trembler : Je l'ai juré, grande Sultane, dit-il à l'Impératrice ; & ſi votre juſte douleur peut trouver quelque adouciſſement par les ſoins que je prendrai de vous ſatisfaire, vous pouvez dès ce moment rendre le calme à votre cœur.

Le reſte de cette converſation ſe paſſa à peu près de la même ſorte, & ſe termina par de nouvelles proteſtations de la part d'Amurat, & de véritables marques d'eſtime & d'amitié de celle de l'Impératrice. Tout ce que cette Princeſſe dit au Sultan, s'imprima ſi fortement dans ſon eſprit, qu'il ne pouvoit plus parler d'Oſman ſans répandre des larmes, ni prononcer les noms des chefs de la milice ſans horreur & ſans indignation ; & dès

ce moment il ſe forma un plan de vengeance contre ces aſſaſſins, dont la réuſſite étoit immanquable, afin de les exterminer, ſans expoſer ſa vie & ſon Empire.

Mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eſt que ce Prince, tout jeune qu'il étoit, conçut ſi bien l'importance de ſon deſſein, qu'il eut la prudence de le cacher juſqu'à l'inſtant de ſon exécution, ſans même en rien faire connoître à la Sultane ſa mere; cette Princeſſe étoit cependant trop pénétrante pour ne pas voir que la parfaite conſidération d'Amurat pour Aphendine, le porteroit autant à la vengeance, que la juſtice qui étoit dûë au ſang innocent d'Oſman; mais comme ſon ambition étoit ſatisfaite, & que par ſes précautions elle étoit à l'abri d'être compriſe dans le nombre des coupables, elle ne

chercha point à diſtraire le Sultan de ſes projets ; au contraire, comme elle étoit perſuadée qu'elle ne pouvoit ſe faire aimer & craindre qu'en témoignant un ſenſible regret du ſort d'Oſman, qu'en haiſſant ſes ennemis, & qu'en paroiſſant vouloir les exterminer ; elle n'entretenoit ſon fils que du déſir qu'elle avoit de le voir ſon frere, tandis qu'elle employoit tous les reſſorts de ſa politique, pour appaiſer les troubles & les révoltes que le prétexte de cette vengeance avoit excités dans toutes les parties de l'Aſie.

Pluſieurs des Bachas, dont les gouvernemens étoient voiſins de la Perſe, avoient fait alliance avec le Sophy, pour ſe maintenir dans leurs provinces, & ſe les rendre héréditaires : La Sultane Kioſem fit tant par ſes ruſes, ſes fineſſes

& par des travaux inoüis, qu'elle parvint à les faire rentrer dans leur devoir; le ſeul Abaza ne voulut rien entendre à ſes menaces ni à ſes promeſſes : comme il étoit le plus redoutable, tant par la puiſſante armée qu'il commandoit, que par ſa valeur & ſa capacité : la Validé croyoit n'avoir rien fait, puiſque cet ennemi lui reſtoit encore. Cet homme, qui poſſédoit toutes les parties, qui forment un grand Général, & que la fortune ſembloit conduire par la main dans toutes ſes entrepriſes, après la priſe de Carvaïſar, s'étoit avancé preſque au cœur de la Natolie, où il mettoit tout à feu & à ſang, exhortant les peuples à le ſeconder, pour venger la mort du grand Oſman ; le zéle extrême de ce fameux rébelle, l'avoit rendu très-cher à l'Impératrice & au Moufty ſon

pere, qui lui avoient écrit l'un & l'autre pour le remercier, & l'encourager à pourſuivre les Janiſſaires juſques au dernier d'entr'eux.

La Sultane Kioſem, qui avoit des eſpions par tout, n'ignoroit pas l'étroite intelligence d'Abaza avec le Moufty & l'Impératrice; elle ſçavoit même que ce Général avoit fait aſſurer Aphendine en dernier lieu qu'il ne poſeroit jamais les armes qu'il n'eût ſacrifié aux manes d'Oſman tous ceux qui avoient contribué à ſon détrônement & à ſa mort.

Et jugeant bien qu'elle ne gagneroit jamais cet ennemi, ſi elle ne fléchiſſoit le cœur de l'Impératrice, elle ſe réſolut à tout mettre en uſage pour y parvenir. Dans ce deſſein elle ſe rendit un jour dans l'appartement de cette Princeſſe, où après les premieres

civilités ayant fait tomber la conversation sur les affaires de l'Etat, elle lui détailla la peine qu'elle avoit eûë à ramener les rébelles à l'obéïssance qu'ils devoient au Sultan ; mais continua-t-elle, en la regardant avec confiance, le plus redoutable, échape à ma politique ; & je vois que c'est à vous seule que le ciel reserve la gloire de le soumettre.

Abaza, l'invincible Abaza, armé pour la cause la plus juste & la plus sainte, mépriſe les promesses & les menaces, & comme ses victoires semblent justifier sa rébellion, il est sans crainte & sans remords ; mais, Madame, l'excès de son zéle pour le grand Osman, met l'Empire dans un péril manifeste. Le prétexte de cette vengeance a mis l'Asie en feu, la révolte d'Abaza en entraîne plusieurs autres, qui

ſous le nom de vengeurs d'Oſman, ne travaillent que pour leurs intérêts particuliers, afin de ſecoüer le joug de leur Empereur, de s'emparer de nos villes, de nos provinces, & de venir même nous donner la loi juſques dans Conſtantinople ; cependant tous ces maux ceſſeront ſi vous voulez dire un mot: Abaza adore trop la mémoire de votre auguſte époux, pour n'être pas ſoumis à vos ordres, & Sultan Amurat vous devroit une reconnoiſſance éternelle, ſi vous vouliez vous mêler de cet accomodement ; ſa Hauteſſe vous laiſſera maîtreſſe des conditions, & tiendra avec une fidélité inviolable tout ce que vous promettrez. La vertueuſe Aphendine qui dès les premieres paroles de la Sultane, avoit jugé où elle en vouloit venir, lui répondit avec ſa douceur ordinaire :

que ſi Abaza avoit été rébelle à l'Empereur, qu'elle n'auroit jamais nulle eſtime pour lui, mais que ce grand homme ne devoit pas avoir ce nom odieux ; qu'il étoit vrai qu'il étoit armé contre la plûpart des ſujets d'Amurat ; que c'étoit à eux qu'il faiſoit la guerre comme étant complices de la mort du plus aimable Prince qui fût jamais, & non à ſon Empereur ; duquel il avoit ſi bien reconnu la puiſſance ; qu'elle étoit inſtruite qu'auſſi-tôt qu'il avoit appris ſon avenement à l'Empire, il avoit fait crier par toute ſon armée qu'on traitoit de rébelle : *Vive Sultan Amurat, & meurent tous les ennemis de Sultan Oſman* ; que ce dernier point étoit l'unique motif qui lui armoit le bras ; qu'il ne pouvoit parvenir à détruire les milices & ſur tout les Janiſſaires, qu'en attaquant les villes

villes & les places dans lesquelles ils étoient, & qu'elle étoit si certaine qu'il n'en vouloit qu'à ces barbares, qu'elle le verroit avec son armée au milieu de la ville impériale, qu'elle ne craindroit rien pour l'Empereur ni pour l'Empire : que cependant la vengeance qu'elle devoit à son époux, ne la portant point à troubler l'Etat, elle s'employeroit volontiers à la reduction d'Abaza, si sa Hautesse l'assuroit elle-même qu'il avoit assez de confiance en elle pour lui laisser traiter cette affaire importante.

La Validé qui connut au discours d'Aphendine, qu'elle craignoit qu'on ne voulût désarmer Abaza que pour lui faire un mauvais parti, lui promit qu'Amurat viendroit lui-même la prier de travailler à ce grand ouvrage, & qu'il lui donneroit toutes les sû:e-

tés qu'elle demanderoit ; en effet cette Sultane ayant fait voir à ſon fils de quelle conſéquence il étoit pour l'Empire de ſoumettre ce rébelle, il fut avec elle dès le lendemain chez l'Impératrice, qu'il conjura d'employer tout ſon pouvoir ſur Abaza pour le réduire, ajoûtant qu'il étoit perſuadé que par ſes ſoins, elle feroit de ce fameux rébelle le plus fidéle de ſes ſujets, & qu'il deviendroit la colonne & l'appui de ſon autorité.

Aphendine ne balança point à le confirmer dans ces ſentimens, étant aſſurée qu'Abaza en étoit digne ; mais ne voulant rien hazarder qu'elle ne fût convaincuë qu'on ne ſe vouloit point ſervir de ſon entremiſe pour perdre plus aiſément ce Général, elle prit toutes les précautions néceſſaires pour n'avoir rien à crain-

dre de ce côté ; & comme la Kioſem agiſſoit alors de bonne foi, & que le jeune Empereur avoit en ſecret une tendre eſtime pour Abaza, ils firent l'un & l'autre tout ce que l'Impératrice exigea d'eux pour ſa ſûreté. Amurat lui promit même que ce n'étoit pas pour arrêter le cours d'une juſte vengeance qu'il déſiroit de ſoumettre ce Bacha ; que ſa réduction n'en rendroit pas les milices plus heureuſes, & qu'il prendroit de ſi juſtes meſures, que tous ceux qui avoient trempé dans la rébellion contre Oſman ſeroient entierement exterminés.

Une promeſſe ſi conſolante pour une femme tendre, fidéle, & que la ſeule envie de ſe venger empêchoit de ſuivre ſon époux au tombeau, détermina l'Impératrice à faire ce qu'on vouloit d'elle ; & dès le jour ſui-

vant elle remit à la Validé la lettre qu'elle écrivoit à Abaza, que cette Sultane se chargea de lui faire tenir; en effet, elle lui fut exactement renduë au milieu de son camp. Ce Général la reçut avec un respect profond; mais ne voulant donner aucun soupçon à ses Généraux & à ses soldats, il en fit la lecture à haute voix en leur présence: elle étoit conçuë en ces termes.

## L'IMPERATRICE APHENDINE,

### Au généreux ABAZA, vengeur du grand OSMAN.

*INvincible Abaza, la confiance que j'ai en toi par le zéle infatigable que tu témoignes chaque jour à la mémoire de mon époux ton auguste maître, me fait espérer que tu ne me refuseras pas de désarmer*

*ton bras redoutable pour ne le plus employer que contre les ennemis de Sultan Amurat, frere & légitime ſucceſſeur du grand Oſman, que Dieu & le Prophete ont placé ſur le trône. Sa Hauteſſe t'eſtime; & c'eſt par mon entremiſe qu'il en donnera des preuves inconteſtables, ſi tu veux rendre le repos à toute l'Aſie, en acceptant les conditions ſolides & honorables que je me ſuis engagée de te faire.*

APHENDINE, Impératrice.

Abaza n'eut pas plûtot lû cette lettre, qu'il aſſembla ſon conſeil, où chacun lui fit entendre que l'on reconnoiſſoit les artifices de la Sultane Kioſem, qui ſe ſervoit de l'intégrité & de la bonne foi de l'Impératrice, pour le faire tomber dans le piége qu'on lui avoit ſans doute préparé; que toutes les propoſitions qu'on pouroit

lui faire, ne ſeroient que pour diviſer ſon armée & lui ôter par là les moyens d'être ſecouru; qu'il n'y avoit point à douter qu'on n'eût obligé l'Impératrice à cette démarche, qui peut-être n'en étoit pas contente elle-même; & qu'il étoit de ſa prudence de ne rien hazarder dans une affaire auſſi délicate, qu'il n'eût des preuves ſenſibles de la ſincérité des intentions de la Porte, & de l'approbation d'Aphendine.

Ce raiſonnement étoit trop ſenſé pour trouver de l'oppoſition de la part d'Abaza, d'autant plus que la fureur dont il étoit animé contre les Janiſſaires & les Spahis n'étoit pas encore aſſouvie; leurs chefs, principaux auteurs du malheur d'Oſman, n'étant pas punis de leurs crimes; ainſi il fut réſolu qu'il répondroit à l'Im-

pératrice avec tout le reſpect que méritoit cette grande Princeſſe ; mais que cependant il lui feroit concevoir que, jugeant de la vertu des autres par la ſienne, elle ſe laiſſoit ſéduire à de fauſſes apparences, & qu'on ne cherchoit à le déſarmer que pour arrêter le cours de ſa vengeance, & proteger les cruels qui avoient détrôné & fait mourir ſon époux.

Tandis qu'Abaza & ſon conſeil formoient cette réſolution, la Sultane Kioſem ſuivant toujours ſa politique ordinaire pour ſe rendre recommandable, fit courir le bruit que l'acommodement d'Abaza ſe traitoit, & qu'il y avoit toute apparence qu'il ſe concluroit au contentement des uns & des autres, ce qui donna une ſi grande joye aux milices, qu'elles en firent des remercimens à cette Sultane, qui bien

loin de les déſabuſer, les confirma elle-même dans cette opinion. Sur cette aſſurance, les principaux de ceux qui avoient détrôné Oſman, au nombre de huit mille Spahis ou Janiſſaires, qui depuis le commencement des troubles, n'avoient point quitté Conſtantinople, s'aſſemblerent pour aller voir leurs familles; ils paſſerent à Scutary, & là ils élurent des chefs pour les commander & les conduire juſques dans le Curdiſtan où ils devoient ſe ſéparer: & quoiqu'ils ne doutaſſent nullement de ce que la Validé leur avoit dit, ils ne laiſſerent pas de ſe précautionner contre ce qui pouvoit leur arriver, en prenant des routes écartées, afin d'éviter les troupes d'Abaza; mais la Providence qui leur avoit préparé le châtiment que méritoit l'énormité de leur crime, rendit

tous leurs ſoins inutiles.

Abaza qui avoit à Conſtantinople autant d'amis qu'elle enfermoit d'habitans, & ſurtout parmi les gens de loi, fut averti de leur projet & de leur départ, preſqu'auſſitôt qu'ils l'exécuterent, & de toutes les meſures qu'ils prenoient pour l'éviter. Lorſqu'il fut bien informé de leur route, il ſe mit à la tête de quinze mille chevaux dont chacun portoit un fantaſſin en croupe, & fit une ſi grande diligence, qu'il arriva avant les Spahis & les Janiſſaires dans une plaine environnée de bois, par laquelle il falloit qu'ils paſſaſſent néceſſairement.

Comme il connoiſſoit parfaitement le pays, il fit mettre la moitié de ſes troupes en ambuſcade dans les bois par où ſes ennemis devoient entrer dans la

plaine, avec défenſes ſous peine de la vie de ſe montrer, ni de les attaquer qu'on n'eût fait le ſignal dont on étoit convenu; & avec le reſte de ſes troupes il entra dans les bois oppoſés où il n'attendit pas longtems ſes victimes; car deux jours après il fut averti qu'elles devoient paſſer le lendemain ſur le midi, & traverſer la plaine. Cependant à l'approche des bois le Commandant des Spahis & des Janiſſaires fit faire alte & envoya quelques Spahis à la découverte, qui n'ayant fait que cottoyer les bords des bois, furent dire à leur Général qu'il n'y avoit rien à craindre; enſorte que ces miſérables marcherent avec confiance: mais lorſqu'ils furent au milieu de la plaine, Abaza fit donner le ſignal par de grands feux qu'il fit allumer de tous côtés. Ces flammes ſubites éton-

nerent les Janiſſaires, & voyant les troupes qui ſortoient des bois de toutes parts, ils ne douterent point de leur perte. Leur premier mouvement fut de retourner ſur leurspas;mais reconnoiſſant qu'ils étoient enveloppés, ils prirent la généreuſe réſolution de ſe bien défendre & de vendre chérement leurs vies; pour cet effet ils formerent un bataillon quarré qui étoit ſoutenu dans ſes flancs par les Spahis, diviſés en quatre troupes, & dans cet ordre ils marcherent hardiment contre Abaza.

Mais ce Général les reçut d'une ſi terrible maniere qu'après deux heures de combat, leur bataillon fut rompu, & ces malheureux ſe voyant entourés de tous côtés, jetterent leurs armes & prirent la fuite, eſpérant gagner les bois & y trouver quel-

qu'endroit propre à ſe cacher ; mais ils furent tous pris ou tués ; & ceux qui avoient pénétré dans les bois, y furent maſſacrés par les payſans que la marche d'Abaza y avoit attirés. Cinquante Chariots chargés des effets de ces miſérables, furent pillés, leurs femmes & leurs enfans, maſſacrés, ſans que le ſexe des unes & la jeuneſſe des autres, pûſſent arrêter la fureur de leurs ennemis.

Ceux même qui s'étoient rendus volontairement, n'en furent pas plus heureux, Abaza les fit tous empaler ; enſorte que le ſpectacle devint horrible. Dans le fort de leurs tourmens, il leur reprochoit les cruautés qu'ils avoient exercées contre le grand Oſman, en leur diſant qu'il ne faiſoit qu'executer les ordres de cet auguſte Prince en les faiſant périr, & que le Prophete Maho-

met leur réſervoit après leur mort des ſupplices encore plus terribles, pour les punir éternellement de leur crime: enfin de huit mille hommes de troupes réglées, & de plus de quatre mille valets, il ne s'en ſauva pas un ſeul pour porter la nouvelle de cette défaite.

Le premier ſoin d'Abaza après cette victoire, fut d'en informer Amurat & le Divan, & d'en envoyer une relation particuliere à l'Impératrice, afin de faire connoître à tous qu'il n'avoit point d'autre but, ni d'autre ambition que de venger Oſman. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joye que cette nouvelle jetta dans Conſtantinople; toutes les voix ſe réüniſſoient pour chanter les loüanges d'Abaza & célébrer la gloire qu'il avoit eûë de châtier les principaux des rébelles; ce

qu'il y eut de ſingulier ; c'eſt qu'Aphendine reçut preſqu'en même tems la réponſe d'Abaza & le détail de ſa victoire. Elle envoya ſur le champ cette relation au jeune Empereur, qui malgré la diſſimulation qui lui étoit naturelle, ne put s'empêcher de marquer le plaiſir que lui faiſoit cette expédition ; il fut même très-promptement aux appartemens d'Aphendine pour lui en témoigner ſa joye, admirant avec elle la conduite, la diligence & le courage d'Abaza auquel il donnoit de grands éloges. La ſeule Kioſem étoit au déſeſpoir de voir croître la réputation de ce grand homme, qu'elle craignoit avec d'autant plus de juſtice, qu'elle ne pouvoit rien entreprendre contre lui, ſans ſe perdre elle-même ; mais ſon eſprit ſçachant ſe ſervir de tout, elle prit l'occaſion de

cette nouvelle victoire pour faire connoître à l'Empereur combien il étoit néceſſaire de gagner ce Général & lui faire poſer les armes. Aphendine ſaiſit cet inſtant pour montrer ſa réponſe au Sultan qui la lut lui-même en préſence de ſa mere. Elle étoit telle.

## ABAZA

### A la très-auguſte Impératrice APHENDINE.

*TRE's grande & très-ſublime Princeſſe, ta lettre a comblé d'honneur & de joye le fidéle eſclave de Sultan Amurat, & nous n'aurions pas balancé à nous ſoumettre à tes ordres qui nous ſont ſacrés, ſi les interêts de ſa Hauteſſe & ceux de la mémoire du grand Oſman, ne nous obligeoit à ne quitter les armes qu'après avoir puni les rébelles à l'autorité ſuprême, & montré aux*

*Muſulmans le reſpect & l'obéïſſance qu'ils doivent avoir pour l'auguſte ſang Othoman ; c'eſt le commandement que j'en ai reçu de notre grand Prophete qui m'eſt apparu, tenant par la main le magnanime Sultan Oſman ; & ce n'eſt que pour obéïr à leurs ordres que j'immole à la vengeance de ce grand Prince, les Janiſſaires & les Spahis. La jeuneſſe de notre invincible Sultan Amurat l'empêche de regner par lui-même, il ignore encore de quelle conſéquence il eſt pour ſa propre ſûreté, que je pourſuive mon entrepriſe : ta bonté, ô grande Princeſſe ! te ferme les yeux ſur le piége qu'on nous veut tendre ſous ombre d'accommodement. Nous avons de puiſſans ennemis dans l'intérieur du Sérail & dans le Divan ; ils le ſont auſſi de ſa Hauteſſe, & nous ne pouvons apporter trop de précaution pour prevenir leurs pernicieux deſſeins ; cependant très-*

*grande*

*grande & très-auguſte Impératrice, ſi notre vie te peut être néceſſaire, nous ſommes prêts à te la ſacrifier pour te prouver le zéle, le profond reſpect & la ſoumiſſion d'*ABAZA.

Cette lettre produiſit des effets différens dans le cœur & l'eſprit du Sultan, d'Aphendine & de la Validé. Cette derniere en fut vivement piquée, voyant bien qu'Abaza ſe défioit d'elle; Amurat en ſentit un ardent déſir de gouverner ſeul & de ſecoüer le joug de ſa mere dont il connoiſſoit toutes les intrigues; & l'Impératrice à qui cette lecture rappelloit un funeſte ſouvenir, ſans s'occuper des affaires de l'Etat, s'abandonna à toute ſa douleur, & répandit un ruiſſeau de larmes que la préſence de l'Empereur ne put retenir. Ce Prince en parut touché & la quitta en lui diſant qu'il ſe-

roit ſes réfléxions ſur la lettre d'Abaza & qu'il les lui communiqueroit.

Pour la Kioſem, les ſiennes étoient faites; & ne voulant plus s'abaiſſer à prier, elle réſolut de réduire Abaza par la force des armes; & comme ſa lettre attaquoit le Divan, ne doutant point qu'il n'en fût irrité, elle en dit la teneur en plein conſeil, où il fut conclu qu'il falloit tout employer pour abbatre ce prétendu rébelle; ainſi la Validé fit aſſembler une armée au-delà du Boſphore qui ſe trouva forte de ſoixante mille hommes, dont le commandement fut donné à Sinan Bacha, homme de grande réputation.

Amurat n'approuvoit pas dans ſon ame les efforts qu'on alloit faire contre Abaza; mais il ne vouloit point encore parler en maître, le tems n'en étoit pas ve-

nu; & comme il y touchoit, il ſe contentoit de diſſimuler & de faire ſon profit de tout ce qu'il voyoit & entendoit. Sinan ayant reçu l'ordre pour marcher contre les rébelles, Abaza qui en étoit informé, ſe mit en devoir de le bien recevoir : pour cet effet, il fut au devant de ſes ennemis afin de gagner un camp dont l'aſſiette lui parut favorable, & s'y retrancha avantageuſement.

L'Armée impériale étant arrivée ſur les bords d'une large ravine, dans laquelle paſſoit un ruiſſeau, Sinan voulut le faire traverſer à ſes troupes à la vûë de ſon ennemi, s'imaginant qu'il ne ſortiroit pas de ſon poſte; mais le brave Abaza, ne vit pas plûtôt qu'ils commençoient à paſſer la ravine, qu'il fit ſortir ſon armée du camp, & marcha droit à ſes ennemis. Il n'y avoit en-

core que la moitié de l'armée impériale de paſſée, lorſqu'il l'attaqua; elle tint ferme à ſes premieres attaques, mais elles furent réïterées avec tant de vigueur, qu'Abaza l'ébranla, & l'ayant enfoncée, tout fut culbuté dans la ravine. Sinan fut tué, & le reſte des troupes impériales prit la fuite. Abaza fit pourſuivre les fuyars avec tant de ſuccès, qu'on lui amena dans ſon camp juſqu'à douze mille priſonniers. Tous ceux qui ſe trouverent Janiſſaires ou Spahis furent égorgés ou empalés, comme coupables de la mort d'Oſman.

Cette victoire affligea fortement la Validé; mais les habitans de Conſtantinople en marquerent une joye pareille à celle que leur auroit donné la défaite des Chrétiens ou des Perſes. Abaza envoya au Moufty une rela-

tion exacte de ce qui s'étoit paſſé dans cette grande action à laquelle il joignit une liſte de tous ceux qui avoient participé au détrônement & à la mort d'Oſman, en le priant d'avertir Amurat de ſe défier de ceux qu'il nommoit, étant les plus grands ennemis du ſang & de la maiſon des Othomans.

Le Moufty fut auſſi-tôt remettre entre les mains d'Amurat la relation & la liſte. Ce Prince lut l'une & l'autre avec beaucoup d'attention, après quoi il recommanda au Pontife un ſecret inviolable, voulant, lui dit-il, examiner ſi tous ceux que nommoit Abaza étoient véritablement criminels, & les punir ſans que perſonne pût s'oppoſer à ſa juſtice. Le Moufty déſiroit trop ardamment la vengeance d'Oſman pour n'être pas diſcret ſur ce qui pou-

voit l'avancer. Il en assura le Sultan, qui sans rien communiquer de son dessein à la Validé, ni même à ses plus chers confidens. dissimula si bien, & s'instruisit avec tant d'adresse de la verité, qu'il reconnut qu'Abaza ne lui avoit rien avancé qui ne fût très-certain; il en apprit même plus que ce Général n'avoit osé lui dire; car ceux à qui il se confioit pour tout découvrir, étant pressés par ses ordres de ne lui rien cacher, lui firent comprendre que sa mere elle-même avoit fomenté la sédition, & qu'elle avoit contribué autant que personne au malheur d'Osman. Amurat qui chaque jour apprenoit à la connoître, n'en douta point; mais respectant les loix de la nature, il renferma dans son sein l'horreur que sa conduite lui inspiroit; & ne voulant pas se venger sur elle,

il ne ſongea à la punir qu'en faiſant périr tous ceux qui l'avoient ſervie dans cette fatale cataſtrophe.

En effet, chaque jour ſous divers prétextes, il trouvoit moyen d'en faire mourir quelques-uns. Il arriva même une choſe ſinguliere, qui fournit une occaſion favorable de perdre ſans riſque le plus déterminé des ennemis d'Oſman, & qu'Abaza avoit mis à la tête de ſa liſte, c'étoit Caſref Bacha Spahiler, Agaſy ou Général des Spahis : cet homme qui avoit paru favoriſer la Kioſem dans le ſoulevement des milices contre Oſman, & en qui cette Sultane avoit eu une grande confiance, ſe trouvoit alors le ſeul dans le Divan, qui fût toûjours oppoſé à ſes deſſeins & à ſon autorité, la puiſſance de cette Princeſſe, qui étoit montée au plus haut degré

par l'adreſſe qu'elle avoit euë de donner les gouvernemens des provinces, & les principales charges de la cour à ſes créatures, honoré du ſceau de l'Empire. Mahomet d'Agul, Bacha, l'un de ſes gendres, fut extrêmement irrité que Caſref la contrecarât à chaque inſtant au milieu de tant de gens ſoumis à ſes moindres volontés.

Son dépit en cette occaſion l'ayant emporté ſur ſa prudence ordinaire, ſans ſonger que celui qu'elle vouloit perdre, pouvoit dire contre elle de terribles choſes, elle s'en plaignit au Sultan. Amurat charmé que ſa mere lui donnât elle-même un moyen de ſe défaire de cet homme, feignit d'approuver ſon reſſentiment, & la preſſa de s'en venger. La Validé munie de ce conſentement, n'héſita point à ſe ſatisfaire : elle manda

manda au Général des Spahis, que pour des affaires ſecrettes & importantes à l'Etat, il ſe rendît au Sérail pour recevoir les ordres de l'Empereur. Caſref qui ne ſe défioit de rien, obéït à l'inſtant, mais il ne fut pas plûtôt dans l'appartement du Sultan, qu'il y fut arrêté, & ce Prince ayant paru, lui reprocha le meurtre de ſon frere, & les cruautés qu'il avoit exercées contre lui conjointement avec les Janiſſaires, & le condamna à avoir la tête tranchée.

Caſref, qui ne s'attendoit pas à cet arrêt, eut la hardieſſe de demander au Sultan, ſi c'étoit là la récompenſe qu'il lui donnoit pour l'avoir placé ſur le trône, & comme il ſe préparoit à ſe juſtifier aux dépens de la Validé, Amurat craignant d'en trop apprendre, fit ſigne qu'on l'emme-

nât, & qu'on executât ſon ordre : on le conduiſit dans les Jardins, où on le fit aſſeoir ſur une chaiſe au bord d'un baſſin plein d'eau, ſelon l'uſage des Turcs, & là on lui fit voller la tête dans le baſſin. La Sultane Kioſem commanda à un Capigy de prendre cette tête, & de la jetter à la porte du Divan, afin d'imprimer aux Viſirs plus de reſpect & de déférence à ſes ordres.

Cette Sultane que la haine aveugloit, crut avoir fait un grand coup dans cette expédition, mais en effet elle avoit perdu dans ce Général le ſujet qui lui étoit le plus attaché. C'étoit un des hommes de l'Empire le mieux fait, plein d'eſprit & de courage, la Kioſem s'en étoit toûjours ſervi dans toutes ſes intrigues : il étoit l'ame de ſes conſeils ; elle n'avoit jamais rien en-

trepris ſans le conſulter, il en avoit reçû des ſommes immenſes qu'il avoit ſoin de diſtribuer aux rébelles, & l'on fut dans la derniere ſurpriſe au Divan & dans la ville, qu'elle eût fait périr un homme qu'elle avoit paru diſtinguer de tous les autres; & les eſprits les plus pénétrans diſoient qu'il étoit la victime de la jalouſie plûtôt que celle de l'Etat.

Mais on ignoroit, qu'Amurat qui étoit inſtruit de tout ce que je viens de dire, ne ſçachant comment ſe défaire de ce chef de ſéditieux, par l'attachement que ſa mere avoit pour lui, avoit promptement ſaiſi l'inſtant de ſa colere pour y parvenir, & ne s'étoit ſervi du reſſentiment de cette Princeſſe, que pour ſatisfaire le ſien, puiſque ſi Caſref n'eût pas été coupable d'ailleurs, jamais Amurat n'eût entré dans

tête de la Sultane Validé, & celle du grand Viſir. Amurat les refuſa avec hauteur, mais les rébelles lui manderent, que s'il ne les ſatisfaiſoit à l'inſtant, ils étoient réſolus de le détrôner, & de mettre à ſa place ſon frere Bajazet. Le Sultan indigné de cette inſolence, voulut encore répondre avec fierté, mais la Validé plus timide, aima mieux livrer ſon gendre, que de courir un plus grand riſque, ainſi ce malheureux fut la victime des ſéditieux, qui le maſſacrerent ſur le champ, & la Sultane qui avoit parmi eux pluſieurs de ſes créatures, leur fit diſtribuer une ſomme d'argent, qui les obligea à ne plus parler d'elle.

Cependant ces mutins enhardis par la facilité qu'on avoit euë à leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient, eurent encore la témérité

de demander la tête du Moufty, & celle de l'Aga des Janiſſaires, & du grand tréſorier: cette inſolence qui remettoit devant les yeux d'Amurat le malheureux ſort d'Oſman, le faiſoit frémir de rage; il leur manda, que le Moufty étoit dans la grande Moſquée, & que s'ils oſoient porter leurs mains ſacriléges juſques dans le Sanctuaire, & ſur leur Pontife, ils pouvoient aller l'y trouver, & que les deux autres étoient en fuite.

Les rébelles, ſous prétexte de les chercher, pillerent pluſieurs palais, où ne les ayant point trouvés, ils revinrent au Sérail, & demanderent à voir le nouveau grand Viſir Ragib, beau-frere d'Amurat, à qui ce Prince avoit été forcé de donner cette grande charge, quoiqu'il le haît, ſçachant qu'il étoit du parti des rébelles, qui, en le voyant, firent

mille cris d'acclamations, & l'écouterent paiſiblement. Ils lui demanderent à voir Sultan Bajazet, & l'on fut obligé à le faire paroître ſur un balcon, à côté d'Amurat, qui eut le déplaiſir de les voir battre des mains en témoignage de leur joye, & de leur entendre dire, que la tête du Moufty leur répondroit de celles de Bajazet, & du grand Viſir. Tant d'inſolence enflamma le courage du jeune Amurat, il demanda ſes armes, & voulut ſortir ſur les rébelles, à la tête de ſes Gardes, mais lorſqu'il leur en fit la propoſition, il les trouva froids & ſans mouvement, lui alleguant pour leurs raiſons qu'ils ſe faiſoient ſcrupule de répandre le ſang de leurs camarades. Cette réponſe mit Amurat dans le plus cruel déſeſpoir, & il ſe retira dans ſon appartement, proteſtant

de ſe venger ſéverement des inſultes que les mutins faiſoient chaque jour à la majeſté ſuprême. Le grand Viſir, qui étoit dans leurs intérêts, & qui craignoit le mérite & la faveur de l'Aga des Janiſſaires, & du grand tréſorier qu'Amurat aimoit, fit tant de perquiſitions qu'il découvrit le lieu de leur retraite, où il les fit arrêter, & les livra aux ſéditieux de ſa ſeule autorité, qui, après leur avoir fait mille indignités, les pendirent à un arbre. Cette expédition ayant aſſouvi leur fureur, ils ſe calmerent & rentrerent dans leur devoir.

Mais Amurat vivement touché de la mort cruelle de ces deux grands hommes, chercha avec tant de ſoin qui en pouvoit être l'auteur, qu'il découvrit toute la trame du Viſir, & dès-lors il projetta d'en tirer vengeance.

Pour y parvenir, il dissimula sa douleur & sa colere jusqu'au moment qu'il trouveroit favorable pour faire éclater l'une & l'autre. La Sultane Kiosem, qui se connoissoit en dissimulation, pénétra une partie de celle de son fils, & avertit le grand Visir de prendre garde à lui. Sur cet avis il travailla à se faire un puissant rempart contre son maître dans l'affection que les milices avoient pour lui. Le Sultan informé de toutes ses menées, dissimula plus que jamais en le traitant familiérement, & agissant avec lui comme s'il n'eût eu rien dans le cœur; & il s'étoit déja passé un tems assez long, sans qu'il parût que ce Prince songeât à la mort de ses deux favoris: le Visir même flaté des marques de distinction qu'il en recevoit, se dépoüilla de tous ses soupçons, & reprit sa premiere tranquillité.

Mais un jour auquel Amurat donnoit une grande fête dans le Sérail à toute ſa cour, les convives prenant plaiſir à voir tirer un feu d'artifice qu'on avoit préparé devant le palais, le Sultan étant ſur un balcon, ayant le grand Viſir à ſes côtés, il s'approcha doucement de ſon oreille, & lui dit bas, d'un ton fier, de paſſer dans un ſalon voiſin. Le Viſir s'allarma, & voulut repliquer, mais Amurat réïterant ſon ordre d'un air à le faire trembler; & n'ayant point d'autre parti à prendre, il obéït & entra dans le ſalon, où il trouva le Capigy Aga, accompagné de ſix muets. Le Capigy lui préſenta l'ordre écrit de la propre main du Sultan, par lequel il lui commandoit de lui apporter la tête de ſon nourricier, c'eſt ainſi que les Sultans appellent leur grand Viſir. Ra-

gib prit l'ordre avec reſpect, & tandis qu'il étoit occupé à le lire, le Capigy fit ſigne aux muets qui ſe jetterent ſur lui, & l'étranglerent dans le moment.

C'eſt de cette ſorte qu'Amurat commença de venger Oſman & ſes propres injures, en ſacrifiant à de ſi juſtes reſſentimens les chefs des rébelles. La Validé fut au déſeſpoir de la mort de ſon gendre, & plus encore du ſecret que le Sultan lui en avoit fait, jugeant bien qu'il lui enléveroit bien-tôt toute ſon autorité : en effet quelques jours après cette action, il dit à ſa mere qu'il étoit tems qu'il gouvernât par lui-même, qu'il s'inſtruisît des affaires de ſon Empire, & qu'il ne prétendoit plus être en tutelle. La Sultane n'eut rien à répondre à des paroles ſi vives, toute ſa reſſource fut de répandre beaucoup

de larmes dans le fond de ſon appartement, où elle ſe retira pénetrée de rage & de douleur.

Le Sultan qui voyoit preſque tous les jours l'Impératrice Aphendine, lui rendoit un compte exact de tout ce qu'il faiſoit, dépoſant dans ſon ſein ſes deſſeins les plus importans, en recevant ſes conſeils & ſes inſtructions avec de très-grands égards. La Validé qui n'ignoroit pas ſes fréquentes viſites, ne douta point que toutes les actions d'Amurat ne lui fuſſent ſuggérées par le Moufty & par Aphendine; mais ne pouvant s'en venger, elle diſſimula à ſon tour & continua de vivre de la même maniere avec l'un & l'autre.

Auſſitôt qu'Amurat eut prit lui-même les rennes de l'Empire, il caſſa ſa garde dont il avoit reconnu la mauvaiſe volonté & la là-

cheté, & s'en forma une autre de gens choiſis, d'une valeur éprouvée & d'une fidélité inviolable; & ne doutant point que la mort du grand Viſir n'eût encore irrité les milices dont il étoit adoré, il réſolut de les intimider par des actions fieres & hardies. Pour cet effet il ſortit un jour à la tête de ſa nouvelle garde, & fit pluſieurs tours dans les ruës de Conſtantinople aux acclamations des habitans; enſuite il fut au camp des Janiſſaires dont il fit le tour avec un air terrible, lençant ſur les ſoldats des regards remplis de fureur & de mépris.

Son intrépidité les fit trembler. Ils s'allarmerent & craignirent ſon reſſentiment. Le lendemain de cette cavalcade, il fit arrêter les chefs les plus audacieux des Spahis qu'il fit mourir publiquement par différens ſupplices; ce

fut alors qu'Abaza informé de toutes les démarches d'Amurat, voulant lui prouver la généroſité de ſa conduite, fit avancer ſon armée à trois journées de Conſtantinople, & le fit avertir par le Moufty, qu'il ne s'approchoit ſi près de la ville impériale, que pour voller à ſon ſecours en cas que les rébelles euſſent l'audace de s'armer contre lui, & qu'il le conjuroit de continuer à venger la cruelle mort de ſon frere, puiſqu'en cela il ne faiſoit qu'exécuter les ordres du ciel, & rendroit ſa gloire immortelle.

Amurat fut extrémement ſenſible à l'action d'Abaza. Reconnoiſſant la ſincérité de ſes intentions par la ſageſſe & l'ordre qui regnoit dans ſon armée, ne commettant aucun acte d'hoſtilité, ni n'incommodant ſeulement pas les gens de la campagne avec leſ-

quels ſes ſoldats vivoient en bonne intelligence, ce qui prouvoit qu'il n'étoit là qu'en attendant ſes ordres; il l'en fit remercier, en l'aſſurant qu'il auroit dans peu la ſatisfaction qu'il déſiroit: en effet profitant de la conſternation que ſon approche avoit jettée parmi les milices, il ne les épargna plus, ſes gardes n'étant occupés qu'à ſe ſaiſir des rébelles, qu'ils maſſacroient ſans autre forme de Juſtice, & les jettoient dans la mer.

Ces exécutions journalieres furent pouſſées juſqu'au point que le canal de la mer noire ſe trouva bouché pluſieurs fois par la quantité des cadavres. Les habitans même de Conſtantinople, ſecondoient la juſtice d'Amurat; lorſque quelques Janiſſaires ou Spahis tomboient entre leurs mains, ils les maſſacroient ſans pitié, comme étant coupables de la

mort d'Oſman, la mémoire de ce Prince leur étant ſi chere qu'ils croyoient ne pouvoir répandre trop de ſang pour ſa vengeance.

La plûpart des rébelles à qui la Sultane Kioſem avoit donné des emplois dans les différentes provinces de ce grand Empire, & qui s'y étoient retirés, eſpérant y joüir tranquillement de leurs vols, de leurs brigandages & du prix de leur crime, ſe croyant à l'abri du reſſentiment d'Amurat par leur éloignement de la ville impériale, s'applaudiſſoient chaque jour d'en être ſortis; mais la juſtice & les ſoins du Sultan furent les chercher juſqu'au fond de leur retraite; & il donna ſes ordres à des perſonnes ſi fidéles, qu'il les fit tous périr, & depuis l'occident de l'Empire juſqu'à l'orient, il n'y en eut pas un qui pût échaper à ſa vengeance; & lorſqu'il

lorſqu'il recevoit la nouvelle de leur mort, il en faiſoit part auſſitôt à l'Impératrice comme un tribut qu'il devoit à ſa douleur. Cette grande Princeſſe qui depuis le malheur d'Oſman n'avoit plus qu'une ſanté languiſſante, étoit alors preſque mourante par les allarmes que lui avoient donné la derniere ſédition pour la vie du Moufty ſon pere; & quoique le Sultan lui eût juré de la défendre au péril même de la ſienne, elle n'avoit pû ſurmonter ſes craintes, ce qui l'avoit miſe à deux doigts du tombeau.

Amurat trouvoit tant de charmes dans ſa converſation, qu'il ne la quittoit que rarement, & ne s'occupoit qu'à lui chercher des ſujets de conſolation. Comme il croyoit ne lui en pouvoir donner de plus ſenſibles que ceux qui regardoient la vengeance

d'Oſman, il avoit un ſoin extrême de l'en inſtruire. Cette vertueuſe Princeſſe l'en remercioit ſouvent avec une douceur charmante en ſe plaignant à lui de la rigueur de ſon ſort, d'être obligée de ſe réjoüir de la perte de tant d'hommes, qui cependant malgré leur nombre ne pouvoient réparer celle qu'elle avoit faite. Cette réflexion tiroit à chaque inſtant des larmes de ſes yeux, & lorſque l'excès de ſa douleur la forçoit à les répandre devant Amurat, elle le conjuroit de ne ſe point offenſer de la voir regréter ſi amérement un Prince dont la vie auroit éloigné le tems de ſon regne. Le Sultan que toutes ces paroles touchoient juſqu'au fond du cœur, y répondoit avec une tendreſſe reſpectueuſe, en lui proteſtant qu'il trouvoit ſes regrets ſi juſtes, que bien loin de les blâ-

mer, il en avoit lui-même un des plus vifs de ne devoir le trône qu'à la mort d'un frere ſi grand, ſi aimable & ſi digne de l'occuper.

C'eſt ainſi que ces auguſtes perſonnes s'affligeoient & ſe conſoloient enſemble preſque tous les jours. Cependant ces terribles & nombreuſes exécutions avoient affoibli de telle ſorte les deux corps des Spahis & des Janiſſaires, qu'ils n'étoient pas connoiſſables. Amurat les recruta lui-même, & n'y fit entrer que de jeunes gens qui avoient déja donné des preuves de leur valeur & dont la fidélité lui étoit connuë. Il y mit des Officiers d'un courage décidé; & lorſqu'ils furent complets il les paſſa en revûë; & pour s'en faire aimer & craindre il les viſitoit ſouvent & les alloit voir tirer au blanc dans la

place de l'Hyppodrome ; il récompenſoit les plus adroits, & tiroit quelques fois avec eux. On aſſure même qu'un jour il fut ſi content de leur adreſſe, qu'il leur diſtribua plus de ſix mille ſequins. Ces généroſités lui acquirent les cœurs de ces nouvelles milices ; & lorſqu'il fut aſſuré de ce côté, il ne ſongea plus qu'à s'attacher Abaza & l'obliger par la douceur à faire rentrer ſous ſon obéïſſance les places dont il étoit le maître ; mais ne voulant emploïer aucun de ſes miniſtres pour cette grande affaire, il eut recours à l'Impératrice & au Moufty, dont il jugeoit que l'entremiſe lui étoit ſeule néceſſaire.

Pour cet effet il fut voir Aphendine, où il manda le Moufty ; & lorſqu'ils furent tous trois enſemble, Amurat s'adreſſant à l'Impératrice : vous ſçavez, lui dit-il,

vertueuſe Princeſſe, tout ce que j'ait fait pour venger mon frere, vous avez vû de quelle maniere je m'y ſuis pris ; ce n'a pas été ſans riſque, puiſque les rébelles m'ont menacé de me dépoſer & de mettre Bajazet ſur mon trône ; cependant j'atteſte ce que nous avons de plus ſaint, qu'il n'y a point de périls où je ne me fuſſe expoſé pour venger Oſman & punir l'inſolence des ſéditieux : je crois y avoir ſatisfait, & que ſi par un fatal décret je ne puis rappeller ce grand Prince à la vie, j'ai du moins appaiſé ſes mânes.

Il ne me reſte donc plus à vaincre qu'Abaza, non par la force, mais par les voyes de l'amitié ; j'ai ſuivi ſes conſeils, j'ai fait périr tous ceux qu'il a nommés ; enfin il doit être content, je ſçai qu'il n'eſt point rébelle à mon autorité, & que ſon bras ne s'eſt armé que

pour une cauſe juſte & légitime; mais cette cauſe étant ceſſée, il doit poſer les armes & faire rentrer ſous mes loix les peuples & les places dont lui & les ſiens ſe ſont rendus maîtres : c'eſt à vous, mon pere, dit-il au Moufty, & à vos ſoins, ſage Aphendine, que je veux devoir ce grand homme, qui me ſera d'autant plus cher, que vous ſeuls me l'aurez acquis. Le Sultan ceſſa de parler, & la triſte Aphendine voyant que ſon pere gardoit le ſilence pour la laiſſer s'expliquer la premiere : Seigneur, répondit-elle au Sultan, ſi la cruelle perte que j'ai faite, pouvoit être réparée, les ſoins de taHauteſſe y ſeroient parvenus, & dans l'horreur de ma deſtinée, je ne puis me diſpenſer d'avoüer que ç'a été pour moi une douce conſolation d'avoir trouvé dans mon Empereur un

frere tendre & généreux & le vengeur de mon époux; ma reconnoiſſance ne me laiſſe point héſiter ſur ce que je dois faire, & je ne doute pas que le Moufty mon pere, n'approuve la réſolution que je prends d'écrire fortement à Abaza pour lui faire connoître tes bontés & le conduire aux pieds de ton trône.

Le Moufty tint à peu près le même langage, & Amurat charmé de les voir diſpoſés à cette négociation, les rendit maîtres des conditions du traité ſans nulle reſtriction, leur promettant de ratifier aveuglément tout ce qu'ils feroient; alors ils conclurent que l'Impératrice n'écriroit que pour confirmer tout ce que le Moufty mettroit dans ſa lettre, étant plus ſéant que les propoſitions fuſſent faites par ce Pontife que par Aphendine, ſon rang ne lui per-

mettant pas de négocier elle-même avec un ſujet d'Amurat. On y travailla dès le même jour & lorſque tout fut prêt, le Moufty fit partir un homme à lui, dont l'adreſſe & la fidélité lui étoient connus, chargé des dépêches pour Abaza, avec ordre de ne les rendre qu'à lui & en ſecret. Celui qui eut cette commiſſion ſe nommoit Uſſain, qui par ſes ſervices & ſon attachement au Moufty avoit mérité ſon eſtime & ſa confiance,

Il partit de Conſtantinople déguiſé en Marchand Perſan, avec proviſion des plus belles pierreries de l'orient; & ſous cette qualité il s'introduiſit au camp d'Abaza. Il fut aux pavillons des plus conſidérables des Généraux à qui il fit voir ſes bijoux, il en vendit à pluſieurs, qui ne manquerent pas de vanter la beauté

des

des diamans du marchand à leur Général. Abaza le manda ſur le champ, & ne tarda pas à faire prix des plus précieux; & comme il y avoit entr'autres un rubis qui lui parut ſuperbe, voulant l'examiner avec ſoin, il s'approcha d'une fenêtre pour être plus au jour. Uſſain le ſuivit, & profitant de cette occaſion qui les ſéparoit du monde dont il étoit entouré: Seigneur, lui dit-il à voix baſſe, j'ai ordre de remettre entre tes mains & en ſecret un bijoux d'un prix bien plus grand que celui que tu regardes. Abaza comprit auſſitôt une partie du myſtére & jetta un coup d'œil ſur le faux marchand, qui lui marqua qu'il l'avoit entendu. Alors le Général s'étant mêlé parmi ſes courtiſans, dit hautement à Uſſain qu'il prenoit le rubis pour la ſomme qu'il en

demandoit & qu'il alloit la lui compter dans un moment. Quelque tems après lui ayant ordonné de le ſuivre, il le fit entrer dans ſon cabinet. Uſſain lui remit auſſitôt les lettres de l'Impératrice & du Moufty qu'il reçut à genoux; & après les avoir portées ſur ſon front & ſur ſon cœur, il les ouvrit. La lettre d'Aphendine ne contenoit que ce peu de paroles.

## L'IMPERATRICE;

### Au Général Abaza.

*BRAVE, & généreux Abaza; c'eſt au nom & pour la mémoire de mon auguſte époux que je te preſſe encore de te rendre ſans héſiter aux ſinceres bontés du Sultan Amurat, dont tu trouveras des marques inconteſtables dans la lettre du Moufty, mon pere: donne entiere*

*créance à ce qu'il t'écrit & cette derniere preuve de ton zéle à l'Impératrice* APHENDINE.

Il lut enſuite celle du Pontife qui lui mandoit, qu'Amurat de ſon propre mouvement, & ſans avoir pris conſeil d'aucuns de ſes miniſtres, ſeulement guidé par l'eſtime véritable qu'il avoit pour lui, vouloit ſe l'attacher à jamais & que pour lui témoigner la droiture de ſes intentions, il avoit laiſſé l'Impératrice maîtreſſe des conditions du traité qu'il voudroit faire, lui offrant pour lui perſonnellement le gouvernement de la Boſnie, & tous les honneurs que méritoient un ſi brave guérrier; & le Moufty finiſſoit en l'aſſurant de la ſincérité d'Amurat, en lui conſeillant en ami de ne plus balancer, n'ayant rien à craindre & tout à eſpérer.

Abaza perſuadé par de ſi preſſantes ſollicitations, y fit réponſe ſur le champ, & manda à l'Impératrice & au Moufty, qu'il ne convenoit pas à un eſclave de traiter avec ſon maître; que comme ce n'avoit pas été l'ambition qui l'avoit armé, ce n'étoit point elle auſſi qui le déſarmoit; qu'il ne refuſeroit jamais les glorieuſes marques des bontés de ſon Empereur; mais qu'il trouveroit toujours ſa récompenſe dans ſon devoir; qu'il ſupplioit ſeulement ſa Hauteſſe que dans le pardon général qu'elle daignoit lui accorder, que lui ni ceux qui l'avoient ſuivi ne fuſſent point traités de rébelles, ni de traîtres, puiſqu'aucun ne l'avoit été; que ſon armée étoit compoſée des meilleures troupes, braves, obéiſſans & fidéles, qu'il les avoit diſciplinés de ſa main; & que les deux

principaux corps de troupes de ſa Hauteſſe ayant été extrémement affoiblis par la punition des meurtriers d'Oſman, il étoit de ſa grandeur & de la ſaine politique de conſerver cette armée ſur pied, en laiſſant tous ſes Officiers dans les grades qu'il leur avoit donnés par la connoiſſance qu'il avoit eûë de leur valeur & de leur courage, l'aſſûrant qu'avec ces troupes, il vaincroit tous ſes ennemis, & que ſa Hauteſſe n'auroit jamais lieu de ſe repentir de ſa clémence.

Le fidéle Uſſain partit ſur le champ avec ces dépêches, & ne les eut pas plûtôt remiſes au Moufty, que ce Pontife les fut communiquer à l'Impératrice; qui dans le même moment envoya prier le Sultan de ſe rendre chez elle pour une affaire des plus importantes. Amurat qui

comptoit les jours depuis le départ d'Uſſain avec cette impatience que donne l'envie de réüſſir dans les choſes qu'on déſire ardamment, ne doutant point qu'elle n'eût des nouvelles d'Abaza ; ſe rendit près d'elle avec empreſſement ; & cette Princeſſe lui ayant remis les réponſes de ce Général, il reſſentit une joye extrême de lui voir des ſentimens ſi conformes à ſes intentions, & le jour même il fit expédier la Patente, portant une amniſtie générale pour toute l'armée d'Abaza, avec des éloges éclatans pour lui & pour ſes troupes, déclarant qu'il les retenoit à ſon ſervice, leur promettant de leur payer les arrérages de leur ſolde, qu'il augmentoit encore de deux aſpres par jour, & lorſqu'elle fut miſe dans toutes les formes, on en chargea Uſſain pour la porter à Abaza.

Pendant l'intervale des allées & venuës que demandoit cette négociation, Abaza voulant propoſer à ſon armée l'accomodement qu'il alloit faire, fit répandre dans ſon camp par les principeaux Officiers qu'il avoit mis dans ſa confidence, & qui lui étoient dévoüés, que Sultan Amurat étoit un Prince plein de valeur & de courage; que depuis qu'il gouvernoit par lui-même, il n'avoit rien épargné pour venger le grand Oſman; qu'il en avoit fait périr tous les meurtriers, & qu'on ne voyoit plus à la Porte, les dignités s'accorder aux ſollicitations des dames du Sérail, ni des courtiſans; qu'elles n'étoient plus aux encheres comme par le paſſé; que ſa Hauteſſe ne les donnoit qu'au vrai mérite; que ce Prince s'attachoit avec ſoin à diſcipliner ſes troupes, afin de les

mettre en état de le venger des affronts que ſes ennemis lui avoient fait ſouffrir pendant les rébellions qui étoient ſurvenuës, & que lui ſeul étoit capable de rétablir la gloire de l'Empire.

Ces diſcours qui paroiſſoient être jettés au hazard, firent tout l'effet qu'il en eſpéroit, & l'on n'entendoit plus par tout ſon camp que les loüanges d'Amurat. Son armée étoit dans ces favorables diſpoſitions, lorſque Uſſain arriva avec la Patente. Abaza la communiqua à ſon conſeil, où tous ſes Généraux approuverent ſa conduite & ſa prudence, & il y fut réſolu qu'on la rendroit publique dès le lendemain, pour profiter de la ſituation des eſprits en faveur du Sultan. Ce jour étant venu, Abaza fit ranger ſon armée en bataille; après quoi des hérault publie-

rent la Patente avec toute la magnificence poſſible ; & comme elle étoit remplie des marques de la bonté & de l'eſtime d'Amurat pour toute l'armée, elle jetta la joye dans tous les cœurs, les ſoldats la témoignant par mille cris d'acclamation.

Enſuite Abaza fit l'éloge du Sultan, exhortant les chefs & les ſoldats à lui être toujours obéïſſans & fidéles, & leur promit de ſa part des récompenſes qui les dédommageroient de ce qu'ils avoient ſoufferts en vengeant le meurtre du grand Oſman : chacun applaudit à ſes paroles & ſe ſoumit unanimement.

Quelques jours après, les Commiſſaires de l'Empereur étant arrivés au Camp, Abaza ſans balancer, & de la meilleure foi du monde, dépoſa entre leurs mains toute ſon autorité. L'armée fut

ſéparée après avoir été payée de ce qui lui étoit dû, & envoyée en divers endroits ſur les frontieres de Perſe ; enſuite Abaza fit remettre aux Commiſſaires toutes les places qu'il avoit occupé. Pendant ce tems-là Amurat fit publier à Conſtantinople l'amniſtie d'Abaza & de ſes troupes. Les Politiques de cette grande ville raiſonnerent beaucoup ſur cet événement. La négociation avoit été ſi ſecrette, que perſonne n'en avoit eû connoiſſance juſqu'à ce moment ; & quoique la Sultane Validé vît terminer avec plaiſir cette importante affaire, la douleur qu'elle reſſentit du myſtére que ſon fils lui en avoit fait, l'emporta dans ce moment ſur le bien de l'Etat, & lui fit répandre bien des larmes.

Amurat qui connoiſſoit ſon ambition, & qui ne vouloit pas

faire croire qu'il la ſoupçonnât d'avoir contribué aux révoltes des milices contre Oſman, & pour ne la pas déſoler entierement, la chargea de pluſieurs affaires dont la conſéquence étoit aſſez grande pour ſatisfaire une femme moins ambitieuſe ; mais le déſir qu'elle avoit de commander ſouverainement étoit ſans borne, & jugeant bien que le Sultan agiſſoit par les conſeils de l'Impératrice & du Moufty, elle en conçut pour eux une haine implacable, qui toutes fois fut impuiſſante, ſon autorité ne pouvant s'étendre plus loin que les volontés d'Amurat.

Ce Prince en attendant Abaza fut paſſer quelques jours à Daüt-Baſſa palais de plaiſance à deux lieuës de Conſtantinople, rempli de mille agrémens. La premiere nuit qu'il y coucha, lorſqu'il étoit dans un profond ſom-

meil, il fut éveillé par pluſieurs coups de tonnere & par des éclairs terribles, ils devinrent ſi fréquens que le jeune Monarque s'en allarma ; mais il prit entierement l'épouvante lorſqu'il s'apperçut que la foudre étoit tombée dans ſa chambre & qu'il la vit tout en feu. Il ſe leva promptemenr pour chercher un aſile, & ne fut pas plûtôt hors du lit que la flâme s'y attacha. Amurat plus effrayé que jamais, courut à ſon cabinet pour s'y retirer. Ce feu violent & ſubtile l'y ſuivit, & paſſant ſous ſon bras brûla ſa chemiſe ; & ſoit la douleur qu'il en reſſentit, ou que ce fût l'effet de la peur, ce Prince tomba à terre ſans nulle conhoiſſance. Ses pages étant accourus au bruit & aux cris qu'il avoit fait, le trouverent en ce triſte état, on le fit revenir avec peine, & quand on y fut par-

venu, ſon premier ſoin fut de s'humilier devant le maître des maîtres, qui peut quand il lui plaît réduire en poudre les plus puiſſans Empires, & faire trembler les plus grands Monarques.

Le vendredi ſuivant, qui eſt un jour conſacré à la priere chez les Mahométans, comme l'eſt le dimanche parmi les Chrétiens, Amurat revint à Conſtantinople & mit pied à terre devant ſainte Sophie, que les Turcs appellent la grande Moſquée, & là il parut avec une modeſtie & une dévotion qui édifia tout le monde. Il rendit à Dieu de ſolemnelles actions de graces du danger dont il l'avoit garanti, & fit enſuite un corban de trois cent moutons qu'il fit diſtribuer aux pauvres, avec quinze mille ſequins, & le lendemain étant allé voir l'Impératrice, il lui conta ſon avanture.

Aphendine & le Moufty qui ne laiſſoient échaper aucune occaſion qui pût être utile à la vengeance d'Oſman & à la grandeur d'Amurat, ſaiſirent celle-ci pour lui faire connoître que pour ſe rendre digne de l'autorité ſuprême, il falloit que la juſtice & l'équité fuſſent les guides de toutes ſes actions; que le péril qu'il avoit couru étoit un avertiſſement du ciel de prendre garde à ſe conduire; deſorte qu'on n'eut rien à lui reprocher, puiſqu'il voyoit qu'il ne falloit qu'un inſtant à celui qui lance le tonnere pour tout détruire; qu'il n'étoit pas plus ferme ſur le trône que l'avoit été le malheureux Oſman, & qu'il ne pouvoit ſe rendre agréable à Dieu qu'en protégeant hautement les amis de ce Prince, & qu'en puniſſant ſes ennemis. Le Sultan reçut ces leçons avec ſa

bonté ordinaire, assurant l'Impératrice qu'il n'avoit rien de plus recommandable que la mémoire de son frere, & qu'il le prouveroit autentiquement par la reception qu'il feroit à Abaza.

En effet, trois jours après Aphendine lui ayant fait sçavoir, que ce Général étoit arrivé à Scutary, & qu'il satisferoit bientôt à l'impatience qu'il avoit de voir un si grand homme, il ordonna sur le champ au Général de la mer, de faire partir quatre Galleres, pour lui faire passer le canal. Cet honneur qu'on n'avoit fait jusqu'à lors qu'aux seuls grands Visirs, surprit tout le conseil, qui voulut representer au Sultan, que de si singuliéres marques de distinction pouvoient tirer à conséquence; mais il leur imposa silence, en disant, que ses faveurs n'étoient point atta-

chées aux grades, ni aux dignités, mais ſeulement au vrai mérite, ſur lequel il étoit le maître de les répandre. Les Galleres partirent, Abaza s'y embarqua, & paſſa le canal : le rivage étoit couvert d'un peuple innombrable, qui crioit ſans diſcontinuer, c'eſt Abaza, la terreur des méchans, le vengeur du grand Oſman, & le défenſeur de l'autorité ſuprême, qu'il ſoit à jamais heureux !

Abaza reçut ces loüanges & ces bénédictions ſans orgüeil, & ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il ſe rendit au palais du Moufty. Ils ne purent ſe voir l'un & l'autre ſans mêler quelques larmes à leur joye : le ſouvenir d'Oſman, ſes vertus & ſes malheurs furent long-tems le ſujet de leur entretien. Abaza demanda au Moufty un portrait ſincére d'Amurat, & ce Pontife qui n'avoit rien de caché

ché pour cet illuſtre ami, lui dépeignit le Sultan tel qu'il étoit alors, & tel qu'on jugeoit bien qu'il ſeroit un jour; mêlant les vertus & les vices des Ottomans, grand politique, cruel, mais juſte, fier & terrible pour les Grands, humain & tendre pour les peuples, ſincére dans ſes amitiés, diſſimulé dans ſa haine, voluptueux à l'excès, aimant la guerre & paroiſſant ne démentir en rien le courage & la valeur de ſes ancêtres. Cette peinture naïve fit ſoupirer Abaza, le Moufty l'entendit: je vois bien, lui dit-il, que tu gémis de ne pas trouver un ſecond Oſman, mais brave Abaza, tous les grands hommes ne ſe reſſemblent pas. Oſman ſembloit n'être pas fait pour commander les Muſulmans, ſes rares qualités le diſtinguoient trop d'avec eux, la raiſon & laſa-

geſſe lui ſervoient de loi, & il dédaignoit de ſuivre la loi, lorſqu'elle n'étoit pas fondée ſur ces deux vertus : c'étoit agir & penſer avec trop de délicateſſe pour des ames groſſieres, qui ne cheriſſent & n'eſtiment que les choſes qui ſont de leur portée. Le mérite éclatant de ce Prince a fait tout ſon malheur, Amurat en aura moins, & ſera plus heureux, ſes foibleſſes le rendant plus ſemblable à ſes peuples, ils en releveront avec beaucoup plus d'éclat ce qu'il aura de belles qualités, & ſes ſujets en faveur de ce qu'il aura de commun avec eux, lui paſſeront les vertus qu'ils ne connoiſſent pas ; ce qui eut rendu Oſman le plus grand Monarque du monde dans un autre Empire, a cauſé ſa perte dans celui-ci, & ce qui feroit haïr Amurat ſur un autre trône, l'affermira ſur le ſien.

Ce raiſonnement tout ſenſé qu'il étoit, n'arrêta pas les regrets d'Abaza, mais comme ils étoient inutiles & qu'on ne pouvoit rappeller Oſman à la vie, il les fit céder à ſon devoir, & pria le Mouſty de lui ménager l'audience du grand Seigneur pour le lendemain, ce qu'il fit dès le jour même. Amurat n'oublia rien pour la rendre éclatante, voulant avoir à ſes côtés tous les Grands qui étoient à la Porte, & les principaux du Divan. Pour Abaza il parut à l'entrée du Sérail d'une maniere ſuperbe, il étoit entouré de tous ſes Généraux, ſuivi de quinze cens Cavaliers tous vêtus magnifiquement, montés ſur des chevaux Arabes. Le Sultan s'étoit mis ſur un balcon pour les voir paſſer, chacun admiroit la bonne mine d'Abaza, ſon air guerrier, & la noble hardieſſe

avec laquelle il paroiſſoit dans un lieu redoutable, même à ſes plus favoriſés : mais ce qui le faiſoit regarder comme un homme extraordinaire, c'étoit le courage, la valeur, la prudence avec leſquels il s'étoit ſoutenu à la tête d'une poignée de gens choiſis contre les forces d'un ſi puiſſant Empire, ſans que l'envie, la haine, & toutes les ruſes de la politique euſſent pû le vaincre, ou le ſoumettre.

Lorſqu'il fut à l'entrée des appartemens du Sultan, le Moufty le prit par la main, & le conduiſit lui-même juſques aux pieds du trône. Amurat voulant en préſence de toute ſa cour le favoriſer de la plus haute des diſtinctions, lui donna ſa main à baiſer, au lieu du bas de ſa veſte. Abaza qui s'étoit proſterné, s'étant relevé, dit au Sultan qu'il n'aſſû-

roit point ſa Hauteſſe de ſa fidélité, lui proteſtant qu'il n'en avoit jamais manqué, que ſon devoir ſeul l'avoit obligé de ſacrifier aux manes d'Oſman ſon frere, les méchans qui l'avoient trahi, & ſi cruellement maſſacré, afin d'apprendre aux Muſulmans le reſpect & l'obéiſſance qu'ils devoient au ſang inviolable & ſacré de la maiſon Othomane.

Le Sultan parut touché de ſon diſcours, & lui répondit obligeamment, que ce n'étoit que la confiance qu'il avoit en lui, qui le portoit à vouloir qu'il lui fût attaché, & après lui avoir fait mille carreſſes plus gracieuſes les unes que les autres, il lui fit preſent de trois riches veſtes, pour lui prouver qu'il étoit parfaitement dans ſes bonnes graces, & lui donna le Gouvernement de la Boſnie. Mais tandis qu'Abaza

recevoit tous ces honneurs avec le reſpect & la ſoumiſſion qu'il devoit à ſon Empereur, ſes yeux furent frappés d'un objet qui le fit changer de couleur, il vit entre les Viſirs du Ban un homme qu'il avoit mis ſur la liſte des coupables qu'il avoit fait rendre au Sultan, & ſa ſurpriſe fut extrême de le trouver vivant, & dans une dignité, dont ſes crimes auroient dû le priver, ainſi que de la clarté du jour.

Cet homme ſe nommoit Caluf, il étoit Hogias, ou Docteur de la loi, & avoit été le premier à trahir Oſman, & le plus acharné à le faire périr. Amurat dont les regards étoient fixés ſur Abaza, remarqua ſon changement de viſage & ſon étonnement, il en ſoupçonna la cauſe; mais comme ce n'étoit pas là le lieu où il pouvoit lui rendre raiſon d'une cho-

ſe ſi extraordinaire, il n'en témoigna rien, cependant au ſortir de l'audience, tous les Viſirs s'étant approchés d'Abaza pour le féliciter & lui faire amitié, Caluf parut un des plus empreſſés à le complimenter, mais Abaza loin de l'écouter, le regarda avec horreur, cracha à terre, frappa du pied & lui tourna le dos, actions, qui chez les Turcs, ſont autant de marques d'exécration, & dès le même jour il ſe plaignit au Moufty du peu d'attention qu'il croyoit qu'Amurat avoit fait à ſon accuſation contre ce traître, qui au lieu de le punir, l'avoit élevé à la dignité de Viſir du Ban.

Le Moufty lui répondit, qu'il avoit été auſſi ſurpris que lui de la fortune de l'Hogias, mais qu'il ne falloit pas condamner le Sultan ſans l'entendre, & qu'il devoit ſe ſouvenir qu'il lui avoit dit, que

ce Prince diſſimuloit ſa haine plus parfaitement qu'il ne marquoit ſon amitié, & ſur cela ils réſolurent de lui en parler dès le lendemain. Amurat qui vouloit entretenir Abaza familiérement, les fit entrer dans ſon cabinet, & ne lui donnant pas le tems de lui faire ſes plaintes, il lui dit, qu'il s'étoit apperçû de ſes mouvemens ſecrets à la vûë de Caluf, & qu'il ſçavoit le mépris qu'il lui avoit témoigné ; il auroit déja ſubi la peine de ſon premier crime, continua-t-il, s'il n'étoit de ma juſtice de le punir, d'en avoir fait un ſecond, qui demande un exemple mémorable, & alors ce Prince leur apprit, qu'un riche Turc, marchand Joüaillier, voulant ſatisfaire à la loi que la Religion Mahometane impoſe à tous les Muſulmans, de viſiter une fois en leur vie le tombeau de leur Prophete

Prophete, confia en partant au Docteur Caluf une caſſette remplie de pierreries & de bijoux précieux, & qu'à ſon retour la lui ayant demandée, il avoit nié le dépôt; que le Joüaillier au déſeſpoir, n'ayant point de témoins, & craignant que Caluf ne lui fit des affaires, n'avoit oſé s'en plaindre: mais qu'ayant eu le bonheur de conter ſon avanture à un de ſes moſaïps ou favoris, il l'en avoit inſtruit, & que dans le moment il lui avoit ordonné de lui amener le marchand, auquel il avoit accordé une audience ſécrette, & que cet homme lui ayant circonſtancié la quantité des diamans & la forme des bijoux, il lui avoit promis juſtice auſſi-tôt qu'il pourroit avoir des preuves convaincantes contre Caluf.

Que pour y parvenir, il avoit

crû ne pouvoir mieux faire que de diſſimuler, qu'il avoit mandé l'Hogias, & que feignant que ſon ſçavoir & ſon mérite étoient venus juſques à lui, il vouloit le mettre en place de les faire valoir, & que pour cet effet, il le faiſoit Viſir du Ban ; qu'il avoit joint à cette dignité de ſi grands honneurs, que tout le Divan en avoit été ſurpris, mais qu'ils n'étoient qu'un effet de ſa politique, pour mieux tromper Caluf, & que dans ce même tems ayant appris par la liſte d'Abaza ; que cet homme étoit coupable envers Oſman, il en avoit pris une nouvelle réſolution de le faire périr d'une maniére terrible : mais que le vol étant une choſe qui tiroit à conſéquence pour la ſûreté de ſes ſujets, il avoit voulu attendre à le punir, qu'il pût en avoir des preuves, qu'il n'avoit pas long-

tems langui, puiſque Caluf enyvré de ſa grandeur & des marques de faveur dont il l'honoroit, ſe croyant au-deſſus même de la fortune, s'étoit paré depuis quelques jours de pluſieurs des bijoux que le Joüaillier lui avoit dépeint, & entr'autres d'un chapelet ſuperbe & ſingulier qu'il portoit le jour de l'audience d'Abaza; que ces choſes lui avoient été trop bien détaillées, pour les méconnoître, & qu'il n'avoit pas beſoin d'un autre témoignage que celui de ſes yeux, pour punir rigoureuſement Caluf de tous ſes crimes. Voilà, continua Amurat, la cauſe de l'élévation de ce perfide; ſi je ne le puniſſois que pour venger mon frere, ſans prouver ſon vol, mes peuples ſeroient expoſés chaque jour à la mauvaiſe foi de ſes pareils, & je veux donner à la fois deux fa-

meux exemples à mes ſujets dans le ſupplice de Caluf, celui d'être fidéles à leurs Empereurs, & celui d'une inviolable intégrité dans les dépôts qui leur ſeront confiés.

Ce trait de la politique la plus rafinée ſurprit extrémement Abaza & le Moufty, qui donnerent mille loüanges à la conduite du Sultan dans cette affaire, & lui rendirent grace de la bonté qu'il avoit eu de la leur communiquer; & comme Amurat ne la vouloit plus traîner en longueur, étant ſuffiſamment convaincu du vol de l'Hogias, il fit propoſer au Divan dès le lendemain un fait ſemblable, ſous des noms ſuppoſés, faiſant croire, qu'un Gouverneur d'une province très-éloignée de la ville Imperiale, demandoit à quel genre de ſupplice devoit être condamné cet hom-

me, & qu'il vouloit l'avis de chacun en particulier.

Le Divan mit l'affaire en délibération, puis on redigea les avis d'un chacun par écrit; on les porta au Sultan, qui impatient de voir celui de Caluf, le lut le premier, il portoit qu'un homme convaincu d'un tel crime devoit être mis dans un mortier de fer, & y être pilé tout vif, ſon avis lui ſervit d'Arrêt: car au ſortir du Divan, Caluf étant venu faire ſa cour à l'Empereur, comme à ſon ordinaire, paré du magnifique chapelet: Amurat, après l'avoir accablé d'amitiés, feignit d'être ſurpris de la beauté de ce bijoux, & témoigna en avoir envie. Cet homme à qui ce préſent ne coûtoit rien, n'héſita pas à lui donner, auſſi-tôt que le Sultan fut muni de cette portion du vol, il le fit arrêter, & du même mo-

ment envoya des Officiers chez lui, avec ordre d'y chercher une caſſette faite d'une telle maniére.

On la trouva ſans beaucoup de peine, remplie des mêmes bijoux qu'on lui avoit mis en dépôt. Caluf fut interrogé, & voyant les preuves de ſon crime, il avoüa tout. Amurat voulut que ſon avis fût ſuivi de point en point. Ainſi on conduiſit ce miſérable au lieu de ſon ſupplice, où il fut mis dans un mortier, & pilé vivant. Sa Hauteſſe ordonna, qu'on mît à la Porte du Divan un grand mortier de marbre blanc, avec un pilon, autour duquel l'hiſtoire de Caluf ſeroit écrite, afin de ſervir d'exemple à la poſterité, & ce monument y eſt encore à preſent.

Amurat fit rendre au Marchand tous ſes bijoux, & pour l'indemniſer du tour que Caluf lui avoit

fait, il lui donna la meilleure partie de ſon bien qui étoit très-conſidérable. Cette terrible exécution ayant ſatisfait la haine qu'Abaza avoit pour ce traître, il en fut remercier Amurat. Ce Prince lui dit, qu'il étoit charmé, qu'il fût content, mais qu'il vouloit encore lui donner une autre ſatisfaction, qui lui ſeroit d'autant plus agréable, qu'elle n'avoit rien que de glorieux pour lui. C'eſt, continua ce Prince, celle de voir l'Impératrice, où je veux te conduire moi-même. Abaza s'inclina profondément à ces paroles, & avoüa au Sultan, qu'il brûloit du deſir de ſe proſterner aux pieds de cette grande Princeſſe, mais que n'ignorant pas les loix du Sérail, il n'avoit oſé prendre la liberté de lui demander cette grace.

Le rare mérite & la vertu

d'Aphendine, lui répondit Amurat, la mettent au-dessus des loix. Mon frere qui en connoissoit tout le prix m'a donné l'exemple de ne les enfraindre que pour elle: à ces mots lui ayant fait signe de le suivre avec le Moufty qui étoit présent à cet entretien, il les mena aux appartemens de l'Impératrice. Cette belle & triste Princesse ne put voir Abaza à ses pieds sans répandre un torrent de pleurs, & quelqu'effort qu'elle fit pour parler, jamais sa bouche ne put prononcer que le seul nom d'Osman. Abaza pénétré de la douleur d'Aphendine, & de celle qu'il ressentoit lui-même, baigna de pleurs la main qu'elle lui donna à baiser; & ce touchant spectacle en tira des yeux d'Amurat, cependant l'Impératrice surmontant ses sanglots avec peine: généreux Abaza, lui dit-elle, mes

larmes à votre vûë ſont autant les marques de la reconnoiſſance que je vous dois, que des effets du funeſte ſouvenir qui ne m'abandonne jamais; enſuite ayant demandé au Sultan la permiſſion de donner à Abaza des preuves de ſon eſtime, elle ſe fit apporter un coffret d'or, dont elle tira une ceinture toute couverte en broderie de perles & de diamans d'un prix ineſtimable, qu'elle préſenta avec tant de grace à Abaza, que ce grand homme ſe jetta à ſes pieds, bien moins pour recevoir ce préſent avec plus de reſpect, que par l'effet de l'admiration dont il fut ſaiſi en regardant cette Princeſſe, qui pour lui faire plus d'honneur n'avoit point couvert ſon viſage. Il ſembloit que ſa langueur, ſa triſteſſe & ſes larmes augmentoient l'éclat de ſa beauté, & le Sultan lui-même qui la

voyoit tous les jours, avoüa qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi ſurprenante qu'elle le parut en cet inſtant; mais quelques jours après cette entrevûë, la ſatisfaction qu'elle leur avoit donnée ſe convertit en déſolation.

La Sultane Kioſem dont la haine pour Aphendine étoit devenuë extrême, par l'eſtime & les égards que l'Empereur avoit pour elle, prit la funeſte réſolution d'en faire la victime de ſa jalouſie; & comme elle ne pouvoit y réüſſir que par des voyes illicites, le poiſon lui en parut une des moins périlleuſes; ainſi ſans conſulter que ſa paſſion, elle compoſa elle-même une corbeille des fruits les plus beaux & les plus rares; mais qui par ſes ſoins renfermoient un venin dont la force l'aſſuroit de la perte de l'objet de ſa haine, & les envoya à l'Impé-

ratrice par un Boſtangis, comme une galanterie qu'elle lui faiſoit. Aphendine l'en fit remercier, & du même moment ayant diſtribué ces fruits aux Odaliſques qui étoient avec elle, ſans en rien réſerver, elles s'empreſſerent d'en manger; mais elles n'en eurent pas plûtôt goûté qu'elles tomberent toutes dans des convulſions terribles. L'Odaliſque Eliſane, favorite de l'Impératrice, qui avoit été la premiere à s'en rafraîchir, fut la premiere auſſi qui en reſſentit les effets; & ce fut alors un ſpectacle des plus touchans dans l'appartement d'Aphendine, de voir en un inſtant tant de belles perſonnes dans les bras de la mort, les cris & les gémiſſemens dont toutes les chambres retentirent en ce moment, y firent accourir toutes les femmes & les eunuques du Sérail; & le bruit

devint ſi grand qu'il parvint juſqu'au Sultan qui étoit alors enfermé avec Abaza, & le Moufty pour des affaires importantes ; & ce Prince ayant demandé ce qui cauſoit le tumulte qu'il entendoit. Comme les choſes changent toujours en paſſant par des bouches différentes, quelqu'un lui répondit que c'étoit l'Impératrice qui venoit d'être empoiſonnée & qui ſe mouroit.

Ces cruelles paroles firent trembler Amurat, qui courut promptement chez cette Princeſſe, ſuivi d'Abaza & du Moufty qui étoient encore plus éperdus que lui. En traverſant les appartemens, les triſtes objets qu'ils y virent, les glacerent d'effroi, & lorſqu'ils furent arrivés près d'Aphendine, ils la trouverent occupée à faire revenir Eliſane qu'elle aimoit uniquement. Cette

vûë les ayant raſſurés, Amurat voulut être inſtruit de la vérité de cette cataſtrophe, l'Impératrice ne lui ayant rien déguiſé, il en frémit d'horreur en rendant graces au ciel d'avoir préſervé Aphendine d'un ſi grand péril; mais il étoit écrit que cette fatale avanture ſeroit cauſe de la mort de cette belle Princeſſe: l'Empereur l'ayant conjurée de paſſer dans un autre appartement pour l'éloigner d'Eliſane qui ſe mouroit, elle y conſentit.

Quelques inſtans après l'Odaliſque étant expirée, une des femmes de l'Impératrice qui l'avoit déshabillée, ayant trouvé ſur elle des tablettes magnifiques fut les porter à cette Princeſſe, qui les reconnoiſſant pour celles qu'elle avoit données à Oſman, fit un cri perçant en les recevant de la main de cette eſclave. Le

Moufty qui ſçavoit d'où partoit l'étonnement d'Aphendine, crut l'en tirer en lui apprenant que ces tablettes lui avoient été remiſes par un Imam, & qu'ayant vû deſſus ces mots, *à l'Impératrice*, il avoit chargé un eunuque du Sérail de les donner à l'Odaliſque Eliſane; mais que cette favorite craignant de renouveller ſa douleur, les avoit ſouſtraites à ſes regards. Ce détail ayant fait connoître à Aphendine que ces tablettes renfermoient quelque choſe qui s'adreſſoit à elle particulierement, les ouvrit avec précipitation, & y trouva ces paroles en latin, écrites de la main d'Oſman, qu'elle lut à haute voix.

## A L'IMPERATRICE.

*O Ma chere Aphendine! que ta douleur augmente mon triſte ſort; que ton amour & ta fidelité*

*te rendent à plaindre! mais que j'en reçois de conſolation dans l'excès de mes malheurs. Ton image, ô ma divine Princeſſe! eſt gravée dans mon cœur, elle eſt toujours preſente à mes yeux; & c'eſt comme au travers d'une onde pure & claire que j'y vois tes larmes & ta conſtance; cependant, chere Aphendine; ſervons-nous l'un & l'autre des armes que nos ennemis ne peuvent nous ôter, elles nous feront triompher de leurs perſecutions, nous étions ſages & philoſophes ſur le trône, ſoyons-le encore dans notre chutte, employons nos ſciences & notre raiſon pour nous élever au-deſſus même de nos malheurs, laiſſons le déſeſpoir & les autres foibleſſes aux ames lâches & vulgaires, & reſpectons les décrets du Ciel.*

*Je vois ma mort certaine & je l'attens; mais je vendrai cherement ma vie, non que je l'aime encore,*

*puiſque je ne la puis paſſer & finir avec toi, mais pour ma gloire & pour la tienne. Pour toi, chere Aphendine, efforce-toi de vivre pour faire venger ma mort, conſerves à mon frere Amurat la tendreſſe que tu lui témoignois pendant ma vie, dis-lui ſouvent que je l'ai toujours aimé, & que c'eſt de lui ſeul que j'eſpere une vengeance mémorable. Mon regret eſt extrême quand je penſe que les perfides milices ont remis Muſtapha ſur le trône. Je tremble pour Amurat.*

*O ma chere Princeſſe ! vis pour ſauver les jours du frere de ton époux & pour te ſouvenir ſans ceſſe que les indignités qu'on m'a fait ſouffrir, les cruautés qu'on exerce ſur moi, & la mort même n'ont rien d'aſſez puiſſant pour t'arracher du cœur*

D'OSMAN.

L'Impératrice qui traduiſoit cette lettre en la liſant afin de la

la faire entendre au Sultan, s'étoit fait un effort ſi grand pour étouffer les ſanglots qui lui coupoient la voix à chaque inſtant, qu'elle tomba évanoüie en la finiſſant. Amurat qui venoit d'y voir des marques ſenſibles de l'amitié de ſon frere, étoit tout en larmes, Abaza & le Moufty donnoient un libre cours aux leurs ; mais vivement allarmés de l'état d'Aphendine, ils oublierent tout pour s'empreſſer à la ſecourir. Ses femmes y furent longtems occupées ſans pouvoir y réüſſir.

Cependant elle reprit ſes eſprits, mais ce fut avec les ſyncopes de la plus violente fiévre ; & comme il fallut la mettre au lit, le Sultan ſe retira avec Abaza & le Moufty, après avoir ordonné que l'on eût ſoin de cette Princeſſe comme de lui-même, & fait défenſe ſous peine de la vie,

qu'on lui donnât rien à prendre que quelqu'un n'en eût fait l'eſſai. Lorſqu'il fut de retour dans ſon appartement, il s'abandonna aux réfléxions les plus douloureuſes ſur tout ce qui s'étoit paſſé dans cette journée. Abaza ſortit du Sérail accablé de triſteſſe ; & le Moufty que la ſituation d'Aphendine mettoit au déſeſpoir, ne quitta point le Sultan, & quelques heures avant la fin du jour, leur commune inquiétude les ayant rappellés près d'elle, ils la trouverent très-mal. Les médecins qui dès ce moment jugerent ſa maladie mortelle, en avertirent Amurat. Jamais douleur ne fut plus grande que celle de ce Prince, & s'imaginant que ſes ſoins & ſon attention pourroient la ſauver, il fut impoſſible de l'obliger à quitter l'appartement de cette Princeſſe, dans lequel il

reſta ; & ſe fit ſervir pendant huit jours que dura ſon mal. Le Mouſty dont l'accablement étoit ſans égal, le voyant pénétré de trouble & de triſteſſe, & craignant pour ſa ſanté, étoit ſouvent forcé, malgré le chagrin qui le dévoroit lui-même, d'employer toute ſon autorité de grand Pontife, pour moderer ſa douleur. La mourante Impératrice qui s'en apperçut, ſentant bien qu'elle n'en reviendroit pas, cherchoit à le conſoler par tout ce qu'elle croyoit en être capable; mais l'eſprit & la ſageſſe qui regnoient dans ſes diſcours, ne faiſoient qu'agraver le ſenſible regret qu'il avoit de la perdre.

Enfin la veille de la mort de cette vertueuſe Princeſſe, elle le fit approcher de ſon lit, & le voyant tout en larmes : Seigneur, lui dit-elle, je meurs comblée de

tes bontés; mais puiſque tu m'honores de ton amitié, ſéche tes pleurs & ſonge pour ta conſolation, que le ciel ne m'avoit fait naître que pour aimer Oſman; qu'il ne m'a laiſſé vivre que pour te voir venger ſa mort, & que je vais le rejoindre pour ne m'en ſéparer jamais. ô mon cher Oſman! continua-t'elle avec tranſport, que ton trépas m'a coûté de pleurs, & que le mien me donne de joye.

Ce furent les dernieres paroles ſuivies qu'elle prononça, & juſqu'au lendemain matin qu'elle expira, elle n'articula diſtinctement que le ſeul nom d'Oſman, dont on lui trouva la lettre ſur le cœur. Il eſt aiſé de juger du déſeſpoir du Moufty, en perdant dans cette Princeſſe une fille illuſtre par ſes vertus, admirable par ſa beauté, & qui faiſoit toute

ſa gloire; ſa ſçience & ſa philoſophie, ne purent le mettre au deſſus d'un pareil malheur.

Amurat en fut inconſolable, & conſerva tout le tems qu'il vécut une eſtime ſinguliere pour ſa mémoire. Il lui fit rendre les honneurs funébres avec une pompe & une magnificence inoüie; elle fut regrettée de tout l'Empire, qui par ſa mort crut perdre Oſman une ſeconde fois. La ſeule Sultane Kioſem en eut de la joye, ſe flatant que ſon autorité n'ayant plus une telle rivale, en ſeroit plus grande; mais Amurat, qui par l'avanture des fruits, ne doutoit plus de la noirceur de ſon caractére, n'eut jamais en elle une confiance parfaite; & le ciel qui ne vouloit pas qu'il ſe noircît par la punition que méritoit ſes crimes, ne la lui fit recevoir que ſous le regne de Mahomet IV.

ſon petit fils, où malgré ſon rang & ſon grand âge, elle fut étranglée, & l'hiſtoire remarque que de tous ceux qui contribuerent au meurtre d'Oſman, il n'y en eut pas un qui ne ſentît le poids de la vengeance divine, ce qui nous prouve que la Providence ſe jouë des projets des humains; que ce que nous croyons être un acheminement à notre grandeur, eſt ſouvent la cauſe de notre chûte; & qu'enfin Dieu a mis dans la perſonne des ſouverains de quelque Religion qu'ils ſoient, des droits ſi ſacrés & ſi ſaints, que leurs ſujets ne peuvent jamais y attenter ſans ſe rendre coupables envers lui, & mériter le châtiment que ſa juſtice leur fait éprouver tôt ou tard,

FIN.

## *APPROBATION.*

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre, *Hiſtoire d'Oſman premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs, & de l'Imperatrice Aphendina Aſhada*; & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris ce 25. Août 1733. JOLLY.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amée la Dame DE GOMEZ nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un ouvrage qui a pour titre, *Anecdotes Perſanes, Crementine Reine de Sanga, & autres Oeuvres de ladite Dame de Gomez*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement lad. Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire led. ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de lad. Expoſante, ou de ceux qui auront droit

d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers à lad. Expoſante, & de tous dépens, dommages & interêts ; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dud. Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-toiſiéme jour de Janvier, l'an de grace mil ſept cent vingt-ſept, & de notre Regne le douziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

*Signé*, DE SAINT HILAIRE.

*Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 618. Fol. 496. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le huit Avril 1727.* Signé, G. BRUNET, Syndic.

649921